

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

D'où vient le mal(e) ?

**Ethnographie de la construction des
masculinités à Palerme**

Auteur : Valentin Bert
Promoteur(s) : Jacinthe Mazzocchi
Lecteur(s) : Caroline Sappia et Pierre-Joseph Laurent
Année académique 2022-2023
Master en ANTR2MA

« Je déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publiée, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Remerciements

Cette monographie ne pourrait pas exister sans mes partenaires de terrain. Je tiens à toutes et tous les remercier sans pouvoir les nommer à cause de l'anonymat. Je remercie ensuite le groupe « des chiens du parc », pour avoir été des ami.es, mais aussi des personnes qui m'ont beaucoup aidé dans mon travail (et merci aux chiens pour votre réconfort quand j'étais stressé).

Je dois un immense merci à Jacinthe Mazzocchetti, ma promotrice et professeure qui a pu accueillir mon anxiété, mon stress, mes craintes et qui m'a conseillée à différentes occasions et surtout qui m'a poussé à faire de mon mieux. Merci à Caroline Sappia et Pierre-Joseph Laurent d'être mes lecteur.trices.

Je voudrais remercier les personnes qui ont cru en moi et qui m'ont permis de faire de l'anthropologie : Maxime Bivort, Capucine Laurent, Dominique Bourgois, Delio Sollai, Youri Hadj-Arab, Elisa Veny, Amel Kaddar, Lena Krasniqi, Wakene-Angèle Quenon, Sakina Benali, Maxime Vanstraceele, Loucas Dhaene, Messaoud Abdelouareth, Zinou Abdelouareth. Un tout grand merci à Maria Livolsi pour la relecture de ma monographie.

J'en profite pour remercier ma famille, plus principalement ma tante Dominique et ma grand-mère, la grande Simonne, sans qui l'aventure universitaire aurait été tout bonnement impossible. Merci d'avoir cru en moi. Je veux aussi remercier ma maman, qui avec pas grand-chose m'a appris d'aimer, d'apprécier, et de sourire à la vie. Cette monographie, je te la dédie tout particulièrement. J'espère qu'elle te plaira. Tu vas lire des choses qui vont peut-être te faire stresser pour moi, mais regarde, je suis encore en vie, alors tout va bien. Donc à toi, qui cherches à comprendre.

Je ne peux pas oublier mes camarades de toujours, mes ami.es anthropologues. Plus spécifiquement à Justine Vanhaelen, Zineb Faidi, et Inès Baisipont. Merci de partager de l'anthropologie, de la joie et de l'amour chaque jour qui passe avec notre projet COLLAPS.

Je veux remercier tout particulièrement Alessandra Di Paola, pour m'avoir montré des arbres, la mer, le finocchio, des amandes, une mante religieuse, des montagnes, la mer, un lac, des rires, des larmes, des doutes, le jour, la nuit, le soleil, la lune, le chaud, le froid, des os, la vie en somme. Nos fragilités sont des moteurs. Tu sais tout le courage que je t'envoie où que tu sois.

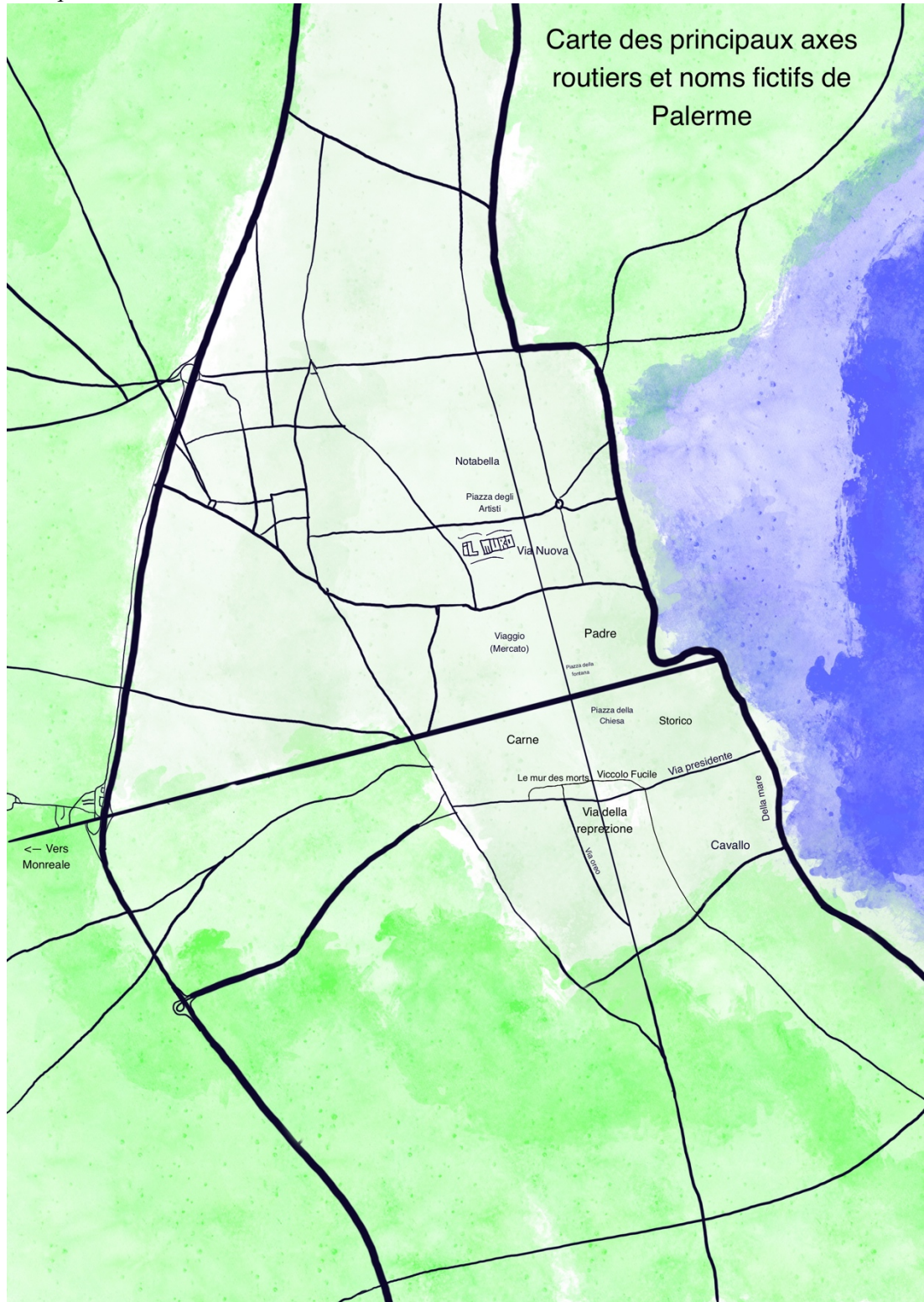
Enfin, à toi, qui ne pourras jamais lire cela, papi. J'ai rencontré des gens, comme tu me l'as dit.

Table des matières

Carte de Palerme et les noms fictifs.....	5
1. Introduction	6
2. Épistémologie et positionnement	12
2.1. Travailler les masculinités implique des risques	14
2.2 Pourquoi travailler sur les hommes	15
3. Une ethnographie à Palerme	20
3.1. Faire son enfance dans le centre historique.....	21
Être un jeune garçon.....	21
Passer le temps quand on est un jeune garçon	21
Les pétards.....	27
Passer du temps quand on est une fille	31
Le pouvoir des mères	32
3.2. Être un adolescent à Palerme.....	36
<i>Il muro</i> , lieu de liberté et d'apprentissage	52
Être jeune et racisé.....	55
Une jeune fille racisée.....	59
Les frères et la bande urbaine	62
Se mettre en danger pour exister	67
3.3. Être un homme à Palerme	70
Vivre dans le centre historique	70
S'en sortir en utilisant le trafic de drogue	76
Les hommes racisés des quartiers populaires	78
Les hiérarchies entre hommes blancs des quartiers du centre.....	84
Deux positions sociales dans la hiérarchie sociale des hommes des quartiers populaires.....	89
3.4. Comment les femmes vivent la violence masculine dans les quartiers populaires	97
L'enfance	97
Devenir une femme	98
Passer du pouvoir du père au pouvoir du conjoint.....	99
Se débrouiller et subir la domination au travail	102
Domination masculine et capitalisme	104
Se protéger des hommes quand on est une femme sicilienne	106
3.5. Vivre dans les quartiers bourgeois	108
L'insécurité du corps des hommes bourgeois.....	108
Entre discours et pratique, « l'homme féministe ou l'allié »	112
Une réunion d'hommes « féministe » parmi tant d'autres.....	117
« Je te quitte. » « Non, tu ne peux pas. ».....	122
3.6. Draguer comme un homme	132
Deux tentatives de viols. Défense, distance et figures	132
Une soirée à Storico	138
3.7. Être une insulte.....	144
Un non-droit d'existence.....	144
Exister	147
Militer	148
4. Conclusion.....	154
Bibliographie.....	157

Carte de Palerme et les noms fictifs

Dans cette monographie j'ai anonymisé les lieux, les personnes et les histoires. Pour faciliter la représentation spatiale, j'ai refait une carte de Palerme et donné des autres noms à des quartiers. Ce n'est pas parce qu'un lieu est placé à endroit que cela se passe là. Par exemple, quand je parle du quartier *Carne* dans ma monographie, cela ne veut pas dire que cela se déroule à Ballarò, mais dans un quartier similaire.



1. Introduction

Palerme est une ville singulière. Située en Sicile, elle jouit d'un climat très favorable. Il y fait moins de vingt degrés uniquement en décembre, janvier et février. Les étés sont très chauds, le thermostat affiche en moyenne vingt-neuf ou trente degrés. La ville est dense, le bitume recouvre presque l'ensemble de la plaine. Il y a peu d'espace vert, les seuls étant aux extrémités de l'agglomération. L'histoire longue marque la localité et la Sicile en général. La féodalité est le principal régime politique de l'île jusqu'à son abolition en 1812 (Pezzino 2000, 18). Des transformations structurelles ont lieu durant la première partie du XIXe siècle. Il y a d'un côté l'aristocratie, qui s'effrite à la fin du régime, et de l'autre côté, une bourgeoisie se compose. Ensuite, dès 1861, l'unification de l'Italie maintient ce processus. La Seconde Guerre mondiale marque la ville d'immenses balafres qui sont encore visibles aujourd'hui. La municipalité a encore de nombreux bâtiments abandonnés, détruits par les bombardements américains. Le front de mer a quant à lui été totalement transformé par les débris qui ont été jetés à la mer, ce qui fait reculer la mer d'une centaine de mètres, faisant disparaître l'ancien front.



Figure 1: Un bâtiment dans une rue du centre détruit par les bombardements américains

On ne peut pas passer à côté du fait que la Mafia est présente dans la ville (Cancila 2014). Tout au long de cette histoire, l'organisation s'incruste dans les vides laissés par l'État italien. Après la Seconde Guerre mondiale, l'espace est profondément transformé, rendant visibles les inégalités sociales du sud de l'Italie. L'évènement qui marque ce tournant est : *il sacco di Palermo* [le sac de Palerme]. Cette période qui s'étend des années 1950 à 1980 va être une phase où la ville subit un

boom démographique. La Mafia, avec le soutien des *sindaci* [les maires] de l'époque, a détruit toute la ceinture verte composée de champs d'agrumes pour y construire des milliers d'appartements. Au plus fort de la période, plus de 4000 licences urbanistiques sont fournies à des entreprises possédées par des mafieux ou des bâtiments ont même été construits sans permis (Vorms 2011, 228). Les classes bourgeoises ont alors quitté le centre historique pour rejoindre le nord qui débute symboliquement avec *Piazza degli Artisti* et ses grands palais de style art nouveau. *Notabella, Degli Artisti* et la *via Nuova*, sont des lieux qui s'opposent aujourd'hui avec le centre-ville historique qui est principalement habité par des classes populaires. Si on ne prend pas cela en compte, on ne peut pas comprendre cette inégalité sociale visible à l'œil de toutes et tous.

Mon terrain s'est déroulé dans toute la ville de début juillet 2022 à la mi-novembre 2022. Principalement à *Mercato*, un des quatre quartiers qui compose le centre historique. J'ai côtoyé bon nombre de personnes à la fois de mon quartier, mais aussi de différents districts plutôt bourgeois. Le nom de *Mercato*, n'est pas le vrai nom du quartier. Officiellement, le quartier se nomme *Viaggio*, mais les habitant.es l'ont renommé parce que le lieu central de cette zone est le marché, qui se déroule tous les jours de la semaine de six heures trente à seize heures. Des quatre quartiers du centre, il est le plus pauvre. Les rues y sont très étroites – comme dans toute la zone à trafic limité – mais ce qui impressionne, ce sont les vieux *palazzini*, d'anciens palais transformés en appartements. Dans *Mercato*, il y a parfois des voies



Figure 2: photo d'une rue du centre.

entières qui sont abandonnées. Les fenêtres et les portes sont alors fermées à l'aide de parpaing. Sinon, les rez-de-chaussée peuvent être utilisés comme parking de fortune, où l'on y met une plaque ondulée pour bloquer l'entrée. D'autres sont loués par des propriétaires qui ne veulent pas ou ne peuvent pas rénover les lieux. Ils louent alors des appartements en très mauvais état, sans eau courante ni électricité à des personnes en situation de migration. Cela permet aux ayants droits de se faire une rente, mais aussi d'avoir le lieu occupé afin que des usag.es de drogues ou que des gens vivants dans la rue ne l'utilisent pas comme abris.

Les groupes racisés résident en grande partie dans le centre de *Mercato* ou alors du côté de *via della repressione*. On y retrouve des populations d'origines en grande majorité nigériane et bengali. Ensuite viennent les sénégalais.es, gambien.es, marocain.es, tunisien.nes, et des ghanéen.nes. Dans les rues adjacentes à la place du *Mercato*, ce sont les personnes d'origines sicilienne (dans le sens d'au moins plus de 4 générations, parce que les sicilien.nes ont des origines diverses) qui y vivent. L'espace est fortement différencié. Cela s'observe empiriquement par la présence des hommes dans l'espace public et l'absence des femmes. Dès le plus jeune âge, un des apprentissages pour devenir un homme consiste à investir de plus en plus l'espace public.

Cette monographie a pour but de présenter les hommes de la ville de Palerme, en Sicile. Comment se construisent les genres, et plus particulièrement les masculinités ? Dès la naissance, les corps assignés à un genre apprennent à devenir des *maschi* [*hommes*] au travers de petits détails qui apparaissent au fil de la socialisation, des interactions et de ce que l'on attend d'eux. Cette monographie suit et trace Palerme à partir de plusieurs lieux, personnages et histoires qui permettent de comprendre la complexité de cet univers social. Elle met en évidence les différentes masculinités qui peuvent coexister dans une même société. À partir d'une posture empiriste, les hiérarchies, les paradoxes, les moyens de dominations, de distinctions sont décrits. Comment devient-on un homme ? Qu'est-ce que doit faire un homme ? Comment se décrivent-ils ? Se ressemblent-ils tous ? Palerme est riche de sa diversité. Dans différents quartiers que j'ai parcourus, les gens se décrivent de manière plurielle. On peut se distancier ou se rapprocher d'un groupe d'hommes. Une lecture intersectionnelle (Crenshaw 2005) souligne la race, le genre, la richesse économique, sociale et culturelle, l'âge, le validisme, comme des facteurs qui vont transformer la façon de s'identifier en tant qu'homme. Il y a plusieurs masculinités, tout comme il existe une masculinité hégémonique qui se décline par rapport à l'histoire longue et des transformations culturelles (Connell 2014). En fonction de sa position, l'idéal masculin diffère. Dans les quartiers populaires, elle est une masculinité forte, qui correspond à l'homme souffrant au travail, dont le corps est blessé, mais qui ne se plaint pas. Dans les quartiers bourgeois, la masculinité serait plus « *maîtrisée* », les hommes auraient appris à contrôler leurs pulsions et seraient « *civilisés* ».

Enfin, j'ai décidé, pour protéger mes interlocutrices et interlocuteurs, d'anonymiser les lieux et les personnages. Les histoires, les personnes, les endroits, les rues, les places, ont été mélangés. Parfois, ce sont plusieurs éléments empiriques qui se retrouvent dans un récit avec une forme d'histoire. Il est tout simplement impossible de retracer les vrais endroits.

Cet ouvrage contient dans un premier temps mon positionnement et les réflexions épistémologiques en tant qu'anthropologue. Sur le terrain, nous ne sommes pas neutres. Les interactions que nous avons avec nos interlocuteur.trices ne sont pas anodines, elles sont situées. De plus, aborder le sujet des masculinités quand on est perçu comme un homme n'est pas non plus neutre.

Dans un second temps, l'ethnographie débute avec la description de l'enfance, car dès leur plus jeune âge, les jeunes apprennent à devenir des garçons et des filles, pour plus tard être des hommes et des femmes. Iels ne vivent pas leur enfance de la même façon. Des règles et des frontières différentes sont tracées et elles ont pour effet de séparer l'espace public, les habitudes, les façons de se comporter ou encore les petites choses avec laquelle on passe le temps. Cela peut concerner les *motorini* [*les mobylettes*] ou encore les pétards [*botti*], les feux d'artifice, etc. Pour continuer, je mets en avant les adolescent.es devenu.es des garçons et des filles. À partir de là, je souligne les rapports sociaux de genre, mais aussi de classe. On n'a pas les mêmes habitudes en fonction de ses origines. Des institutions comme le couple, l'amitié, ou encore des apprentissages – boire de l'alcool, fumer – permettent d'apprendre à devenir un homme ou une femme. Mais plus encore, je veux montrer qu'en fonction des origines raciales - dans le sens social – les trajectoires de socialisation à la masculinité utilisent des ressorts différents. La bande urbaine est un moyen pour de jeunes garçons issus de l'immigration de se forger une identité.

Les hommes adultes concernent le reste de la monographie. Palerme est une ville avec une forte ségrégation spatiale avec des quartiers populaires, qui se situent aux alentours du centre historique et dans plusieurs banlieues. Je vais donc décrire l'expérience des masculinités plurielles en fonction des quartiers – populaires ou bourgeois – car ils expriment leurs masculinités au travers de traits différents. Je me focalise d'abord sur les quartiers populaires, en soulignant les dynamiques d'inégalités de classes et raciales. Comment les hommes très précarisés existent-ils face à des hommes pauvres, mais qui ont accès à un travail plus valorisant socialement et économiquement ? Comment vivre sa masculinité dans la débrouille ? Ensuite, je m'attelle à décrire les populations racisées du quartier, qui vivent une expérience impactée par les processus migratoires que leurs familles ou eux-mêmes ont subie. La manière dont ils emploient leur masculinité est un ressort pour exister face à l'inégalité, créant au passage de la domination et de la violence. Je conclus ce chapitre sur les quartiers populaires en mettant en exergue deux hommes blancs qui coexistent et qui se décrivent de manière différente, qui montre les différentes figures et stigmates que peuvent

faire émerger les masculinités. Comme la masculinité n'est pas que l'affaire des hommes, je veux aussi mettre en avant comment cela peut impacter la vie des femmes des quartiers populaires dans leur quotidien. Je décris alors la trajectoire de vie d'une femme pour comprendre les relations de pouvoir et de domination qui la suivent tout au long de son existence. J'ai choisi de mettre en exergue ce récit – et globalement tous les récits de cette monographie – car il est un exemple fort de ce que peuvent vivre les différentes femmes de mon terrain. Bien que chaque histoire soit unique, on retrouve des éléments communs issus des relations sociales, des hiérarchies, de la domination et de la culture.

Le chemin de cette monographie se dirige alors vers les quartiers dits « bourgeois ». La domination masculine et les violences faites aux femmes ne sont pas le propre des quartiers populaires. Dans les quartiers bourgeois, elle est simplement cachée. Au travers d'un groupe de parole d'hommes qui disent vouloir se déconstruire, je mets en avant la banalité de la violence masculine, mais aussi sa non-remise en question. Ceci souligne la façon dont la masculinité hégémonique se transforme au fur et à mesure que l'histoire d'une société avance. Je précise alors l'histoire d'une femme qui est issue d'un milieu bourgeois et qui doit faire face à la violence masculine face à un ex-compagnon qui met tout en œuvre pour maintenir son pouvoir et son emprise sur elle.

Dans l'avant-dernière partie, je vais relater deux tentatives de viols et des soirées dans des secteurs festifs de Palerme. Cette partie est en quelque sorte la synthèse de ce qui est présenté dans les différents chapitres. Je mets en lien les hommes des quartiers populaires et des quartiers bourgeois. Cela permet de voir comment les hommes vont se distancier, s'allier, se soutenir, ou utiliser des *figures*¹ comme moyen de défendre et renforcer la solidarité masculine. Mais surtout, la drague et posséder des femmes sont des moyens pour hiérarchiser les hommes entre eux. Constamment, des enjeux de pouvoir et de distinctions traversent les rapports entre les personnes. Et le genre peut être utilisé comme moyen de domination.

Dans la dernière partie, j'aborde le cas de Massimo. Il est le seul personnage de cette monographie que je ne vais pas anonymiser par respect pour lui et à sa demande. Massimo est une personne queer. Il ne se définit ni comme homme, ni comme femme. Pour lui, tous les pronoms sont bons. Elle m'aide à mettre en avant que les genres ne sont que des normes, qui naissent de l'interaction entre les individus, qu'il s'agit d'une construction sociale. J'aborde alors son histoire pour montrer

¹ Dans le sens d'une figure théâtrale, des personnages stéréotypés, une image qu'on se fait de quelqu'un. Ceci est emprunté à la littérature du théâtre (Sermon 2008).

comment il a été construit comme un homme et comment il a déconstruit tout son corps pour être cette personne emblématique, militante qui a créé la première association de gauche, de défense des droits LGBTQIA+ d'Italie. Enfin, je conclus cette monographie en faisant un retour sur ce qui a été relaté et sur les différents questionnements que j'aborde.

2. Épistémologie et positionnement

Avant tout, je vais revenir sur les positionnements de mon terrain et l'épistémologie dans laquelle je me situe. Pour réaliser mon ethnographie, je m'appuie sur une observation participante (Olivier de Sardan 2008) qui a duré plusieurs mois. Je me suis immergé dans différents groupes que j'ai identifiés au fur et à mesure du temps. Au départ, j'ai eu une approche plutôt exhaustive, m'intéressant à un maximum de personnes. Quand la complexité des discours et des relations de pouvoir ont commencé à se dessiner, j'ai décidé de me focaliser sur certain.es de mes interlocuteur.trices. Cela m'a permis d'affiner les différents sujets abordés dans cette monographie. En plus de l'observation, j'ai aussi réalisé plus d'une dizaine d'entretiens. À cause des logiques de silences qui existent dans les quartiers, certains entretiens ont été réalisés de manière informelle, j'ai pour cela privilégié des interviews libres en laissant à l'interviewé.e la liberté de me parler de ce qui lui importe le plus. Dans d'autres cas, j'ai choisi l'entretien semi-dirigé.



Figure 3: vue depuis le port civil de Palerme. Au loin, Capo Zafferano

Un.e anthropologue n'est pas neutre sur son terrain. Les savoirs sont situés (Haraway 2007). Mais c'est précisément en ayant conscience de sa subjectivité, qu'elle peut lui servir comme outil afin de comprendre le milieu, les personnes et les interactions (Olivier de Sardan 2008). Cela permet d'éclater les différentes catégories de pensée qui sont dans l'anthropologue afin d'entrevoir la complexité des groupes étudiés : il y a par exemple des dominés chez les dominants. Travailler sur

les masculinités semble être un terrain miné tant le sujet peut-être sensible en fonction de qui l'on est et du vécu individuel. Alors je présente les risques, les pièges et les dangers à travailler sur les masculinités. Ensuite, je vais préciser pourquoi je travaille sur les hommes, en indiquant ma position, mes possibilités en tant qu'anthropologue perçu comme un homme et ce que cela implique. Enfin, je précise pourquoi il est important d'étudier des groupes dominants.

2.1. Travailler les masculinités implique des risques

Pour travailler sur les masculinités, il est nécessaire de revenir sur deux points sensibles concernant ce champ (Viveros 2018, 13-16). Le premier point est que le genre est une relation qui est un rapport politique, mais comme le souligne Isabelle Clair, une sociologue ayant travaillé sur la sexualité en France : « *Le genre y apparaît comme une propriété individuelle et y est conceptualisé en termes de différence de sexe, plutôt que comme un principe d'organisation sociale [...] il est alors ravalé au rang de variable, c'est-à-dire que le rapport hiérarchique entre hommes et femmes, masculin et féminin est évacué de l'analyse méthodologique.* » (Clair 2016a, 68). Il importe donc en tant qu'anthropologue de le considérer comme un rapport de pouvoir, et non simplement comme une différenciation biologique qui serait inscrite naturellement dans des corps.

Le deuxième point concerne le discours des hommes sur leurs malheurs. Mes interlocuteurs masculins ont la sensation qu'il y a une crise de la masculinité. Les hommes ne pourraient plus être virils, des maschi [homme], ils seraient écrasés par les femmes ou le féminin. D'autres me rappellent régulièrement qu'eux aussi souffrent. Plutôt que de prendre leur souffrance comme une donnée sans fond, il faut la remettre en contexte dans la société patriarcale de la Sicile. Francis Dupuis-Déri a travaillé sur la prétendue crise de la masculinité (Dupuis-Déri 2018). Il précise que cette crise est un mythe qui sert à maintenir le pouvoir des hommes, leurs positions de pouvoirs, leurs privilèges (Dupuis-Déri 2018, 26-27). Ceci dit, il ne s'agit pas de neutraliser leurs souffrances. Ces hommes peuvent en effet ressentir des douleurs ou subir des violences, mais elle est la résultante de leur propre position sociale dans le système patriarcal. L'ethnographie permet de mettre en avant les complexités des façons de faire. Philippe Bourgois, dans son impressionnante ethnographie dans l'East Harlem, relate que « *mettre l'accent sur les structures peut d'ailleurs faire oublier que les humains sont les agents actifs, et non les victimes passives, de leur propre histoire* » (Bourgois 2013, 71). De ce fait, il faut faire attention à ce que je partage un récit cohérent qui ne vise pas à stigmatiser des personnes précarisées, racisées ou sexisées. Il faut comprendre que mes partenaires de terrain sont inscrits dans un système patriarcal, raciste et inégalitaire. Ainsi, je ne souhaite pas dire que tous les hommes sont des monstres ou que tous les blanc.hes sont racistes, mais, iels sont des humains qui s'inscrivent dans un système raciste et patriarcal. Chacun.e cherche à tirer bénéfice de sa position activement. Comme j'ai indiqué les risques à travailler sur les masculinités, je vais expliciter pourquoi il est pertinent de travailler sur les hommes.

2.2 Pourquoi travailler sur les hommes

Sur ce terrain ethnographique, j'ai longtemps été traversé par deux questions. Pourquoi travailler sur les hommes ? Mais aussi, comment travailler sur les masculinités quand on est soi-même perçu comme étant un homme ? Ces questions touchent les questionnements féministes concernant le patriarcat, l'inégalité de genre, de classes, etc. Alors que nous sommes dans un monde patriarcal, puis-je être assez pertinent pour parler des hommes ? Comme le rappelle Mara viveros Vigoya, une anthropologue qui a notamment travaillé sur les masculinités en Amérique latine dit que « *appartenir au même sexe ne garantit pas que chercheur.e. et enquêté.es partagent des expériences et des problèmes communs. Les différences de classe, ethnoraciales ou générationnelles entre femmes ou entre hommes peuvent être parfois plus puissantes que les ressemblances. L'avantage supposé des hommes pour comprendre la masculinité perd donc son sens.* » (Viveros 2018, 28). La position que j'ai sur mon terrain impose donc d'être vigilant pour ne pas moi-même rejouer des mécanismes de dominations en ne les voyant pas ou en les passant sous silence. Cette question est notamment intervenue dans un groupe de paroles d'hommes en déconstruction. Mes interlocuteurs attendent de moi que durant ces réunions je me taise, car le but de leurs séances *d'autoconscience* est de faire sortir leur *nature masculine violente*². J'ai donc évité de parler les premières fois. Mais ce silence n'est pas un silence complice, car je tâche ici de faire l'analyse de ce que ces hommes me disent, afin de comprendre les mécanismes qui se jouent durant ces réunions. Je me tais, pour mieux analyser par la suite ces prises de paroles.

En tant que personne socialisée comme homme, je dois faire attention à ne pas tomber dans deux pièges. Le premier étant de considérer les hommes ou plus largement la masculinité comme étant en crise (Dupuis-Déri 2018). La masculinité n'est pas en crise ni affaiblie, mais au contraire, elle se réaffirme en se transformant constamment depuis des centaines d'années (Gourarier 2017, 27). Le second piège est la place que j'ai en tant que personne perçue comme homme sur le terrain. En tant que blanc, privilégié, vu comme homme, mon terrain avec des hommes a été moins difficile que si j'avais été perçu comme une femme. Les relations d'enquêtes, comme le souligne Isabelle Clair, ne sont pas neutres. Elles s'inscrivent dans un script sexuel, elle le décrit comme : « *Le script de la relation d'enquête renferme ainsi une dramaturgie sexuelle cachée : qui ne se voit pas au premier coup d'œil qui n'est pas décrite dans les manuels de sociologie, que n'anticipe généralement pas l'enquêteur.trice, et donc que ce dernier ou cette dernière ne dément pas, pour éventuellement la désamorcer, au fur et à mesure que la relation d'enquête prend forme. Mais l'enquêté.e, ignorant.e du script interpersonnel officiel de l'enquête de terrain dont il ou elle est l'objet, est susceptible de reconnaître cette dramaturgie, malgré l'absence, dans la majorité des cas, de contenu sexuel explicite*

² Le rapport au genre de ce groupe d'homme s'inscrit dans une vision essentialiste. J'y reviens dans cette partie.

dans les demandes de l'enquêteur.trice : les mots, les attentes, les gestes de cette dernier.e peuvent dès lors être interprétés dans un sens sexuel que l'enquêteur.trice n'avait pas prévu, et qu'il ou elle ne comprend pas toujours au moment où l'enquêté.e répond à ses demandes. Alors que l'enquêteur.trice s'efforce de mettre en scène une relation à visée scientifique, son interlocuteur.trice peut croire y déceler une visée sexuelle - ou, a minima, une disponibilité. » (Clair 2016b, 55). Sur mon terrain, je suis confronté à des demandes sexuelles ou à une sexualisation de mon corps, mais uniquement auprès de certains hommes homosexuels, tous âgés. Cette sexualisation provient du fait que les hommes sexualisent les corps. Mais ce n'est qu'une minorité de personne. Je ne vis pas cela de manière constante. Au contraire, il s'agit de cas isolé avec des personnes bien précises. J'ai bien conscience des scripts sexuels qui ont lieu et j'arrive à m'en défaire et à m'en protéger. Cela n'est pas équivalent aux demandes sexuelles que les personnes sexisé.es peuvent subir de manière récurrente et quotidienne.

Il est aussi nécessaire de parler de l'image que je peux avoir auprès de certains hommes (surtout un). Durant mon enquête, je suis amené de côtoyer plusieurs femmes. Leurs conjoints ne sont pas particulièrement suspicieux vis-à-vis de moi. Étant donné mon jeune âge, mais aussi mon aspect qui n'est pas « viril » à leurs yeux, je ne suis pas un danger. Ils me rappellent souvent que je suis mince, que je dois manger plus pour être un vrai homme, que je dois grossir. Pourtant, un homme me considère comme un concurrent. Pour lui, je suis un potentiel danger car je passe beaucoup de temps avec son ex-conjointe qui me relate son histoire. En tant qu'anthropologue perçu comme un homme par lui, je dois me protéger en me tenant à distance, en utilisant des réflexes que ma partenaire de terrain utilise pour se mettre elle aussi à distance de cet homme. Ainsi, j'ai ouvert les yeux sur des sensations, des émotions, un état de stress intense concernant la peur de croiser un certain homme. Sauf que moi, c'est parce que je suis vu comme « un concurrent » parce qu'il est jaloux que je passe du temps avec son ex-conjointe. Cette jalousie doit être comprise comme le fait qu'un homme a la possibilité de s'appropriier le corps d'une femme (Guillaumin 1978).

Mais interroger les masculinités ne consiste pas uniquement à être avec les hommes. Sans mes diverses interlocutrices, qui subissent la violence masculine, la domination patriarcale, cette enquête n'a pas la même pertinence. Ma place d'anthropologue à Palerme est celle de celui qui n'est pas un *maschio* [homme] sicilien. Pour les femmes et pour les hommes, je ne représente pas un danger si je suis en compagnie de femmes. Dans l'imaginaire local, les hommes siciliens sont très entreprenants et oppressants. Les hommes n'hésitent pas à importuner les femmes dans la rue, les draguer en toute occasion ou lancer des petits mots comme *fragola* [fraise, qui est utilisé comme un « compliment »]. Ainsi, les femmes doivent se blinder face aux hommes siciliens. Les étrangers

perçus comme des hommes sont tout de suite vus comme étant moins dragueurs que les *maschi*. Évidemment, cela est parfois utilisé par certains hommes touristes. Toutefois les femmes se protègent la plupart du temps en disant qu'elles veulent surtout des relations sérieuses. Comme je suis moi-même un étranger, les gens se méfient moins. Mais de plus, comme iels savent que je fais de l'ethnographie sur les hommes, j'ai accès plus facilement à la parole des femmes car elles viennent se confier quand nous sommes seuls. Dans ces moments, les femmes me parlent de leur intimité, de leurs relations aux hommes. J'accède aux paroles des hommes, mais aussi à celles des femmes.

L'expérience biographique de l'anthropologue est aussi un outil qui peut être utile pour se positionner, se défendre, et comprendre nos interlocuteur.trices. Dans les quartiers populaires de Palerme, j'entrevois rapidement des similarités auprès des jeunes, mais aussi des adultes. Venant moi-même d'une famille précarisée, avec un faible niveau d'éducation scolaire et ayant passé mes années scolaires dans une école dispensant un enseignement technique et professionnel, j'ai une compréhension fine de ce qui travaille les jeunes de mon âge, les histoires familiales compliquées, et certaines sensations concernant la vision du futur. Que cela soit l'angoisse du manque d'argent, des violences physiques ou psychiques passées sous silence, du manque de considération, les situations qui ont été vécues par mes partenaires de terrains ne me laissent pas indifférent. Au contre, cela mène à penser. Isabelle Clair, dans un article sur la connaissance biographique et la réflexivité biographique énonce que « *outre les différences ou les écarts, l'analyse des échos, des familiarités avec des mondes sociaux pourtant inconnus peuvent également nous permettre d'en comprendre quelque chose. Ainsi, l'expérience personnelle peut fournir « une voie d'accès au monde des autres.* » (Clair 2022, 319). Cette réflexivité sur ma biographie m'aide plus facilement à rebondir, à savoir quand se taire, quand rire, comment se tenir, quand parler. Ce sont de petites choses anodines qui facilitent et façonnent les relations d'enquête. Ces relations ne sont pas vécues comme étant une personne étrangère qui vient observer, prendre des informations et puis se retire sans aucun échange. Je ne suis pas dans un rapport de verticalité avec mes interlocuteur.trices, mais plus dans un rapport horizontal. Ce sont mes partenaires qui me placent selon leurs catégories dans une position sociale. Régulièrement, certaines personnes me voient comme le belge, de Bruxelles, celui qui vient de la capitale de l'Union Européenne. Cela permet par la suite de comprendre l'image que je renvoie et de déceler les places qu'occupent certaines personnes dans l'espace social. L'anthropologue, comme le rappelle Sophie Caratini dans son ouvrage sur les non-dits de l'anthropologie, ne doit pour autant pas « *enfiler les vêtements de l'Autre, au point d'épouser toutes ses causes, il s'engage dans une expérience différente.* » (Caratini et Godelier 2013, 116). En d'autres termes, je cherche à comprendre ces hommes, pas à leur

ressembler, ou à me battre pour eux. Je souhaite mettre en avant les pratiques, les relations et les modes de dominations qui existent dans les relations de genre (Connell 2014, 43).

En outre, comme le décrivent les anthropologues Jacinthe Mazzocchetti et Emmanuelle Piccoli au sujet des défis méthodologiques, éthiques et émotionnels : « *Si l'engagement a souvent une connotation, pour le moins implicite, morale ou politique (Piccoli et Mazzocchetti, 2016), s'ajoute ici le rôle des affects : colère, honte, impuissance, tristesse... Positionnement sur le fil lorsqu'il s'agit de se garder de tout misérabilisme, en reconnaissant pourtant que la confrontation aux violences et aux injustices joue dans les engagements pris. Si l'ethnographie de l'intime, des silences et des situations de violences comporte de nombreux défis, elle invite à un engagement méthodologique clair : celui de la prise au sérieux des émotions et des incidences afférentes ; celui du dévoilement des rapports de force contenus entre les mots, les morts et les silences.* » (Mazzocchetti et Piccoli 2016, 11). Au travers de la compréhension des émotions, cela permet d'éclairer des rapports de pouvoir cachés dans la quotidienneté, dans les mots et les actes de la vie de mes partenaires de terrain.

Tout ce que j'indique permet de comprendre pourquoi il est nécessaire de travailler sur les hommes et les masculinités. Il est crucial d'étudier les hommes, car ils participent aux relations de genre (Viveros 2018, 16). Il n'y a pas que des femmes séparées ou des hommes séparés. Les rapports de genre s'inscrivent dans des rapports de pouvoir, donc il faut analyser ce que sont les hommes, comment vivent-ils leurs positions en relation avec les autres genres (Connell 2014, 65).

Dans le cadre de l'ethnographie, j'ai pris position en optant pour une approche intersectionnelle (Crenshaw 2005). Il n'existe non pas une, mais des masculinités qui s'imbriquent dans des rapports de classe, de race, d'âge, de validité (Viveros 2018). Palerme est une ville où il y a des quartiers avec des conditions économiques différentes, des diasporas distinctes, des modes de vie différents influencés par l'historicité des rapports de pouvoir. Être un homme blanc dans les quartiers populaires n'est pas la même expérience de la masculinité qu'être un homme blanc dans des quartiers bourgeois. Tout comme être un homme racisé dans un quartier populaire n'est pas la même chose qu'être blanc. Il faut donc prendre en considération les différents rapports de pouvoir concernant la classe ou encore la race dans la compréhension de ce qui m'est relaté. J'emploie le mot race, non pas pour spécifier des différences biologiques, mais sociales. La chercheuse Colette Guillaumin explique que ce mot a été forgé dans l'histoire longue, accumulant des significations diverses (juridique, anatomique, linguistique) qui ont été des arguments durant la colonisation pour justifier des différences naturelles et évolutionnistes. Aujourd'hui, le terme race n'est plus lié à la biologie, pourtant, il y a un impact social qui est encore perceptible dans les rapports de pouvoir ;

la chercheuse précise que « *Non, la race n'existe pas. Si, la race existe. Non certes, elle n'est pas ce qu'on dit qu'elle est, mais est néanmoins la plus tangible, réelle, brutale des réalités* » (Guillaumin 1981, 59-65). Le mot race doit être alors compris comme un moyen de mettre en lumière le système raciste dans lequel s'inscrivent des relations entre personnes blanches et racisées. Bien souvent, mes interlocuteur.trices blancs dans les quartiers populaires occultent la question de la race, elle est tout simplement ignorée la plupart du temps. Alors même que ces gens utilisent des termes racisant comme « *bengalis, nigériens, sénégalais, les arabes, les chinois, les noirs, etc.* » La couleur de peau est utilisée pour catégoriser les individus. Les personnes racisées sont utilisées comme un élément de comparaison pour se trouver moins violents ou plus *civilisés* que son comparse racisé. L'analyse permet de mettre en évidence que les masculinités se construisent alors sur l'expérience conjointe de la race, la classe, l'âge, etc. Maintenant que j'ai posé les bases de mon positionnement, je vous propose de plonger avec moi dans cette grande ville de Palerme.

3. Une ethnographie à Palerme

À Palerme, dès les naissances, les corps sont assignés à un genre en fonction du sexe. Comme je l'ai déjà relaté, l'apprentissage à devenir un homme ou une femme s'apprend à partir des jeunes âges. Les quartiers et l'espace sont fortement différenciés. Les hommes investissent l'espace public et les femmes en sont absentes. Les jeunes garçons apprennent alors à devenir des hommes en apprenant à investir l'espace public. Pour mettre en avant cela, je prends le cas d'enfants qui vivent dans le *viccolo fucile*.

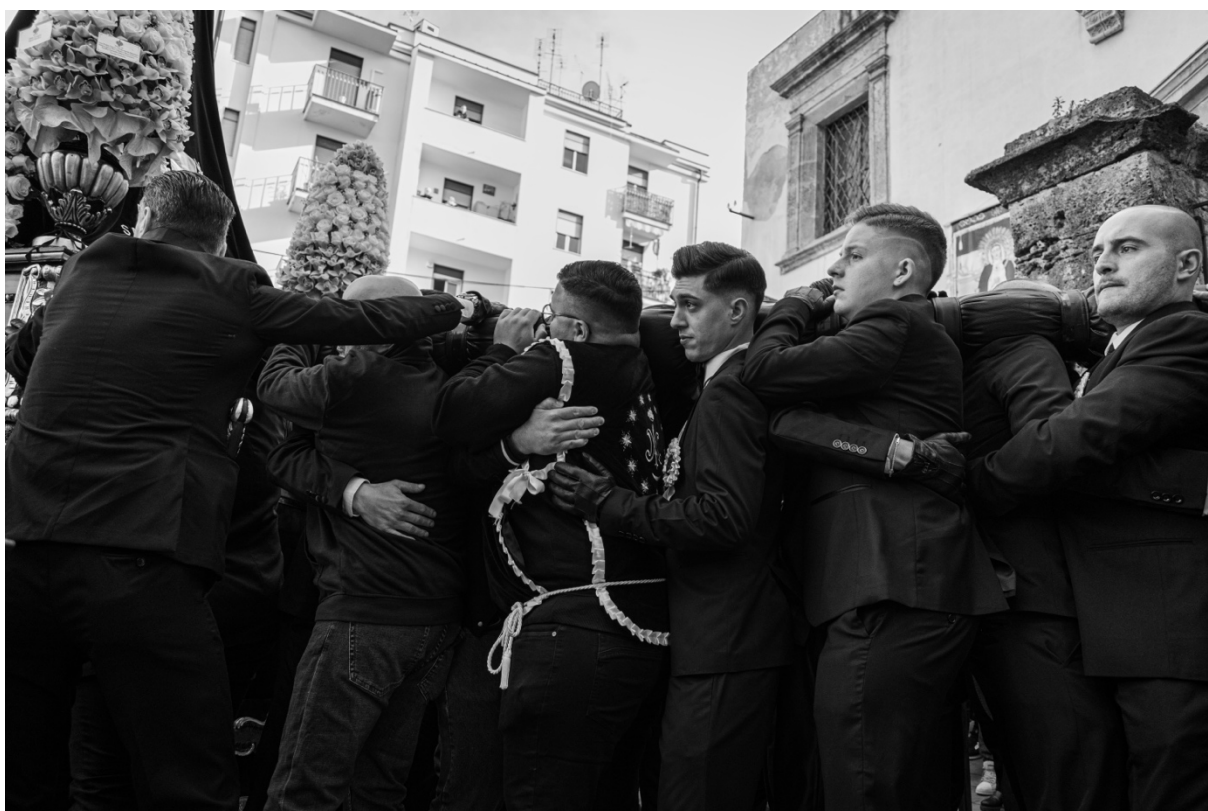


Figure 4: des hommes d'une confraternita portant une statue de la vierge marie pour le vendredi saint

3.1. Faire son enfance dans le centre historique

Les anthropologues Alcinda Honwana et Filip De Boeck relatent sur la thématique des enfants et des jeunes dans la revue politique africaine : *« Enfants et jeunes sont généralement perçus comme en marge des processus sociaux, économiques et politiques, et jouant souvent un rôle social peu prometteur. De fait, ils présentent de multiples facettes : on peut tout aussi bien les percevoir comme une « influence émergente » que les considérer comme « submergés par le pouvoir ». Ils peuvent être cibles et victimes, exploités et abusés, mais ils peuvent tout aussi bien être combattants, activistes et entrepreneurs, ou encore rebelles, hors-la-loi et criminels. Souvent, ils combinent et occupent plusieurs de ces positions à la fois. »* (De Boeck, Honwana, et Hibou 2000, 5) Iels montrent le caractère à la fois peu observé et aussi la capacité d'agentivité des enfants, des jeunes. Alcinda Honwana précise un peu plus loin que les enfants peuvent être dans des positions d'entre-deux. À la fois *innocent et coupable* (Honwana 2000, 69). Dans les quartiers populaires, les enfants sont dès la naissance assigné à un genre masculin ou féminin. Les parents, la famille, l'entourage, l'école, la société vont agir sur eux afin de les modeler pour en faire des hommes et des femmes. Doué.es d'agentivité, les garçons et les filles agissent et adoptent des comportements pour correspondre à ce que l'on attend d'eux. Dans cette partie, je présente comment les jeunes garçons blancs du centre historique apprennent à devenir des garçons, au travers du jeu et des relations avec les adultes. Brièvement, je mets en opposition comment les filles vivent cette même période de vie. Ceci introduit l'idée que la masculinité des jeunes garçons du centre historique est l'apprentissage d'une des nombreuses possibilités de type de masculinités socialement située.

Être un jeune garçon

Danny et Kelly sont jumeaux. Iels sont les enfants de Pedro, un trafiquant de drogue qui est sous-traitant pour la Mafia dans le quartier. La plupart des habitant.es savent que cette famille est liée au milieu de la drogue. Il est une figure importante, car quand un problème se présente, personne n'appelle la police, on contacte soit Delio le patron du restaurant qui est suspecté d'être un mafieux ; soit Pietro, le gérant d'un magasin de grain de café, lui aussi mafieux ; et Pedro. La femme de Pedro, Elenna, est une femme au foyer. Régulièrement, elle est assise dans la rue avec les autres femmes et les enfants plus petits. Kelly et Danny ont 10 ans, mais les deux petits ont des activités différentes. Ces jeunes ont pas mal de temps à tuer.

Passer le temps quand on est un jeune garçon

Danny se lève aux alentours de dix heures. Souvent, il traîne avec les adultes qui attendent près de la place centrale, car ses amis sont encore à l'école qu'il a commencé à délaisser il y a trois ans. Il participe aux activités en nettoyant la rue, les fenêtres des magasins ou les tables du restaurant

de Delio. Après quinze heures, les petits garçons des rues adjacentes, tous des blancs, forment l'ensemble de ses amis. Ils imitent les hommes qui parlent fort, font de grands gestes et se parlent de manière plutôt énergique. Les hommes discutent de plusieurs sujets, résultats sportifs, les mésaventures, les bonnes nouvelles. Une personne qui ne parle pas italien, mais entend le ton pourrait croire que ces personnes se disputent. Alors que non, il s'agit simplement de parler fort, de prendre de la place. Quand ils doivent partir travailler, les hommes disent « *amuni* » [allons-y]. Quand les jeunes garçons jouent, j'entends très souvent Danny les imiter. En passant au travers de la petite masse d'hommes, il dit énergiquement « *amuni* , *amuni* , *amuni* ! ». Pour les plus jeunes, un objet de convoitise est la mobylette. Débridée, elle peut facilement monter à cinquante kilomètres par heure. Souvent, elles sont achetées en occasion. Elles sont de différentes couleurs, avec des réparations à certains endroits. Il est possible qu'elles soient électriques. Il y a alors des pédales en plus. Ces motos ont un son particulier, faisant un bruit de bobine qui accélère. Danny emprunte celle de son grand frère qui est en prison pour le moment, car il a été arrêté pour trafic de drogue. Il est souvent accompagné de son meilleur ami, Samuele, un voisin de la rue adjacente. Il n'est pas rare de les voir à deux sur la moto, allant à toute allure dans le centre-ville ou dans le quartier. Danny et les autres garçons du quartier s'amuse beaucoup. Lui-même me dit :

« Je fais ce que je veux, il n'y a personne pour m'embêter. En plus parfois maman elle me donne un billet [souvent vingt euros qu'il exhibe fièrement en l'air sur sa moto], alors je peux aller acheter des biscuits ou garder ça pour quand j'ai faim à un autre moment. »

Comme il l'exprime, avoir une mobylette est une source de liberté. Pourtant, quand les jeunes palermitains du centre apprennent à devenir *un maschio*, la mobylette ne sert pas seulement à avoir de l'autonomie. Elle sert à montrer qu'on *est* un homme. Avec une mobylette débridée, il faut plusieurs caractéristiques pour montrer qu'on *l'est*. Il faut aller vite ; ne pas avoir peur ; foncer en klaxonnant ; être sans casque. Quand je vois Danny et ses amis en mobylette, j'ai souvent peur pour lui, car ils vont très vite. Plus on va vite, plus on montre qu'on n'a pas peur. Parce qu'avoir peur, c'est pour les femmes. Il faut alors se montrer et ne surtout pas ralentir. Pour faire cela, il suffit de klaxonner quand on arrive. Il s'agit d'un processus mimétique des hommes adultes qui performant cela aussi en passant rapidement dans les allées. Il y a des accidents de la route, parfois mortels à cause des conduites rapides de ces garçons. Dans un autre quartier, un jeune en est d'ailleurs mort durant l'enquête. Pour lui rendre hommage, une image est accrochée sur une grande affiche qui est maintenue comme une banderole festive. Au sol, sur le trottoir, ses ami.es et sa

famille ont installé un autel pour se recueillir. Le groupe d'ami de l'adolescent est là tous les jours de la fin d'après-midi jusqu'en fin de soirée. Il s'agit de rendre hommage à leur ami parti trop tôt.

« On se réunit ici tous les jours. Tous les jours il est avec nous. Ça aurait pu être n'importe qui du groupe. Il a fallu que ce soit lui. Mais il est mort en homme, sur sa mobylette. Il roulait tout le temps très vite. C'est dangereux de rouler vite, mais il faut juste faire attention. Une autre mobylette n'a pas fait attention. »

En me racontant cela, Giuseppe, un garçon qui est tous les jours près de l'autel, est touché. La perte de son ami l'a fortement marqué. Son discours met en avant les caractéristiques de ce qu'est un homme. Il roule vite malgré le danger, il n'a pas peur bien que cela peut mener à des accidents. Danny imite les plus grands, comme son frère avant lui, et son père encore avant. Il est préférable de mourir en homme que de ne pas l'être. Dans ce quartier, une fresque géante a été taguée. Elle représente une dizaine de jeunes hommes. Ils sont morts dans des accidents comprenant un véhicule ou à cause de règlements de compte dans le milieu de la drogue. Ce mur est un endroit où l'on rend hommage à tous les disparus du quartier. Les jeunes du quartier l'ont agrandi à chaque décès. Quand je demande ce que ce mur représente, les hommes et les femmes ne sont pas avares en paroles, comme le montre une habitante de la petite place :

« C'est le mur de nos disparus, ceux qui ont été forts, qui ont eu une vie trop courte, on aimait ces gens petits garçons. Ils avaient encore tant à faire parmi nous, mais Dieu les a appelés plus tôt que nous le pensions. Ils sont montés au ciel comme des hommes, et pour ça, on peut être fier d'eux. »



Figure 5: une fresque similaire à celle décrite par mes interlocuteur.trices.

Les comportements dangereux sont mis en avant. Être un homme, cela consiste à être confronté au danger, de savoir s'y frotter, et de ne pas avoir peur ou du moins, de bien le cacher. Dans les quartiers du centre historique, la vie d'un homme est parfois courte, dense, et rapide. Il s'agit de vivre beaucoup en peu de temps, de faire l'expérience de la vie. Danny est en plein processus de cet apprentissage. Il est beaucoup avec les plus grands, qu'il cherche à impressionner, notamment avec sa *motorino* [mobylette]. Un autre comportement mis en avant avec l'utilisation de cette mobylette est le comportement violent.



Figure 6: un groupe de jeune sur les motorino (électriques et à essences)

Tous comme les autres jeunes du centre-ville, Danny se fait entendre et voir sur sa mobylette, il veut montrer qu'il existe. Les comportements sont à comprendre, comme étant un moyen de se réapproprier l'espace public, de montrer que ces jeunes existent. Comme dit précédemment, la ville a délaissé ces quartiers. De plus, les jeunes de ces districts sont stigmatisés par leur appartenance aux classes populaires, vues comme des *bassa-classa* [basse-classe] ou alors des *tasci*, qui est la figure de la racaille et en même temps le kéké/le baraki. Daniella, une femme dans la quarantaine, infirmière dans un hôpital, qui vit dans une partie plus excentrée, me relate :

« Ces gens qui vivent là, ils sont de basse-classe, ils ne sont pas comme nous. Ils ont leur monde à eux, violent et brutal. Tu peux leur dire bonjour, mais rien de plus. Ils n'ont pas de règle ni de loi, c'est l'anarchie. Il n'y a que la force qui les calme. »

Danny, sa famille, ses amis et les gens du quartier se sont construit une identité qu'ils performant chaque jour pour correspondre à cette idée. L'espace public rappelle constamment ce que ces habitant.es doivent être. Notamment le non-investissement de la *questura* (la mairie), les montagnes de déchets qui s'accumulent dans certaines rues, le manque de structure d'accompagnement social ne sont que des exemples visibles. Dans les quartiers populaires, le sicilien est largement pratiqué, alors que l'italien est utilisé dans les quartiers plus bourgeois. Cette langue ne se parle pas au futur, ce qui indique une vision portée sur le présent ou le passé. Voir le futur n'est pas envisageable. Pour les jeunes blancs, il y a un enjeu pour se créer une identité, une position, certes inégale, mais qui en est



Figure 7: Des déchets qui s'accumulent dans le centre historique.

une. De cette manière, les classes populaires investissent leur quartier en y créant une ambiance particulière³. Danny exprime son identité par son dialecte sicilien, par sa voix qu'il porte loin en criant afin d'être entendu de tous.tes sur sa mobylette. L'autre moyen est de pratiquer des actes violents. Un jour alors que je marche avec des ami.es qui ne sont pas du quartier, Danny arrive avec trois amis en mobylette. Les trois crachent au visage de mon ami « *pour rigoler* ». Il faut comprendre cet événement comme n'étant pas un acte isolé. Une palette de possibilités s'offrent aux jeunes pour faire ressortir leur frustration concernant l'inégalité sociale qu'ils subissent. Cracher sur des inconnu.es qu'ils trouvent « *snob* » en est une. Dès leur plus jeune âge, les garçons doivent apprendre à ne pas exprimer leurs émotions. Danny me dit notamment que :

³ Je présente dans un autre chapitre le fait que cette création identitaire et les enjeux que cela implique sont différents pour les jeunes racisé.es issu.es de l'immigration. Les stigmates subis s'expriment chez les jeunes garçons racisé parfois par la violence dans l'espace public.

« Quand j'étais petit et que j'étais malade la nuit, je ne pouvais pas aller dans la chambre de maman et papa parce qu'un garçon ne doit pas pleurer comme ça. Alors j'attendais le matin pour aller leur dire. Je n'aime pas dire que j'ai mal, parce que ce sont les filles qui pleurent. »

Danny a compris très tôt qu'un garçon est tout sauf *una ragazza* [une fille] parce que ce sont les filles qui pleurent. Sa *masculinité* se construit en totale opposition à la *féminité* de sa sœur que j'aborde après. De plus, il n'est pas outillé pour exprimer ses émotions parce qu'on ne le lui apprend pas. La colère, les violences, comme ce crachat, sont des moyens de se faire remarquer. Ce sont des espaces où les jeunes des quartiers populaires peuvent s'exprimer, dès le plus jeune âge.

D'autres anthropologues ont eux aussi mis en avant dans leur monographie comment la rue est un lieu d'apprentissage. Muriel Champy, dans son ethnographie sur les *bakoroman* au Burkina Faso, relate comment des personnes perçue comme jeunes qui vivent dans la rue, se construisent une identité, se débrouillent (Champy 2016). La mobilité juvénile, dans ce cas-ci, celle des jeunes garçons est un moyen de devenir un garçon, puis un homme. En osant sortir, aller plus loin, et vite, en faisant des *bêtises*, les garçons deviennent des hommes. Champy met en avant que dans son terrain, les Bakoroman se nourrissent d'un imaginaire de la rue pour incarner un héros. Partir en brousse est une solution pour devenir quelqu'un et revenir au village comme un homme capable, rempli d'expérience (Champy 2016, 176-178). En mimant les autres garçons et hommes, les apprentis *maschi* agissent comme un groupe de pairs. À la fois les hommes veulent que leurs fils soient des hommes et les garçons veulent le devenir. Dans *En quête de respect*, Philippe Bourgois, met en avant que *« l'école est une puissante force de socialisation, mais ce n'est en aucun cas la seule institution à pousser des enfants marginaux dans la culture de la rue et l'économie clandestine. [...] la plupart des dealers faisant porter la faute sur leur groupe de pairs. [...] Ils apprirent beaucoup durant la scolarité – mais rien de scolaire. Et plus important, ils passaient leur temps à cultiver leur identité de la rue. »* (Bourgois 2013, 296-297). Ainsi Danny – qui ne va plus à l'école – crée son identité par le groupe de pairs.

Dans un même temps, les populations moins marginalisées et les quartiers plus aisés n'hésitent pas à utiliser les populations plus précarisées en les associant à une nature sauvage, de basse-classe et sans culture. Pascale Jamoulle fait état de résultats similaires dans son enquête dans d'anciennes zones industrielles du nord de la France et du sud de la Belgique. Elle y décrit que l'espace, le manque d'infrastructures, la souillure, les stéréotypes liés au quartier renforcent l'image qu'ont les gens qui vivent dans ces quartiers. Même si iels ne veulent pas être associé.es à cela, iels finissent par jouer ce que l'on attend d'eux (Jamoulle 2005, 21). La société attend des enfants comme Danny

à ce qu'il agisse dont je le décris. Ferdinando Fava a réalisé une ethnographie d'une banlieue de Palerme (2007). En analysant les propos d'un interlocuteur, il remarque que sa pensée se construit comme « *une mentalité qui "absolutise tout le vécu typique des problématiques" à cause du "facteur culturel" : "ils ne donnent pas d'importance à la culture, l'école ne sert à rien...il y a un manque culturel et on ne réussit pas à se projeter au-delà d'un certain horizon". Le fait de se retrouver dans tous les mêmes problèmes rend "difficile de résister aux impulsions négatives" et fait devenir normal l'anormalité.* » (Fava 2007, 143). Dès l'enfance, les jeunes sont déjà classés et ordonnés dans une place qui est une figure du sauvage, de celui qui est sans culture. Ceci, malgré que les quartiers populaires regorgent d'associations, de regroupements faits par les locaux pour lutter contre la drogue dans les rues, pour revendiquer des lieux plus propres, et pour valoriser la culture sicilienne et bien d'autres. Mis à part cela, d'autres objets sont utilisés pour mettre en avant ces jeunes et habitant.es des quartiers du centre. Cela concerne l'espace sonore.

Les pétards

Outre l'engin motorisé, un autre objet convoité par les jeunes garçons est le pétard explosif. Ils sont en vente dans divers magasins ou alors s'achètent auprès de vendeurs informels. Disponibles en différents calibres, ils peuvent aller du petit caillou au bâton de cinq centimètres. Danny en achète souvent quand sa maman lui donne un billet. Avec ses copains, ils se placent dans des endroits stratégiques. Un ancien *palaṡṡo* du quartier a des escaliers sur la devanture. Le groupe de garçons se place là et lance de petits pétards sur les quelques touristes qui passent par là ou sur les véhicules de passage. Dans les rues adjacentes, il est facile d'entendre les petites explosions qui peuvent avoir lieu. Un jour d'octobre, Danny veut me montrer un endroit qu'il affectionne, car il peut y retrouver ses amis. Dans le quartier voisin de *Mercato*, il y a un ancien *palaṡṡo* en ruine. Depuis la Seconde Guerre mondiale, il n'a jamais été reconstruit. Il ne reste presque plus rien à part les contours du bâtiment qui forment une place. Au milieu d'un des murs, il reste un immense mur où des artistes ont tagué une représentation d'un saint noir de peau, protecteur des enfants. Autour de la place, des déchets sont entassés les uns sur les autres. Certains détritiques flottent avec le vent à cet endroit. Au centre, la ville a construit un terrain de foot dans les années quatre-vingt. Aujourd'hui, le faux gazon est écorché, arraché du sol. Il n'y a plus de filet dans les buts, les lignes ont toutes disparu. Mais Danny aime venir là. Il retrouve d'autres garçons comme lui qui veulent jouer au *calcio* [le football]. Quand ils ne jouent pas, ils traînent, se lancent des pétards ou se lancent dans de longues tirades où ils cherchent à savoir qui est le plus fort de la bande.



Figure 8: un groupe de jeunes sur un terrain de foot dans le centre. Au fond, on peut voir un groupe d'adultes qui sont regroupés pour discuter.

Quand il m'emmène là-bas, il me présente à ses amis, Alessandro, Alessio, Lucas, Gio, tous des jeunes de plus ou moins 10 ou 11 ans, originaires de ce quartier. Ce samedi, comme tous les samedis d'avril à novembre, le tourisme de masse fait affluer une grande quantité de touristes venus de partout en Europe, principalement des Allemands, des Français, des Hollandais, et des Italiens. Ils investissent tous les quartiers et sont reconnaissables à leur chaussure de marche ou leurs sacs à dos, parfois portés sur le ventre, car iels ont peur des vols. De juillet à début octobre, il y a une diversité d'âges dans les touristes. Mais à partir d'octobre, ce sont surtout des personnes âgées qui viennent. On voit un groupe passer. Alessio regarde ses amis. Sans rien dire, le sourire aux lèvres il prend un pétard pirate [botti] - ils ont une plus grosse charge de poudre – et l'allume. Il le lâche au sol et s'en va en marchant comme si de rien n'était. Le pétard explose et résonne dans toute la place. Ceci fait sursauter les touristes hollandais qui regardent les enfants avec un regard noir. Rapidement, iels quittent les lieux, ce qui fait rire le groupe d'amis.

Je mets cet évènement en avant, car il représente deux choses. Comme je l'ai dit précédemment, ces jeunes ont besoin d'exprimer dans l'espace public l'injustice qu'ils subissent. N'étant pas reconnus dans l'espace politique, c'est alors l'espace public qui est utilisé par ces jeunes pour signaler leurs mécontentements. Le fait qu'un acte comme celui-ci ait lieu dans un endroit comme

ce terrain de foot n'est pas anodin. Ce terrain est la représentation physique de l'abandon des services communaux. Les enfants le disent eux-mêmes :

« Palerme ne fait rien pour les jeunes, il n'y a rien pour nous. Pas un seul endroit où on peut jouer sans être dans la merde. Dans d'autres villes, ils ont des parcs avec des jeux, des locaux pour les jeunes. Nous on a ça. »

Cette frustration est d'autant plus forte quand des touristes viennent et déambulent dans les rues de leur quartier. Les habitant.es du centre ont souvent honte du problème des immondices. Ils mettent les responsables de la commune en cause, disent que depuis l'arrivée du tourisme de masse, le problème a empiré. Un de mes partenaires qui travaille dans le tourisme, Pietro, quarantenaire, m'explique :

« Le tourisme de masse a commencé en 2015 pour plusieurs raisons. Le printemps arabe a fait venir tous les touristes qui allaient normalement en Tunisie en Sicile. La deuxième cause qui a fait venir des touristes est que Dolce&Gabbana (maroquinerie de luxe) a fait une campagne publicitaire pour des sacs inspirés de la Sicile. Mais 2022 est la première année où il y a autant de touristes et si longtemps surtout. »

Les touristes qui viennent me disent souvent venir ici pour retrouver l'Italie authentique, celle qu'on retrouve dans les films des années soixante avec Vittorio de Sica ou Sophia Loren. Pour ces *city-trippers* le centre-ville de Palerme rassemble ces caractéristiques stéréotypées, les enfants qui jouent dans la rue ; les vieux hommes qui sont dehors et sont bien habillés ; les petites rues avec le linge qui pend ; les Italiens qui sont encore « traditionnels » et pas ou peu « développés ». Ce sont des paroles que l'on peut entendre. Moi-même j'ai été photographié en train de pendre mon linge dans mon appartement, je trouve cela étrange. Danny vit cela depuis sa naissance. Les touristes les prennent en photo sur cette place. Avec ce pétard, il s'agit d'utiliser une certaine agentivité pour montrer qu'ils existent. Et aussi, pour jouer cette culture sicilienne recherchée par les touristes,

avides d'exotisme. Le second élément qu'il faut souligner est le rapport à la masculinité. Jouer avec des pétards, c'est montrer qu'on aime les choses qui explosent. Il faut savoir faire du bruit, le pétard est un moyen radical de se faire entendre. Plus les pétards sont gros, les plus les amis de Danny le regardent avec respect. L'utilisation de pétards est sporadique, ils ne sont pas utilisés tous les jours, mais quand il y en a, ils peuvent les utiliser jusqu'à ce que leurs munitions sont épuisées. Les plus gros ne sont pas jetés sur les gens comme les plus petits. Ceux-ci servent surtout à faire du bruit, se montrer, à jeter ça sur des objets pour les voir exploser. Le pétard est la première étape dans l'apprentissage des explosifs. Les hommes adultes utilisent les feux d'artifice. Avant d'en arriver à cela, il faut à Danny de l'expérience avec les pétards. Ceux que les adultes utilisent ont un but, réel ou fantasmé, mais qui existe dans l'imaginaire. Les un.es disent qu'il s'agit de signifier que quelqu'un est rentré à la maison après avoir été *al fresco* [une expression qui veut dire au frais, qu'on est en prison]. Les autres relatent que c'est un signal pour prévenir que la drogue a été livrée. La journée, il est courant de les entendre plusieurs fois, plutôt l'après-midi ou alors le soir. Dans ce cas-là, les gens concèdent que ces feux d'artifice servent pour la



Figure 9: des feux d'artifices

fête. Un de mes partenaires me relate qu'un vieil homme est mort dans le quartier, mais quelques jours plus tard, sa fille annonce être enceinte d'un garçon. Cela ne fait aucun doute, leur grand-père a agi afin qu'elle ait un premier enfant masculin. Pour fêter cela, iels allument des pétards à minuit pile. Olivier Féraux travaille sur les sons des pétards à Naples. Dans un contexte fort similaire, il relate l'utilisation du pétard : « À travers la pratique des pétards, il s'agit d'affirmer l'acte de faire du bruit en exprimant de la puissance et de dangerosité [...]. » (Féraud 2009, 39). Mais sa recherche a aussi montré qu'il y a une différence entre l'utilisation du pétard et du feu d'artifice. L'un est pour ceux « sans culture » et l'autre pour ceux qui l'utilisent de manière « civilisée » à des moments précis comme un anniversaire ou le Nouvel An (p. 36 et 39).

Le soir, Danny traîne dans sa rue, il joue avec les chiens, trois pitbulls et un rottweiler. Il les fait courir dans la rue en jouant avec une vieille roue de vélo. Dans le quartier, ce sont les principales

races de chiens visibles. Ils sont un symbole de force, de puissance. Parfois, il y a des combats de chiens qui ont d'ailleurs lieu⁴. Il m'arrive de le voir jouer au « basket » avec ses amis. À l'aide de roues de vélo ou d'autres bouts de ferraille, ils tentent d'atteindre une terrasse d'appartement abandonné. Sur cette plateforme, la mitraille est déjà entassée. Si sa mère l'autorise, il va encore faire un tour en mobylette, mais juste pour faire quelques tours à pleine vitesse quand les rues sont plus vides. La jeunesse des jeunes garçons se caractérise par une certaine débrouillardise, une créativité ; comme il y a peu de jeu ou d'accès à du matériel ludique, tout reste à créer. Il y a bien sûr le téléphone qui permet d'accéder aux mondes virtuels, aux vidéos, à la musique. Mais à cette période, les jeunes garçons traînent beaucoup dehors et ne sont pas encore fort connectés, ou alors seulement à la maison. Danny termine sa soirée aux alentours de minuits ou une heure. Maintenant, il est judicieux, d'observer ce que fait sa sœur.

Passer du temps quand on est une fille

Kelly est la sœur jumelle de Danny. Contrairement à Danny, elle va encore à l'école. Son école se situe dans le quartier voisin nommé *padre*. Le bâtiment date des années septante. L'école est située en plein milieu de ce quartier. Il fait face à une ancienne bibliothèque abandonnée. Aujourd'hui elle sert de lieu de squat pour les personnes consommant du crack. La plupart du temps, la grande sœur de Kelly, Lucia, l'accompagne jusque-là en mobylette. Ces propos me sont racontés par Danny. Au départ, être perçu comme un homme rend très difficile le contact avec les femmes et les filles du quartier, d'autant plus que je ne suis pas du quartier. Toutefois, quand je suis dans la rue avec mes partenaires de terrain, Kelly n'est jamais loin, discrète et plutôt à l'abri des regards.

Dans les quartiers populaires, les jeunes filles n'ont pas la même liberté de mouvement que les garçons, comme Danny. Kelly reste souvent à la maison ou alors proche des adultes. À l'opposé de son frère, on ne l'entend pas crier. Les filles se font petites dans l'espace public. Pour passer le temps, Kelly est souvent sur la terrasse de l'appartement. Elle utilise son téléphone. Soit elle regarde des vidéos *tik tok* ou appelle des ami.es. Un jour, je suis avec Toto, un homme de plus de septante ans, à la retraite. Il a toujours vécu dans le quartier me raconte :

⁴ Des interlocuteurs m'en ont déjà parlé. Toutefois, je n'y ai jamais assisté. Il y a eu quelques informations dans le journal en ligne local qui ont fait état de ces combats clandestins, en plus des courses hippiques illégales en plein centre-ville sur les grands axes routiers.

« Il faut protéger nos filles. Les hommes sont des requins, ils attendent de tomber sur une proie facile. Ce serait un déshonneur que ta fille soit une putana [une pute]. Et les hommes ont des pulsions, ils peuvent faire n'importe quoi. Mon fils a appris à ma petite-fille la boxe pour qu'elle se défende des hommes. »

Avoir les filles à la maison sert à assurer la protection des filles. En parallèle à cela, le fait d'avoir la petite fille au foyer permet le contrôle des parents sur l'enfant. Toutefois, l'enjeu qui se joue est surtout d'assurer l'honneur du père. La peur la plus grande n'est pas la violence masculine, elle fait partie de la vie, elle est acceptée par les hommes. Par contre, avoir une fille qui peut-être une pute ne l'est pas. Alors, les filles restent la plupart du temps avec les mères. Avant de continuer, je précise quelle est la place de la mère dans les familles populaires du centre historique.

Le pouvoir des mères

Dans la maison familiale du centre, la mère a un rôle bien défini. Le champ du privé est son domaine. Mes interlocuteurs et interlocutrices me disent constamment que la mère est au centre de la famille. Davide, un homme quarantenaire, forgeron⁵ du quartier, me dit par exemple :

« Le machisme est dans la culture méditerranéenne. Nous les hommes, nous sommes virils, mais c'est compensé par les femmes parce qu'elles ont le pouvoir économique, elles décident beaucoup de choses. Mais dans les années septante, cela a changé, car elles ont commencé à travailler. Les familles, aujourd'hui, s'américanisent, les gens sont plus individualistes. Le problème c'est qu'en même temps s'est développé le masculinisme qui, lui, est violent envers les femmes. Quand on change les rôles, cela arrive. »

Tout d'abord, Davide exprime que le machisme et le virilisme sont différents du masculinisme. La virilité et la masculinité seraient des traits culturels du sud de l'Europe. Ces traits seraient les caractéristiques des hommes, raison pour laquelle ils parlent fort, sont forts et ont de l'honneur. Dans son récit, la possibilité pour les femmes d'accéder au marché du travail a déstabilisé le monde masculin. Cela a produit une augmentation des violences envers les femmes. Selon Davide, ce pouvoir masculin est contrebalancé par le fait que les femmes auraient le pouvoir à l'intérieur des familles. Mais qu'en est-il de ce pouvoir dans les familles ? Est-ce que la mère de Danny et Kelly a un pouvoir décisionnel ou alors est-ce une sorte de mythe qui fait disparaître l'importance du pouvoir patriarcal ? Pour illustrer cette situation, je vais utiliser un exemple qui est arrivé au cousin des jumeaux. Tomaso a 22 ans, il travaille au café de son père. Son papa n'est jamais au bar, il délègue la responsabilité à son fils ou à d'autres employés. Il arrive qu'aucun client ne soit au bar.

⁵ Il fabrique des pube, les fameuses marionnettes siciliennes fabriquées à la main par des forgerons. Ces marionnettes sont ensuite utilisées dans des théâtres de quartier. Les histoires racontées sont celles des normands.

Le patron a placé des caméras dans et devant le bar afin de pouvoir scruter les employés. Un jour, alors que je viens avec la copine de Tomaso, nous discutons un peu. Tout à coup, il reçoit un appel de sa mère.

« Tu es avec Talia, elle te déconcentre pour travailler. Ton père t'a vu sur les caméras en train de ne pas travailler. Il m'a dit de t'appeler pour te dire de te remettre au travail ! Tu me fais honte, mon fils, tu n'arrives jamais à te concentrer. »

Après avoir raccroché, Tomaso a juré sur sa mère, énervé il me dit :

« elle m'énervé à contrôler toute ma vie comme ça ! J'en ai marre, les mères sont si pesantes. Elle doit toujours venir me faire des remarques. Pareil pour l'argent, il faut toujours travailler, toujours, pour des miettes, alors que Tony est son petit préféré. »

Cette situation est une représentation de la place de la mère dans la famille. En effet, la mère a un rôle central. Elle est au centre de toutes les attentions. La mère peut avoir un *mammone*, un fils qui a une relation affective très forte avec sa mère. La mère remplie d'amour pour son fils, lui autorise beaucoup de choses. Mais en même temps la mère est possessive du fils vis-à-vis de son fils, elle décide ce qu'il doit faire, s'il peut sortir avec telle ou telle personne ou avoir une relation affective avec quelqu'un. Si la mère n'aime pas la fille (car la société est hétéronormée, venir en tant qu'homosexuel est très difficile, j'y reviens dans un autre chapitre) alors il la quitte. Mais la mère a aussi un rôle plus ambigu. Dans la famille, le père peut se délester des relations avec les enfants, il peut être relativement absent, il n'a pas la charge mentale de la maison et encore moins de la punition. D'ailleurs, les pères parlent peu, ils se taisent beaucoup. Dans ce cas-ci, le père de Tomaso a remarqué que son fils ne travaille pas, il prévient la mère, qui engueule le fils. À la fin, le père n'est pas vu comme le méchant, au contraire de la mère. La plupart du temps, les enfants n'ont pas de problèmes avec le père, mais bien avec la mère, qui subit alors différents stigmates ou stéréotypes : *les mères sont possessives, colériques, ont toujours besoin de crier*. La femme a une place importante dans la famille, car elle a la charge mentale de tout ce qui concerne l'espace privé. Elle gère les enfants, la cuisine, les lessives, le repassage. Toutes ces tâches rythment la vie des autres membres de la famille, donc oui, la mère a un rôle central, mais subordonné au père. Toutefois, sa place lui offre une possibilité de négociation importante. Si une situation est jugée trop inacceptable, la mère peut menacer de quitter l'environnement ou de ne plus participer aux tâches, ce qui peut bloquer les autres membres. Dans une société patriarcale, les femmes ont une agentivité. En ayant une position subordonnée, la mère peut retourner sa charge mentale pour en faire un moyen de négociation.

Pierre-Joseph Laurent a montré dans *Amour pragmatique* (2018) comment les femmes, dans une société patriarcale et suite à l'histoire longue de l'esclavage, ont tiré leur épingle du jeu en faisant en sorte de tisser les alliances selon leurs propres besoins. Ainsi, les femmes peuvent décider avec qui se marier et/ou avec qui avoir des enfants, le but étant de trouver un homme capable (Laurent 2018). À Palerme, une des forces que possèdent les femmes est l'image qu'il y a d'elles : forte (psychiquement), colérique, cheffe de la famille. Cette image stéréotypée est présente, car elles doivent se protéger des hommes virils et machistes. De manière subtile, elles peuvent alors utiliser le fait qu'on attend tout d'elles comme un levier pour se prémunir d'une demande trop importante des membres de la famille. Ainsi, Kelly vit autour de sa mère, car les filles grandissent auprès de la maison.

Aider la mère

Dans ce contexte, Kelly apprend à devenir cette future mère. Elle passe du temps avec les femmes dans la rue. Pour ne pas avoir à se déplacer, la mère peut demander à sa fille la plus aînée d'aller faire les courses avec elle ou seule. Parfois, Kelly accompagne sa grande sœur jusqu'au marché du quartier voisin de la Carne. Pour Kelly, ce moment est le temps de l'escapade. Pour sortir, il faut une raison. Sans cela, ne pas être à l'endroit où devrait être une femme devient suspect. Les hommes du quartier ont constamment un regard sur les femmes, même si ce n'est pas la leur. Denise, une femme du quartier dans la quarantaine, aide-soignante, me dit que :

« Quand je vais faire les courses au marché pour Nino [l'homme avec qui elle vit], je sais que les hommes savent qui je suis. Ils regardent tout ce que je fais, à qui je parle. Si j'ai envie de voir des ami.es, je dois me justifier auprès de Nino. Par exemple, là une fois où j'ai été mangé avec toi et les autres, j'ai fait en sorte de semer les amis de Nino, comme ça, ils ne savent pas où je vais. Des fois, quand je rentre, il me dit "pourquoi tu as parlé à celui-ci ou celui-là", car quand je parle à d'autres hommes, il est jaloux. »

Pour Denise, aller dehors n'est pas une chose simple. Quand elle est dans l'espace public, les hommes observent, tiennent au courant Nino par appel ou par message. À tout instant, on sait ce qu'elle fait, pourquoi elle est dehors. Si quelqu'un ne sait pas, elle est accostée et on lui demande pourquoi elle est à l'extérieur. Dans la rue, la justification prime, sans raison, Denise est en danger et un danger. Premièrement, les hommes sont de potentiels perpétrateurs d'actes violents envers les femmes ; deuxièmement, une femme seule est une potentielle pute. Nino ne sait pas se déplacer à cause d'un handicap physique, alors il délègue son travail à ses confrères, des membres de sa famille ou des amis du quartier. En général, les hommes tentent d'accompagner leur femme au marché. Il s'agit surtout des couples plus âgés. Kelly subit la même pression, alors faire les courses avec sa

sœur sert à montrer qu'elle n'est pas une femme suspecte ; mais aussi d'accéder à l'espace public qui n'est pas le sien, du moins à son jeune âge. Ceci est le contraire de son frère Danny qui explore Palerme chaque jour.

Dans les quartiers du centre, les femmes ont conscience que les hommes sont un danger pour les femmes. Dès le plus jeune âge, les femmes protègent les filles de toutes violences possibles de la part des hommes. Comme je l'ai relaté, une des techniques est de maintenir les filles proches des mères. Les hommes ne cherchent pas à questionner cette masculinité. Ils ont conscience de celle-ci et de la violence qu'elle engendre. Elle existe, elle fait partie de la vie. Si elle apparaît, c'est en partie parce que les hommes cherchent plutôt à défendre leurs enfants, notamment les filles, pour assurer leur honneur, que de remettre en question l'ordre patriarcal. Les traits de leur masculinité n'existent pas, car cela serait un trait naturel présent chez les hommes méditerranéens. La force de la masculinité est qu'elle facilite le contre-balancement de l'inégalité économique subie par les classes populaires. Toutefois, ceci a pour effet de renforcer le système patriarcal. Danny et Kelly, comme bon nombre d'enfants des quartiers populaires, apprennent à devenir des hommes et des femmes au travers des actes simples de la vie. La mobylette, les pétards, les courses, aller à l'école, traîner avec les hommes devant le panificio, servent à performer des rôles de genre.

Cet apprentissage est long et prend plusieurs années. Avant de rentrer dans l'adolescence, les garçons et les filles apprennent à séparer les espaces qui sont les leurs et le comportement qu'ils doivent avoir. La « nature » des filles est telle qu'elles doivent rester à la maison, être le moins possible dans l'espace public. Isabelle Clair, trace sur son terrain en France un ordre hétérosexuel qui maintient les filles et les garçons à leur place. Elle relate notamment : *« la nature » fait les filles « putes » : pour cela, elles sont méprisées collectivement, valorisées uniquement quand elles échappent à leur stigmat ; du fait que la maternité est encore inaccessible aux jeunes filles de mes enquêtes, elles ont d'autres moyens de se faire « respectable ». »* (Clair 2012, 76). Ainsi, les filles se protègent en restant au plus proche dans le domicile privé et en investissant peu ou accompagnée l'espace public.

3.2. Être un adolescent à Palerme

Vers 16 ans, les jeunes palermitain.es des quartiers populaires sortent véritablement de leur quartier. Les parents sont très permissifs et laissent sortir les jeunes assez tard dehors, certains garçons restent dehors jusqu'à une heure ou deux heures du matin. Les filles sortent aussi, à partir de cet âge, personne n'est seul. Des groupes de jeunes se forment. Les adolescent.es des quartiers populaires s'aventurent plus loin, comme ceux des quartiers bourgeois. Palerme possède deux grands lieux de socialisation pour les adolescents. Le premier est la *piazza degli artisti*. Le second est *il muro* (le mur). Je vais d'abord décrire la piazza, puis *il muro*. Ces lieux sont importants pour comprendre comment se tissent les premières relations avec *l'autre genre*. Avant cela, les *ragazzi* et le *ragazze* ne se mélangent pas.

Piazza degli Artisti.

Piazza degli artisti est une place avec beaucoup de mouvements. Contrairement aux autres lieux du centre historique, il y a de l'espace. Les gens vont dans tous les sens, traversant cet espace entourée de grands bâtiments *art nouveau*. Des travaux sont en cours depuis plusieurs années et bloquent une partie de la place. Mais les gens sont habitués. Durant la période des élections, on vient y coller des affiches des divers partis politiques. Sur cette place, l'ambiance est différente du centre. Les lieux sont plus luxueux, plus propres et plus dégagés. Cette place marque le début des quartiers bourgeois. Les habitant.es des quartiers historiques vous rappellent souvent que *via Nuova* est la rue des riches. Dans cette rue-là, ce sont *gli altri* (les autres). Ceux qui sont individualistes. Cette place est une frontière symbolique. La place est investie, aussi bien des jeunes bourgeois que

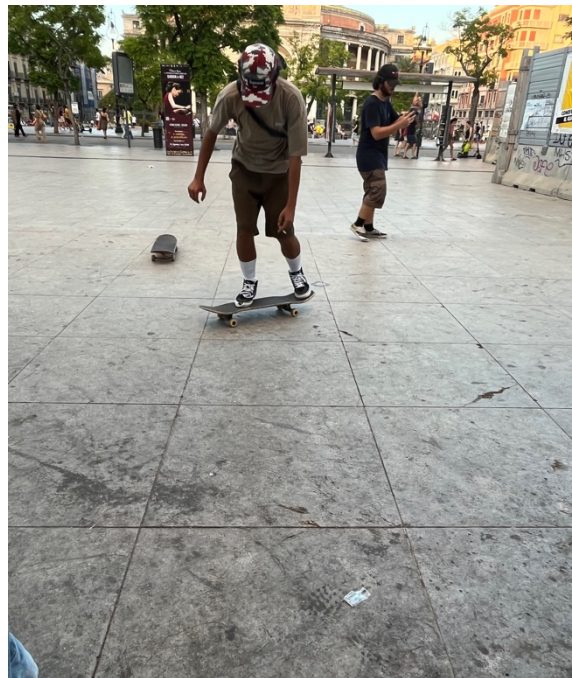


Figure 10: un endroit ayant une ambiance similaire à la piazza.

des jeunes des quartiers populaires. Elle est prisée de tous.tes pour plusieurs raisons. De nombreux petits autels, kiosques, bancs sont à disposition des gens. En plus de cela, les meilleures positions sont à l'ombre, alors pour y chercher un peu de fraîcheur, il n'y a rien de mieux. Le sol est fait de longues dalles bleu foncé, lisses et collées les unes aux autres.



Figure 11: *Via Libertà*, une rue semblable à *Via Nuova*.

Les jeunes du centre historique peuvent aller jusque-là. Il n'est pas rare de voir dans les rues piétonnes ces jeunes des classes populaires être entre eux. Soit, il y a des groupes homogènes, soit hétérogènes (filles/garçons). Les

filles peuvent traîner au minimum à deux, jusqu'à un groupe d'une quinzaine pour les plus grands. Les garçons aussi, dans des proportions similaires. Ces groupes de jeunes sont reconnaissables dans la horde de touristes qui envahissent les rues piétonnières. Les garçons des classes populaires s'habillent de t-shirts, la plupart du temps blancs ou noirs. Ils portent en général des short ou des pantalons de couleurs classiques (blanc, beige, ou noir). Ils peuvent porter des bijoux, des colliers, mais s'il y a bien un élément auquel ils font attention, ce sont les *scarpe* (chaussure). Les jeunes des quartiers populaires ont souvent des fausses sneakers de la marque *Nike* ou des fausses *Air Jordan*. Habillés dans un style stéréotypé du jeune américain, ces jeunes garçons marchent. Ils squattent, ils avancent.

Les relations sociales chez les jeunes hommes : l'amour

La journée entière peut parfois se résumer à être assis quelque part, regarder quelques *reels* ou *tik tok* sur le téléphone, en fumant avec une vapoteuse. En même temps, iels croisent d'autres ami.es, iels discutent, relatent leurs dernières histoires. Je vais relater l'histoire de Willow, un jeune palermitain de 19 ans qui a fini l'école. Il vit à Mercato depuis toujours. Quand il était petit, il a traîné aux alentours de la *piazza della chiesa*. Mais depuis quelques années maintenant, il va avec ses amis en ville. Son groupe d'amis se compose de cinq garçons de son lycée. Ils viennent tous du centre historique. Ils ont un petit boulot, l'un pouvant travailler pour son père au restaurant, l'autre pouvant être dealer à ses heures perdues. En fonction du rythme de travail, ils se prévoient une heure de sortie. Aux alentours de seize heures, tous ont fini de travailler. Le premier lieu de rendez-vous sert à rassembler tout le monde, en général dans le centre-ville à *piazza central*. Quand j'accompagne Willow, j'arrive toujours le premier. Quand ils disent d'arriver à seize heures quart, au final ils arrivent quinze minutes à une heure plus tard. Cela est notamment dû aux nombreux

imprévus qui peuvent avoir lieu. Parfois ils finissent le travail plus tard ou ils doivent aider un.e membre de leur famille.

Sur la place, quand on se retrouve, on se serre dans les bras l'un de l'autre et on se tapote le dos pour bien montrer qu'il s'agit d'un câlin entre frères. Il ne faut pas être trop léger dans le mouvement, dans le risque d'être pris pour quelqu'un de trop doux, ni trop fort pour ne pas que cela soit pris pour une blague de faire ce geste. Il arrive parfois que Willow place son bras dans le haut de mon dos et me dit « *je suis heureux de te voir frate* ». Assis près d'une fontaine, ils jouent à *Pokemon Go* et d'autres jeu comme *Call of Duty : mobile*. Une application a pourtant l'art d'accaparer l'attention quand ce n'est pas *tik tok*, il s'agit de *Vinted*. Cette plateforme est un marché en ligne de la seconde main. Willow, Angelo, Pierro, passent leur temps sur *Vinted* à chercher des articles de luxe à moindre coût. Une fois, Willow est tombé sur une paire de véritables *Air Jordan*. Il sait que ce sont des vraies, car il a regardé plusieurs détails qui ne trompent pas les plus aguerris. D'abord, le logo d'une vraie Jordan est fort enfoncé dans le cuir, ensuite il faut regarder l'étiquette, l'arrière de la chaussure et son tissage. Ce sont des garants de la véracité d'une de ces *sneakers*.

Dans le groupe, je peux être moqué, car je n'ai pas de sneakers. Mes petites *vans* ne valent rien pour eux. Dans le groupe, il y a une grande solidarité entre ces jeunes hommes. Être assis, ne rien faire, permet de délier les langues. Il arrive parfois que les jeunes parlent de leur vie personnelle et de leur future *fidanzata* [leur copine]. Ils parlent des jeunes femmes qu'ils



Figure 12: Des jeunes veulent que je prenne en photo leurs chaussures "ethnies" en photo. Ils sont fier.es d'avoir la même paire.

connaissent et convoitent. Un jour dans le groupe, les cinq garçons parlent d'une amie à eux, qu'ils voient tous potentiellement plus qu'une simple amie. Alors qu'on parle des différentes amitiés qui se sont forgées, Angelo me parle de Claudia, une des plus vieilles amies filles du groupe.

Angelo dit « *Claudia, on l'a connu au lycée, au début moi et Willow on la trouvait belle. Dans la classe et même dans l'école, elle était connue pour son gros cul. Certains la surnommaient Kim K. Mais elle était en couple avec un autre garçon depuis qu'elle avait quinze ans. Mais ils se sont quittés cette année.* »

Willow répond « *Avec les femmes, on ne peut pas dire qu'on est sûr que ce sont juste nos amies.* »

Moi je rétorque alors « *Vous n'êtes pas amis avec vos connaissances femmes ?* »

Angelo explique « *Oui et non. Je crois que tu peux être ami avec une femme. Mais elle ne doit pas être intéressante physiquement, pour ton style. Moi j'aime les femmes blondes, avec des yeux bleus. Par exemple, les femmes de l'est. Comme les Russes, elles ont de belles formes avec de belles lèvres.* »

Willow surenchérit « *Si maintenant je vois que j'ai une possibilité avec Claudia, je ne dis pas non. Fini l'amitié. Il faut pouvoir s'amuser dans la vie.* »

Je demande alors « *mais alors comment vous faites avec toutes les filles du groupe de la piazza ?* »

Pierro, qui est plutôt en retrait s'exprime « *Les filles du groupe, il y en a qui sont en couple. On ne touche pas à ça. Et tu ne sors pas avec les ex de tes potes. Tu ne peux pas, c'est le code d'honneur entre frate. Par exemple, je suis sorti avec Olivia, même si cela a duré que trois mois, personne dans mon groupe d'amis ne sort avec elle.* »

Angelo termine « *Et Claudia, personne connaît son ex, alors c'est bon. Si on voit un signe, faut foncer, car après la place est prise.* »

Dans cette interaction, les jeunes garçons des classes populaires montrent la fragilité des relations entre eux et les filles. Quand un garçon rencontre une fille, elle est avant tout une possible personne à draguer. Quand ils voient l'impossibilité de la relation pour diverses raisons, alors seulement, une amitié peut se construire. La première raison est d'avoir, en face de soi, une fille qui n'est pas à son goût. La seconde est qu'une fille est en couple. La troisième raison réside dans un *code* entre les garçons : on ne sort pas avec une fille qu'un de nos amis a déjà draguée. À cet âge, draguer et être en couple est une des préoccupations des garçons des quartiers populaires. Vers dix-huit ou dix-neuf ans, la plupart ont fini l'école. Cette période est un moment de transition où l'on quitte la vie de l'enfance, avec des responsabilités assez limitées. Il faut donc commencer à avoir une *fidanzata* avec qui cela est *du sérieux*. Après cela, il faut commencer à se poser, à avoir un travail, puis penser au mariage, et enfin à avoir des enfants. Ces garçons sortent assez jeunes en ville, donc ils ont le temps de faire l'expérience des premières dragues, de premiers amours.

Sofia, une de mes interlocutrices, âgées de vingt-quatre ans, qui travaille comme agent d'accueil dans un musée, me raconte son expérience avec les jeunes garçons : « *Nous, les femmes, on apprend à se méfier des Palermitains. Quand on est jeunes, les garçons changent de copines comme de t-shirt. Ils vont te draguer, te faire croire que tu es l'amour de leur vie. Puis quand tu craques, ils t'appellent avec de petits mots comme amore*

mio, mais ils ne le pensent pas. Car après ils te quittent et ils recommencent avec d'autres filles. Si tu résistes, alors ils te lâchent et t'ignorent et tu les vois draguer d'autres filles de la même façon. Puis quand il y en a une qui est en couple, alors ils se montrent ensemble, s'embrassent, se tiennent la main, ils sont comme deux personnes inséparables. »

L'amour romantique est utilisé comme fondation des relations conjugales. Sofia raconte surtout que les hommes utilisent l'amour comme moyen pour pouvoir draguer une femme. La sociologue Eva Illouz, dans son ouvrage sur les relations amoureuses en Occident, souligne que dès le XIX^e siècle « l'amour » est utilisé par les hommes pour assurer leur domination : « *Le pouvoir masculin réside en définitive dans le fait que les identités et la hiérarchie de genre sont jouées et reproduites dans l'expression et l'expérience des sentiments amoureux, et qu'inversement les sentiments maintiennent en place des disparités de pouvoir économique et politique plus importantes.* » (Illouz 2012, 8-15). La littérature, la musique, le cinéma partageant des imaginaires présentant « un » grand amour, l'être recherché. Les jeunes couples vont mimer la relation amoureuse parfaite. Très démonstratives, ces actions ont pour but de montrer que ces garçons sont en couple, qu'ils sont des hommes. Dans le même temps, pour la femme, montrer qu'elle est en couple est une protection contre la figure de la pute. Dans un article sur la sexualité des jeunes en cité, Isabelle Clair explique que les garçons et les filles sont programmés d'un imaginaire concernant les relations amoureuses ; « *ils et elles ont une expérience de l'amour qui vient confirmer les croyances liées au sexe, ajoutant une pierre à l'entreprise de naturalisation des différences genrées engagée depuis leur naissance.* » (Clair 2007, 159-160). Ainsi, pour les hommes, il n'y a aucun problème à draguer par la suite d'autres femmes. Alors que pour les femmes des quartiers populaires, elles doivent faire attention à ne pas avoir trop de conquêtes, sous peine d'être vues comme une fille facile, ce qui compromet ses relations *sérieuses*. Un de mes interlocuteurs, Samco, seize ans, étudiant au lycée, n'est encore jamais sorti avec personne. Quand nous parlons une fois à deux, je lui demande si cela est important pour lui d'être en couple. Il me dit que non, quand je lui demande s'il l'est actuellement, il me répond, mais une distinction a émergé :

« Peu importe, j'en ai plus d'une, si. Mais me marier et être ensemble avec quelqu'un pour la vie, pour le moment, non. »

« Et qu'est-ce que tu cherches chez la femme que tu aimeras ? »

« La sincérité, la sympathie, évidemment. Et...comment dire ? Me confier à elle. Forcément, lui parler de mes problèmes, oui, oui. Lui confier mes pensées. Sympa, je l'ai déjà dit. Et une femme qui veut vraiment passer du temps avec moi. Une femme qui a de l'intelligence et de la patience, car moi, je n'ai pas de patience. Alors elle en aura besoin de beaucoup. »

« Et ta femme, elle, doit en avoir, par contre ? Et pourquoi tu n'as pas de patience ? »

« Je ne sais pas, ça fait partie de moi. Je devrais travailler sur ça. Mais oui, ce serait mieux qu'elle en ai. Mais c'est une relation que je n'ai jamais essayé. Si cela se trouve, avec celle que j'aime, j'aurai de la patience. Être en couple, cela t'aide au niveau psychologique. Pour le moment, je m'amuse juste. »

Dans cet extrait, Samco fait une différence entre ses relations amoureuses qui ne sont pas *sérieuses* et nombreuses et sa future relation plus officielle. Il dit entretenir plusieurs relations, avec plusieurs filles différentes. Il faut comprendre que pour lui, ces relations ne sont qu'une phase où il découvre et accumule les rencontres. Il ne veut pas trop se prendre la tête et s'amuse. Ces rencontres, elles ont pour but de le convaincre qu'il peut draguer, qu'il plait. Ensuite, elles servent à s'entraîner pour le jour où il rencontre son être aimé, celle qu'il aime vraiment. Pour Samco une femme qui en vaut la peine est une femme qui a de l'empathie, qui est à l'écoute. Elle doit avoir de la patience, parce que lui, il en a peu. Souvent, les garçons qui ont été des *mammoni*, ont constamment été le centre d'attention de leur mère. Une mère aimante qui fait tout pour son fils. Alors il est normal que sa femme soit la prolongation de cet amour maternel et de cette centralisation affective. À Palerme, bien des hommes sont des *mammoni*. Les jeunes garçons des quartiers populaires restent le plus longtemps possible auprès de leur mère. Jusqu'au moment du mariage, ils restent au domicile familial. Seulement à ce moment, ils partent avec leur conjoint dans une nouvelle demeure.

Le mythe de l'amour, comme je l'ai dit, est le fondement des jeunes couples. Il est le ciment qu'utilisent les garçons pour draguer les filles. L'amour comme construction sociale est l'outil pour former les relations conjugales. Même si elles sont éphémères, le temps de la relation, les deux personnes s'aiment. Mais, la fille a intérêt à rester le plus longtemps possible avec un garçon, alors que le garçon doit avoir le plus de relations possibles. Ici, le couple se vit avec passion, il faut le montrer, le jouer, faire comme dans une comédie romantique. Bien souvent, quand les jeunes s'embrassent, ils le font devant tout le monde, se frottent l'un contre l'autre, se font des *french kisses* interminable, se tiennent la main, et surtout, ils se regardent. Les jeunes sortent de ces relations instables en sortant de l'école. Cette période se caractérise par l'entrée dans la vie active pour ces jeunes des quartiers populaires. Mais les filles ne sont pas dupes. Elles savent que les hommes jouent. Alors, elles aussi jouent, mais de façon plus discrète. Sur mon terrain, être perçu comme un homme rend parfois les interactions avec les femmes difficiles. Mais Sofia ne me voit pas comme un *maschio palermitano*. Mon statut étranger me rend moins suspicieux auprès des femmes. Alors, il m'arrive d'entendre parfois « des choses que normalement, on ne dit pas à son homme. » Les jeunes filles des classes populaires sont aussi en groupe. Elles déambulent aussi dans les rues, elles errent dans les

différentes allées comme les garçons. Un jour, durant une après-midi d'automne, Sofia me relate comment elle gère ses relations avec les garçons.

« Nous les femmes, on doit faire attention. Parce que si tu te fais voir avec des garçons, tu risques d'être catégorisé comme une prostituée. Les hommes, ils peuvent draguer qui ils veulent, mais pas nous ? Moi je te dis, Instagram, c'est pratique pour nous. Je sais par exemple quels raga (gars) sont amis avec qui. Alors je parle avec plusieurs garçons par message. Quand je vois qu'un est plus intéressant, alors je me concentre sur un en particulier. Je dois aussi me protéger, trouver le meilleur pour moi. Avant d'être en couple avec Fabri', je discutais avec d'autres garçons en même temps. Quand il m'a proposé, alors je n'ai plus parlé avec les autres. Normalement ils comprennent que quand une fille ghost, alors ils ne doivent plus te parler. Mais ça arrive que certains continuent, mais alors je bloque. Comme ça mon fiancé [dans le sens d'être en couple, pas fiancé comme avant le mariage] ne peut pas voir que j'ai parlé avec d'autres raga. »

« Et pourquoi tu fais cela ? »

« Pour me protéger. J'ai aussi le droit de vivre ma vie. Après, je devrais me poser, et là ce sera plus sérieux. Mais si les garçons peuvent le faire, alors nous aussi. »

Sofia met en avant l'agentivité dont elle peut faire preuve, comme les autres jeunes filles face aux jeunes garçons. Elles aussi veulent profiter de leur jeune âge, se découvrir soi-même. Sauf que contrairement aux jeunes garçons, elles doivent le faire de manière discrète sous peine de subir des insultes. L'identité des garçons se construit autour de l'hétéronormativité, de la drague. Dans les groupes de jeunes garçons, les discussions peuvent aussi tourner autour des filles qu'ils ont draguées. Être entre garçons en groupe, montre qu'on est toujours solidaire avec ses amis. On est en couple, mais on n'oublie pas ses *frate*. Il faut comprendre ce processus dans la situation sociale de la Sicile et de l'Italie. Les jeunes des quartiers populaires ont peu de moyens économiques. En Sicile, le taux de chômage est de 18,7% et pour les quinze – vingt-cinq ans, il monte jusqu'à 48,8%(ISTAT 2022). Les jeunes des classes populaires ont souvent un travail informel, mal rémunéré avec de longs horaires, souvent plus de douze heures. De plus, l'État n'apporte pas ou peu d'aide, à l'exception des aides durant la pandémie. Les jeunes préfèrent alors rester chez leurs parents. Les géniteur.trices ont eux aussi connu cette situation. Bien souvent, les mères et les pères n'ont pas été préparés à devenir parent. Ce qui fait émerger *i mammoni*. Ce sont surtout des mères qui permettent beaucoup à leur fils, car elles inscrivent leur pensée dans un système patriarcal et hétéronormatif. Ensuite, comme ces garçons savent que leur jeunesse est le moment où ils pourront avoir le moins d'engagement, ils en profitent. Plus tard, les mères décideront pour leur fils si une femme est jugée convenable pour être la future femme de son enfant. Pour les femmes, il ne faut

surtout pas être connue dans le quartier pour être *una ragazza che fa la strada* [une fille qui fait la rue]. David Lepoutre a réalisé une enquête dans la banlieue parisienne. Il y explique que la sexualité des jeunes garçons est opposée à la « pureté » des filles. On attend d'elles qu'elles n'aient pas de relations avant un certain âge, que « *la réputation d'une fille se mesure à la décence de ses tenues, à la modestie de ses désirs, à la pudeur de son comportement avec les garçons et des hommes et plus que tout son aptitude à se faire respecter par eux.* » (Lepoutre 1997, 360). Dans sa recherche plus récente, Isabelle Clair a notamment rajouté que la sexualité chez les jeunes se définit avec la division hiérarchisée des sexes, mais aussi dans une logique de vivre sa jeunesse. La sexualité se construit « *dans une tension subjective entre gravité et quête de légèreté* », les garçons et les filles veulent s'amuser et laisser les problèmes conjugaux à la conjugalité des adultes (Clair 2007, 121). Dans les quartiers populaires, les filles et les garçons font preuve d'agentivité pour construire une identité respectée et respectable. Avant de présenter un couple qui utilise cette agentivité, je vais brièvement décrire la *piazza* au travers de la parole des jeunes hommes bourgeois.

La piazza vu par les jeunes hommes bourgeois

Une fois que les groupes de filles et de garçons ont une raison de bouger, iels avancent dans les rues. Ce sont pour rejoindre d'autres gens ou pour voir s'il y a des connaissances à la *piazza degli artisti* ou *al muro*. Être un.e jeune, cela signifie marcher beaucoup, la rue est l'endroit où tout se passe, car il y a peu ou pas d'infrastructures pour les jeunes. Un des lieux de rencontre est la *piazza degli artisti*. À la piazza, les jeunes des quartiers populaires se rejoignent entre eux. Sur la place, iels peuvent aller s'installer sur le côté droit de la statue centrale, l'avant de la statue est plutôt occupé par les jeunes des classes bourgeoises. Ces jeunes garçons pratiquent le skateboard sur la place. En effet, cette place est prisée par ces hommes pour la qualité du sol qui permet aux roues de ne pas être abimées. Les groupes de jeunes ne se mélangeant pas ou peu. Dans l'espace public, les hommes et les femmes des classes populaires sont relégués à des coins plus exposés au soleil. Cette piazza est symboliquement le lieu des jeunes garçons issus des familles plus aisées. Ces jeunes hommes viennent dès le début de l'après-midi. Sous un soleil de plomb, ces *raga* [gars] pratiquent ce sport depuis des années. Habillé dans un style américain, leur style diverge totalement des jeunes des garçons du centre. D'ailleurs, ils trouvent que ces gens-là, ce sont des *tasci*. Leur style est dépassé et laid. Le style, le vrai, c'est avoir du *Carhartt*, *Dickies*, *Globe*, ou alors des vieilles *Nike Air*. En ce moment, le style des années nonante et deux mille est à la mode. Les skaters n'aiment pas les *tasci* et ne se mélangent pas à eux. Dante, un jeune de dix-neuf ans, issu d'une famille bourgeoise, me dit :

« Les tasci, parfois... la nuit, ils viennent nous embêter. Ça arrive qu'on doive se battre avec eux, car ils veulent se battre, comme ça, sans raison. Ils ne savent faire que ça, embêter tout le monde. Comme l'autre là, qui s'est fait arrêter hier. »

Les garçons restent parfois tard la nuit, jusque deux heures du matin. Quand la place est moins peuplée, il arrive que les jeunes du centre viennent pour se battre. Contrairement à ce que Dante exprime, pour ces groupes dont fait partie Willow, la vision est différente.

« Ils croient que cette place est à eux, ils sont là du matin au soir. L'après-midi ils sont en plein soleil et ils skatent devant leur copine, ils font les malins. Je n'aime pas ça. Parfois quand on a un peu trop bu avec les frères, il nous arrivent d'avoir le sang chaud et de chercher la bagarre. On les énerve un peu, on jette des trucs sur eux, et alors ils viennent à nous. On leur rappelle que c'est aussi à nous, ici. »

La piazza est située à une frontière symbolique entre les deux classes sociales qui peuplent Palerme. La cohabitation est parfois difficile entre les jeunes hommes bourgeois et du centre. Pour ceux-ci, prendre de la place est normal. Quand ils font du skate, la moitié de la piazza est déserte, car elle leur sert de skate park. Ce sport renvoie à une image. Premièrement, il est onéreux. Comptez au minimum trente-cinq euros pour un skate. Mais pour ces jeunes, tous les skates ne sont pas les bons. Certains motifs sont plus tendance que d'autres. Pour les motifs plus beaux, les prix peuvent monter jusqu'à septante-cinq, voir cent euros. Deuxièmement, il faut du temps. Pratiquer ce sport et le faire de manière habile, il faut y consacrer plusieurs mois. Faire des *tricks* n'est pas à la portée de tout le monde. Quand un des garçons y arrive, tout le monde est fasciné.

Les garçons de Mercato utilisent souvent leur expérience de l'extérieur comme un prétexte pour réhabiliter leur virilité. Il n'est pas rare d'entendre un *raga* dire qu'il sort depuis qu'il a onze ou douze ans, alors que les jeunes (filles et garçons) de *via Nuova* initient les premières sorties vers seize ou dix-sept ans. Face aux filles qui sont sur la place, mais qui ne pratiquent pas le skate, – je reviens dans un instant sur une exception – les hommes des quartiers populaires doivent réhabiliter leur masculinité au travers de rixes qui peuvent être parfois violentes. Lors de mon passage sur la piazza, un de mes interlocuteurs me dit être victime d'une attaque de cinq garçons du centre. Ils lui ont arraché son t-shirt noir avec un logo blanc *Carhartt* et lui ont volé son portefeuille. Deux gestes forts qui ont pour but de venger cette violence sociale symbolique parce qu'il mis en avant un t-shirt de marque. La masculinité des jeunes garçons bourgeois est renforcée par l'apport économique, la distinction sociale et culturelle. L'unique chose qu'il reste alors pour les jeunes du

centre est la violence physique. Maintenant, je vais préciser comment le couple est vécu comme une pièce de théâtre à Palerme. Ils cherchent à jouer des comportements pour prouver aux autres qu'ils sont.

Le couple comme théâtre du social

Pour comprendre plus précisément le fonctionnement des couples des jeunes du centre-ville de Palerme, je vais prendre un duo comme exemple. Tito est avec Witslava depuis maintenant deux ans. Tito a vingt-trois ans, il est palermitain depuis toujours. Il travaille dans le café de son père douze heures par jour, six jours sur sept pour un salaire de trois cent euros par mois. Witslava a vingt ans, ne vit à Palerme que depuis un an. Elle est originaire de la ville de Monterusciello, dans la région de Naples. Witslava est la fille d'un père napolitain et d'une mère moldave. Elle a quitté la Campanie pour s'installer à Palerme, car elle ne voit pas son avenir dans son village, bien trop vide et sans possibilités d'emploi. Elle a toujours aimé les animaux. Cela lui donne envie de faire des études vétérinaires. Comme sa mère ne peut pas la soutenir, elle vit d'une aide financière de l'État italien qui s'élève à environ quatre cent euros par mois.

Ils se sont rencontrés à la *piazza degli artisti*. Un soir d'été de 2021, alors que Tito fait du skate, Witi' est arrivée et le voit. Elle apprécie chez lui sa capacité à faire des figures de skate. Elle n'en a jamais fait auparavant, mais elle a toujours apprécié cette culture. Cela se voit dans ses vêtements. Elle porte des vêtements que certaines personnes de son entourage catégorisent comme *per i ragazzi*. C'est-à-dire des jeans longs et larges, des t-shirts de club de basketball et des chaussures de la marque *Ethnies*. Mais elle s'en fiche, elle aime s'habiller comme elle le veut. De toute façon, maintenant il n'y a plus sa famille pour lui faire des remarques sur son style vestimentaire. Elle me raconte comment elle parle à Tito pour la première fois :

« Je l'ai rencontré l'année dernière environ. Je l'ai conquis en parlant de mathématique, parce qu'il est très fort là-dedans. Je voyais qu'il me regardait, mais il parlait à une autre fille du groupe en même temps, alors j'ai pris les devants et je suis allée vers lui. Et je dois dire que ça a marché, car tout de suite il a été réceptif. »

Ce que décrit Witi' est une technique de drague qu'utilisent parfois les garçons pour conquérir une femme. Sofia m'explique l'envers de cette technique que Witi' a vécu :

« Les hommes sont des *mammoni*, ils ont toujours été bercés par leur mère, aimés, on leur fait croire que ce sont des personnages principaux d'une histoire. Quand ils draguent, ils font comprendre que ce sont ELLES [les femmes] qui ont de la chance d'être draguées par lui. Elles peuvent être heureuses d'être avec lui. En plus s'ils ont un scooter,

qu'ils ont un travail c'est mieux. Mais s'ils ont une voiture alors là...ceux de via Nuova, ils ont des maisons de campagne, parfois en bord de mer. Ils sont forts. Juste avec des ragots, tu arrives à mettre des femmes dans ta poche. Ils disent 'tu as vu, elle est avec lui...Lui est avec elle...' et ça fait de la jalousie. Au départ d'une relation, une femme est choyée, honorée. Car quand l'homme l'a choisie, la femme peut toujours s'en aller. »

Il est facile de souligner les techniques possibles pour draguer les jeunes femmes. En mettant les femmes en compétition, les hommes s'assurent d'être le centre des conversations, sans pour autant être vus comme problématiques. La force de la drague de ces hommes réside dans le fait que les femmes se sentent en compétition les unes contre les autres. Ceci permet par la suite de changer le regard qu'une femme a sur un homme. Elle se sent particulière, honorée, et véritablement aimée. Alors que dans la tête des hommes, ce sont eux les *personnages principaux de leur histoire*. L'attention doit être tournée sur eux. Tito fait usage de cette technique pour que Witi' l'approche de manière à ce qu'il doive faire le moins d'effort possible.

Le second élément est l'enjeu matériel. Les relations des jeunes sont instables. Alors, être capable d'apporter des éléments matériels qui stabilisent et sécurisent les relations est nécessaire. Le scooter est le meilleur moyen pour rejoindre sa *fidanzata*. Avoir une maison de vacance est une occasion d'avoir un espace privé pour les jeunes. Mais dans les quartiers populaires, pour les garçons, sortir du quartier et avoir une résidence secondaire est quelque chose qui n'existe pas. Dans le centre historique, la plupart des jeunes ne quittent jamais la ville et le plus loin qu'ils aient pu aller en vacances est l'autre bout de la Sicile. Les jeunes hommes bourgeois sont privilégiés. Tito arrive tout de même à tirer son épingle du jeu en utilisant des techniques de ruse et de manipulation.

Tito et Witi' ont rapidement décidé d'emménager ensemble. Cela permet à Tito de quitter le nid familial et le contrôle social passant par la mère concernant ses relations. Comme il est indépendant économiquement et que Witi' a des aides, iels ont décidé de prendre un petit appartement de vingt mètres carrés dans *Mercato*. Ils payent deux cent nonante-cinq euros par mois de loyer tout compris. Sur les sept cent cinquante euros qu'ils mettent en commun, il leur reste alors quatre cent cinquante-cinq euros pour les courses alimentaires et les petits plus. Mais ce n'est que temporaire. Le rêve, comme pour beaucoup de jeunes palermitains, y compris dans les classes bourgeoises, est de partir au nord. Milan, Gênes, Turin, Bologne, Vérone sont vus comme l'*eldorado*. Tous les jeunes disent que là-bas il y a du travail, il y a de l'argent. Palerme, pour eux est synonyme de passé, de *terra-terra* [mot pour désigner une pensée conservatrice], où il n'y a rien pour les jeunes, pas même du travail. Tito et Witi' ont imaginé une stratégie pour pouvoir s'en aller dans le nord. Pour faire

des études de vétérinaire dans une université du nord, il faut d'abord un travail. Iels se sont inscrits à un concours national d'agent de sécurité. L'examen consiste à répondre à des questions sur un site internet de l'État. Bien qu'iels aient étudié la matière, iels ont triché pour réussir. Le test est un questionnaire à choix multiple à trois propositions. Il suffit de faire CTRL+F pour chercher les bonnes réponses. Après avoir eu nonante-neuf pour cent, tous les deux en utilisant leurs notes, iels sont dans l'attente d'une ville d'affectation. Alors en attendant, iels vivent leurs derniers moments dans le sud. Cette attente prend en moyenne cinq à dix mois.

Pour passer le temps, tout comme les autres, ce couple traîne parfois seul, ou avec des ami.es. Quand iels sont seuls, iels s'installent à des places fréquentées comme les piazzas, la piazza communale, sur les marches que bon nombre de personnes utilisent comme siège. Quand je suis seul avec eux, le couple n'est pas particulièrement démonstratif en marque d'affection. Il m'est arrivé de me retrouver seul avec l'un ou l'autre. J'ai profité de ces instants pour demander pourquoi quand iels sont à deux, iels ne sont pas affectifs physiquement. J'ai commencé par Tito. Il me raconte que :

« Disons qu'on échange nos sentiments à d'autres moments. Il ne s'agit pas d'une relation occasionnelle, mais plutôt d'une relation amoureuse. Donc, si je dois le faire, je le ferais. Mais quand je suis avec toi et elle, alors elle sait que je l'aime. »

« Et tes relations amoureuses avec elle, cela se passe comment ? »

« [Il réfléchit] par rapport à quoi ? »

« Je ne sais pas, ce que tu penses. »

« Oui, oui. On a des relations sexuelles si c'est cela que tu demandes. Je mets ma bite dans sa chatte s'il le faut. »

« D'accord. Pour toi c'est cela une relation amoureuse ? »

« Disons que cela peut-être aussi le fait d'être en couple. Mais comme tu me demandais pourquoi nous étions peu affectifs quand on était entre nous, je croyais que tu parlais de relations sexuelles. »

Tito est un peu inquiet que j'ai remarqué qu'en groupe très réduit, il ne performe pas le couple. En demandant les mêmes questions à Witi', la situation est rapidement éclairée.

« C'est difficile d'expliquer. Je n'aime pas l'affection. Tito ne t'a pas dit ? C'est parce que je ne suis pas orientée. Même une relation sexuelle ne m'attire pas. Dans ma pensée, je dirais que je suis asexuée qu'autre chose, donc. Pour moi ce n'est pas une chose nécessaire. »

« Pour toi, c'est mieux d'être avec la personne et c'est bon ? »

« Oui, je préfère discuter, raconter quelque chose, de nouvelles expériences, j'apprends à connaître. Je suis comme l'ami de Bojack Horseman [Todd, un personnage qui se dit asexuel dans ce dessin animé.] »

« Tu es comme lui ? »

« Oui, exactement. »

Ces deux discours montrent la contradiction qui existe sur le récit qu'ils racontent sur leur couple. Witi' me dit qu'elle est asexuelle. Ma place « d'homme » anthropologue, étranger m'a permis de recueillir cette information. À ses ami.es palermitain.es, elle n'en parle pas. En me disant cela, elle met en avant la ruse de Tito. En tant qu'homme, son couple sert avant tout à prouver qu'il est bien un homme, mais surtout qu'il est capable d'avoir des relations sexuelles, qu'il n'est donc pas un homosexuel. Quand je reste vague sur ce que cela fait d'avoir une relation amoureuse, il pense à une relation sexuelle. Toutefois il fait la différence entre la relation occasionnelle et la relation amoureuse. La première ne servant qu'à épanouir le désir sexuel, la seconde sert à performer l'hétéronormativité sexuelle. Car nous ne sommes pas simplement dans une société hétéronormée. Elle repose aussi sur une sexualité qui devrait être active.

Quand le couple de Tito et Witslava se dirige vers Piazza degli artisti, iels se tiennent parfois la main, parfois non. Mais s'il y a bien une chose qui ne change pas, c'est quand Tito vient s'installer sur les escaliers en face de la statue centrale. Il est l'un des plus vieux du groupe, alors cette place centralisée lui revient de droit. Les skaters font des tricks en le regardant, pour le défier du regard, pour montrer qu'ils sont meilleurs. Tito et Witslava vivent dans le quartier du centre, mais iels sont intégrés dans le groupe des garçons et des filles d'origine bourgeoise. Iels ont une place dans ce groupe car Tito connaît des jeunes bourgeois avec qui il fait parfois du skate ou du tag. Comme Witi' est sa copine, elle est rapidement intégrée. Quand elle veut s'asseoir, elle est invitée par Tito qui la place entre ses jambes. Contrairement à quand iels sont à deux, quand d'autres gens les entourent, Tito et Witi' sont démonstratif et performant le couple hétérosexuel. Il n'hésite pas à lui faire des câlins, lui prendre sa main et l'embrasser. Witi' aussi maintient cela en se couchant sur lui, en lui demandant de chipoter dans ses cheveux. Pour avoir le regard sur soi, Tito fait comme les autres garçons du groupe. Pour faire cela, il existe plusieurs moyens. D'abord, il y a une utilisation de la voix. La parole est le moyen de monopoliser l'attention. La plupart du temps elle est dirigée vers d'autres hommes. La seconde façon est de performer avec leur corps pour montrer qu'ils ont un talent ou des capacités uniques. Le résultat est que les jeunes adolescents continuent leur apprentissage de leur masculinité. Plus jeunes, ils apprennent à être l'opposé des filles. En étant adolescents, ils apprennent à draguer et à s'accaparer l'espace public pour maintenir la domination

masculine. De plus, cette domination masculine est vue comme « naturelle ». Je vais prendre un cas de mon terrain.

Alors que nous sommes sur la place avec différents jeunes, je demande à Tito ce qu'il pense du genre. Qu'est-ce qui fait la différence entre les femmes et les hommes ?

« Je pense que la différence entre les sexes est une chose naturelle, car même dans le règne animal, par exemple le lion, la femelle chasse et le mâle surveille le troupeau. Il est donc normal que chacun ait son rôle. Ses propres objectifs. C'est juste que peut-être, avec l'évolution humaine, nous avons tous appris à faire les mêmes choses. Donc c'est bien d'avoir l'égalité des sexes. Mais c'est quelque chose qui s'est élaboré au fil du temps. C'est donc plus une chose humaine qu'une chose naturelle, car il est naturel qu'il y ait des distinctions. Ici, à mon avis, tous les animaux, par exemple, même les mantes, qui sont des insectes... la femme est celle qui couve et l'homme celui qui se fait manger afin de couvrir les petits. Donc chacun fait sa propre tâche. Comme nous avons évolué et nous avons construit nos sociétés à partir de l'apprentissage, maintenant ce n'est plus nécessaire. Cette non-différence est une chose non-naturelle, quelque chose d'artificiel. »

« Et tu crois qu'aujourd'hui vous êtes égaux avec les autres genres [les femmes] ? »

« Je ne sais pas. Je ne crois pas. Moi par exemple, comme je suis un homme, quand j'étais petit j'avais beaucoup de mal, car j'étais très timide. Je gardais tout pour moi. Alors on me prenait pour une femme. Mais j'ai appris à plus m'extérioriser. Donc non, on est toujours pas égaux si on ne travaille pas sur soi. »

Tito décrit une vision essentialiste et naturaliste entre les relations de genre. Pour lui, le monde est divisé naturellement entre les femmes et les hommes. Mais l'humain a appris socialement à se dégager de ses rôles naturels. Son récit traduit comment il explique les demandes d'égalités de la part de groupes minoritaires, comme les femmes. Quand je lui demande s'il y a l'égalité des genres, il me parle d'abord de sa position, en tant qu'homme. A l'époque où il est petit, comme on attend de lui qu'il ne soit pas timide, cela est difficile, car il ne correspond pas à ce qu'on attend des jeunes garçons. Ceci permet de mettre en avant les changements qui ont lieu dans les nouvelles générations. Les jeunes palermitains, aussi bien issus des classes bourgeoises et des classes populaires, remettent de plus en plus les normes de genre en question. Bien qu'il existe encore de fortes traces du patriarcat et de l'hétéronormativité, cela change. Witi' et Tito sont un cas intéressant pour aussi comprendre les termes que les jeunes emploient pour désigner le masculin et le féminin. Je vais me pencher sur cela.

[L'ambiguïté des termes masculin/féminin et ce qu'ils désignent](#)

Dans sa monographie, Ferdinando Fava revient sur la manière dont les femmes se décrivent elles et les autres comme « *des prisonnières d'une image de la femme et d'une mentalité dépassées dont ainsi elle*

se distancie » (Fava 2007, 221). Witislava, qui vit dans les quartiers populaires est une personne intéressante concernant ce discours. Comme je l'ai déjà dit plus tôt, elle s'habille dans un style que l'on pourrait dire *maschile* [masculin]. Personne ne lui fait des remarques comme iels ne sont pas sa famille. Dans le quartier populaire, elle vit comme elle l'entend. La pression vient plutôt des familles que de l'extérieur. Il est dans leur intérêt de correspondre à la norme pour éviter de subir la peur des remarques ou des critiques des autres du quartier. En étant homogènes, les habitant.es du secteur se rassemblent et se ressemblent pour se protéger. Witi' est une habitante du faubourg n'a pas particulièrement de problème à s'habiller selon ses envies car sa famille n'est pas là. Elle me dit sur le genre que :

« Il y a des femmes très masculines et des hommes féminins. Donc c'est un concept. À mon avis, il n'y pas grand-chose à discuter. Surtout ici, où les femmes peuvent avoir le rôle des hommes. J'ai vu cela ici, en tout cas dans mon point de vue. »

« Tu veux dire que les femmes ont le rôle des hommes ? »

« A Palerme, les femmes sont très démodées [elle veut dire d'une autre époque, soumise], généralement all'antica [antique, dans le sens à l'ancienne], les femmes sont le chef de la famille, et de la maison. Avant, on disait que c'était l'homme, le chef de la famille, mais en fait c'est la femme qui était la chef. Même dans les associations mafieuses, les femmes à Palerme avaient toujours un rôle à jouer. »

« Et quel est le rôle des hommes ? »

« Ils sont plus libres. Moi, je veux être un homme. Tu n'as pas de règles, tu n'as pas le problème que les femmes ont, comme accoucher. Quand tu es une femme, on attend de toi que tu portes une jupe et un t-shirt, sinon tu n'es pas une femme. Quand j'étais à Naples, on me disait toujours « mais pourquoi tu ne t'habilles pas de façon plus féminine ? » Parfois on peut me regarder avec des yeux un peu étranges, comme si j'étais un extraterrestre, mais c'est tout. »

« Et ça te fait quoi quand on regarde ton corps comme ça ? »

« Dernièrement, j'ai vu que les hommes sont très peu sûrs de leurs corps. Plus que les femmes. Surtout ceux que je connais. Le ventre, ils peuvent le trouver trop gros, je ne comprends pas pourquoi, parce qu'en fait fin de compte, les hommes et les femmes sont beaux dans le corps qu'ils ont. Tu peux être gros et je vais te dire que c'est mauvais, mais plus pour ta santé que parce que c'est laid. »

« Tu crois que cela impacte les hommes ? »

« Oui, mais en fin de compte, il y a plusieurs masculinités. L'idée de la masculinité, je pense qu'elle est fausse entre guillemets, parce qu'il ne peut pas y avoir qu'un seul type. Je veux dire...de ce que j'en sais. Par exemple il peut y avoir la masculinité qui est plus féminine, la masculinité plus terra-terra, mais aussi un mélange. »

« Et tu te vois comment ? »

« Bob. En fait, la seule chose que je peux penser, c'est qu'en fin de compte, que nous parlions des hommes ou des femmes nous parlons toujours de la même chose. Parce qu'avec le temps, on nous a habitués à catégoriser les choses. Alors qu'en fait, si tu me regardes, j'ai des caractéristiques qu'un homme pourrait avoir. Il y a des hommes avec des caractéristiques de femmes, donc c'est un discours. »

Witi relate que le genre est un concept, une construction sociale. Elle montre toute l'ambiguïté qui existe au travers des corps et de son propre corps. Elle possède des caractéristiques physiques qui pourraient la lier à la masculinité, mais aussi à la féminité. Pour elle, comme pour de nombreux jeunes, ce concept est caduc. Les jeunes des classes bourgeoises ont une marge plus grande pour questionner le rapport à leur identité de genre. Dans les classes populaires, admettre une fluidité ou une sexualité diverse, fragilise sa position sociale. Être un homme protège des stigmates de la pauvreté notamment. Il y a tout à perdre dans une société inégalitaire en sortant des carcans de l'hégémonie masculine. Pour les jeunes garçons des classes bourgeoises, il est plus facile de s'en détacher. Il y a une sécurité économique et sociale. Dans le même temps, dans les classes bourgeoises, il y a un enjeu de distinction à accepter les personnes LGBTQIA+, là où dans les classes populaires, cet enjeu n'existe pas. Les classes bourgeoises ne sont pas particulièrement plus ouvertes. Elles ont seulement le privilège de pouvoir se dire ouvertes sur ces questions sans l'être pour autant.

Mais Witi aime aussi être l'amie des garçons. Elle n'apprécie pas trop les valeurs féminines. Du moins dans le discours. En dehors de ce discours, elle performe discrètement ce qui est considéré comme féminin. Quand elle ne se met pas en avant sur Instagram en performant une certaine masculinité, elle s'adonne à plusieurs activités. Elle aime prendre soin des autres en faisant à manger, elle dessine, elle nourrit ses animaux, se maquille, sans le dire aux autres. Les propos qu'elle a envers les femmes qu'elle trouve *antiche* ou comme elle me le dit *loro sono stupide* [Elles sont stupides]. Dans cette société patriarcale, le masculin est valorisé, au contraire du féminin qui l'est moins. Witi a intériorisé ce sexisme (Clair 2017). Bien qu'elle se considère plus masculine que féminine, sa part féminine est rejetée ou cachée et puis moquée. Être amie avec des garçons, faire des trucs d'hommes, ce sont des éléments qui vont la mettre en valeurs auprès des apprentis *maschi*. Tout comme le fait de savoir boire – ce qu'elle dit ne pas encore faire, car après deux bières elle ressent déjà trop les effets – ou de manger beaucoup. La jeunesse est un moment où l'on peut remettre en question les normes ou les tester. Witi valorise des identités diverses. *Il muro* est un lieu où les adolescent.es peuvent se tester, imaginer d'autres normes et grandir.

Il muro, lieu de liberté et d'apprentissage

Des lieux sont privilégiés pour permettre aux jeunes de sociabiliser et d'exister. Pascale Jamoulle, dans *Des hommes sur le fil* (2005) retrace des endroits où les jeunes se rassemblent. Ces lieux servent à « *y vivre entre soi, faire face à la souffrance sociale [...] ces jeunes se regroupent, reçoivent un surnom, consomment des psychotropes et font l'amour. Taguer leur patronyme sur le parcours qui mène à leur lieu [...] graffer des images, des mots chocs [...] sont autant de signes qui relèvent de la même logique : protéger leur territoire en faisant peur aux autres.* » (Jamoulle 2005, 20). Mais aussi Thomas Sauvadet dans *Le capital guerrier* (2006) décrit que la rue est un espace où les jeunes peuvent se retrouver, se forger une identité, la rue est un espace qui leur appartient (Sauvadet 2006, 51). À Palerme, les jeunes, bourgeois.es, des classes populaires, blancs et racisé.es se rejoignent tous.tes à un endroit précis. *Il muro* est en plein centre-ville. Officiellement, cet endroit est une ancienne banque en forme de carré, dont un des côtés est une immense tour à appartements qui dépasse de l'horizon de Palerme. Au centre, un parking rempli de voitures recouvre la majorité de cette place. Sur l'un des côtés, il y a une sorte de hall qui est entouré de contreplaqué où des artistes ont dessiné des dizaines de tags, parfois aussi grands que la plaque. À première vue, cet endroit pourrait être lugubre et abandonné. Or, les jeunes se rejoignent là pour se sentir à l'abri du regard adulte. Les individus qui composent le groupe de jeunes qui sont souvent là sont très diversifiés, contrairement aux autres lieux. Les jeunes bourgeois.es viennent ici. Les codes de genre sont transgressés, certains s'identifient comme hommes portent du vernis – mais noir, parce que sinon ça ferait trop *femminile* – ou encore d'autres qui portent de l'eye-liner. Ces jeunes hommes me disent qu'ils aimeraient faire plus, mais ils n'osent pas, par peur d'être insultés. Ce sont plutôt des jeunes qui se positionnent dans un entre-deux, pour ne pas troubler l'ordre essentialiste. Pour les filles, ce lieu est aussi un lieu où l'on peut aborder les garçons plus facilement, sans avoir peur d'être jugée, on peut tester et ressentir. Cet endroit est, comme je l'ai dit, à l'abri des regards adultes. Reste tout de même la peur qu'un frère plus grand arrive et les insulte.



Figure 13: *Il muro, un groupe d'adolescents se retrouvent, au fond de l'image.*

Tito et Witslava aussi viennent là. Quand la chaleur est trop forte, iels font du skate à l'abri du soleil dans la place intérieure. Ce passage permet aussi d'être au courant des derniers ragots sur les ami.es. « *Il parait que Tito est avec Lisia.* » ou « *Pablo s'est fait arrêter par la police.* » Près de *il muro*, un groupe de jeunes filles de plus ou moins seize ou dix-sept ans viennent des quartiers du centre. Elles s'amuse à voler les skates des plus jeunes garçons bourgeois, elles jettent de l'eau sur les touristes et les passant.es. Tito me dit d'elles :

« C'est un groupe de fille qui vient de il Padre, elles ont déjà été arrêtées par la police. Mais elles continuent. Ce sont des tasci, ce sont des hommes dans le corps de femmes. »

Ce groupe de jeunes filles, tous comme les garçons que j'ai décrits plus tôt sont des jeunes en colère contre les inégalités. Dans la marge qui leur est offerte dans l'espace public, elles revendiquent des actes violents, pour affirmer leur présence. Mais en tant que femmes, on attend d'elle autre chose, pas le comportement d'un tascio.

Il muro est un lieu où les jeunes consomment pour la première fois, ou du moins, sans le regard d'un adulte de la famille, de l'alcool et d'autres consomment parfois du cannabis. Ce sont souvent des adultes qui ramènent l'alcool, des hommes qui ont plus de vingt-cinq ans, qui traînent encore

à *il muro*. Tito qui a vingt-trois ans me dit souvent qu'il ne va plus trop là, car il commence à être vieux.

« Les gens qui viennent ici, ce sont des jeunes, comparés à ceux de mon âge. J'ai vingt-trois ans, Witi en a vingt, on commence à être vieux pour être ici. »

« Et lui alors [Je pointe une de ses connaissances qui a plus de vingt-cinq ans. Il vient pratiquement tous les jours à Il muro] ? »

« C'est un ami, il est fou. Je ne connais personne qui boit autant que lui. Des fois, il m'arrive de le voir la nuit dans Palerme en train de faire le fou. Il est très fou, à boire beaucoup. Une fois, j'ai bu avec lui à il serpento [un bar où il va parfois], je n'ai jamais été aussi saoul que cette soirée-là. »

« Et pourquoi il est encore là ? Parce qu'il est vieux. »

« Il est libre et vit sa vie. »

Alessandro, un peu plus de vingt-cinq ans, est un homme qui est constamment là. Les filles plus jeunes trouvent que c'est un vrai homme, qu'il n'a peur de rien. Elles l'apprécient. Lui, il dit que la vie est courte, qu'il faut s'amuser. Alessandro ne le dit jamais clairement, mais il est constamment dans des approches de drague auprès des jeunes filles. Il a conscience qu'ici, il y a de l'alcool et du cannabis qui peut faciliter son accès aux filles. Mais les filles plus grandes (dix-sept ou dix-huit ans) savent que cet homme est potentiellement dangereux. Baba, une femme d'origine algérienne de 18 ans me relate :

« Ici, je sais que les hommes sont dangereux, surtout Alessandro. Il profite de la vulnérabilité des femmes pour draguer et essayer de les embrasser ou coucher avec. Ce sont mes frères qui me disent toujours de faire attention à lui. Ils l'ont déjà confronté. Il n'est pas venu pendant plusieurs mois après ça. »

Baba, tout comme d'autres femmes, sait que certains hommes viennent pour tenter de manipuler des jeunes filles pour obtenir des faveurs sexuelles. Ces tentatives sont stoppées quand un grand frère vient à *Il muro*. Dans la zone, il y a deux possibilités d'obtenir *il fumo* [Le hashish] ou *la canna* [le cannabis séché], soit elle vient des dealers blancs, soit elle vient des dealers racisés de *Mercato*. Baba a un grand-frère qui deal. Quand il vient dans la zone, il peut la protéger des autres hommes. Mais il la protège surtout parce qu'il doit défendre son propre honneur à lui. Être le frère d'une fille qui est qualifiée de facile serait pour lui un déshonneur. J'ai principalement parlé des jeunes blancs. Avec Baba, je vais initier la description des jeunes hommes racisés. Être un homme racisé est encore différent qu'être un homme blanc sicilien.

À Palerme, il y a des nombreux tags, là où cela est permis selon les codes des tagueur.euses locaux. C'est-à-dire, partout sauf les monuments historiques. Celles et ceux que je rencontre me disent que pour eux, un monument historique, c'est un lieu avec une histoire. Les bâtiments plus récents ne sont pas encore empreints d'antécédents. Dans le centre, certains lieux précis sont la cible de tags. Ce sont des murs, des portes en fer, cachées pour la plupart dans les petites rues. Il existe aussi d'autres tags sur des bancs publics, comme ceux de la *via repressione*. Ces sièges sont faits d'un marbre qui tend vers des couleurs sombres. Les tags sont tout aussi bien complexes que simples. Cela dépend de l'endroit où l'on est, du temps, s'il y a du passage, même la nuit, si la *polizia* ou les *carabinieri* passent. Dans la *via de la repressione*, après la *piazza della fontana*, la rue se compose de magasins et d'une population à grande majorité racisés. Les échoppes sont tenues par des bengalis, quelques épiceries arabophones, et certaines sont gérées par des gens issus des pays subsahariens. Les siciliens blancs ne passent pas souvent par-là, ou alors plus maintenant. Des hommes blancs du quartier, comme *signore* Ronaldo me disent comment cette rue a changé. Il a eu un des plus grands magasins de vêtements sur mesure de la ville. Tout le monde est venu y acheter une veste, un gilet, ou parfois les rares parfums qu'il avait dans son étal, mais qui y a fait toute la réputation du lieu.

« 2008 a tout changé. D'abord le commerce en ligne m'a poignardé. Beaucoup de personnes n'ont plus besoin de bouger pour avoir des vêtements. Puis, il y avait la crise. J'ai mis en location, et je suis parti ailleurs. Puis ils ont fait le centre commercial en périphérie de la ville, ça n'a pas trop été. Alors avant de perdre de l'argent, j'ai fermé. Je pensais à l'avenir et mon fils qui a 30 ans. Il fallait une activité qui dure. Alors j'ai fait un bnb. »

Signore Ronaldo relate la transformation de la ville. La crise de 2008 a ébranlé l'économie mondiale. Son magasin, comme bon nombre de commerces n'a pas tenu le coup. Avec l'arrivée du marché numérique, la situation continue à se détériorer. Plus récemment, depuis 2020, la zone ZTL (Zone à trafic limité) est instaurée dans le centre-ville. Cela a comme effet de réduire la pollution dans le centre, mais en contrepartie, beaucoup moins de clients viennent dans le centre-ville. Par manque de moyen, la ville ne peut pas investir dans le transport en commun. Ce qui n'encourage pas les citoyens à venir, étant donné que l'unique mode de transport viable est la voiture. Sans oublier ce que l'on dit sur le tourisme de masse, le centre s'est radicalement transformé. Les deux grandes rues touristiques sont vidées des magasins pour les locaux : vêtements, parfums, épiceries, etc. ; au profit de magasins touristiques : magasin de *calamite* [Des babioles, comme des aimants], magasins de produits « artisanaux », qui vendent les mêmes objets touristiques et typiques de la Sicile, et des

restaurants. Beaucoup de magasins ont fermé à jamais. Mais le bout de la *via della repressione* qui laissé à l'abandon a une seconde vie par l'arrivée des communautés principalement bengalis. De nombreux commerces ont réouvert, des magasins alimentaires, des vendeurs de *calamite* et de faux bijoux colorés. Les bengalis sont déjà fort présents dans le quartier adjacent, *Mercato*, tout comme les autres communautés issues de l'immigration, notamment les personnes d'origine marocaine, nigériane, tunisienne et gambienne.

La politique migratoire, depuis les années 1990, a été relativement une politique d'ouverture, le *sindaco* [maire], Leoluca Orlando, a fait plusieurs discours où il vante que Palerme est une ville ouverte et multiculturelle. Dans le quartier, les personnes en processus migratoire où les personnes racisées qui sont établies depuis des années ne voient pas ou peu cette ouverture politique. Ce sont surtout des hommes qui ont démarré ce processus. Pour la plupart, ils tentent de rejoindre un cousin déjà établi. À Palerme, ils sont tous les jours six ou sept à attendre devant *il patronato* [Poste administratif qui s'occupe de tout ce qui est lié à la sécurité sociale ou aux prestations de l'État, telles que le chômage et les primes, bien qu'il puisse également s'occuper des obligations fiscales]. Ce service leur permet d'avoir un document administratif. Certains documents ne sont délivrés que par *Il patronato*⁶. Ils sont donc obligés de passer par là avant de pouvoir accéder aux services de la *questura* [La mairie]. Mes partenaires de terrain issus de l'immigration et sans papiers me disent qu'il existe plusieurs solutions pour se loger. La première est d'accéder aux centres d'hébergement, mais les associations populaires leur précisent toujours que dans ces centres, ils fournissent seulement un hébergement précaire. Certains sont tenus par des paroisses, les femmes et les hommes vivent séparément, même s'ils sont en famille. La plupart du temps, mes interlocuteurs.trices, me relatent qu'ils doivent dormir par terre, avec une simple couverture. L'autre solution, c'est de louer un appartement quand on est installé, qu'on a un petit travail, comme un boulot à la plonge, ou comme serveur.seuse, dans le trafic de drogue ou comme prostituée quand on est une femme. Sans papier, la tâche est difficile. Certain.es propriétaires (ce sont en majorité des hommes blancs) sont prêt à louer des *palazzini* qui sont jugés insalubres. Il n'y a pas d'eau, pas d'électricité, parfois plus de fenêtre. Alors ces gens doivent vivre dans la débrouille. Cela peut aller jusqu'à vivre dans un squat illégalement. Cela peut aller du *palazzo* abandonné au garage. Il m'est arrivé de croiser sur mon terrain une famille nigériane qui vit dans un box de garage avec deux enfants. Si vous avez des papiers, alors vous avez accès comme tout le monde au marché de l'immobilier mais bien souvent, les gens restent dans *Mercato*, dans le centre historique ou dans

⁶ Ceci est un des nombreux exemple qui montre la complexité de la bureaucratie italienne qui envoie parfois une personne à plusieurs bureaux de l'État différents.

les quartiers populaires, car dans ces quartiers, il y a des sous-quartiers où ils sont en communauté. Dans *Mercato*, les personnes racisées (Nigériane, Gambaise, Sénégalaise) vivent en majorité dans le centre du quartier. Les personnes originaires d'Asie du Sud comme les bengalis vivent aux alentours de la *via della repressione*. Les gens d'origine d'Asie de l'Est, comme les Chinois.es et les Vietnamiens, vivent à la *via presidente*.

La ville est fortement ségrégée racialement. Les quartiers populaires sont ceux avec la plus grande population racisée. Les personnes racisées habitent les coins avec le plus de violence, notamment dus au trafic de drogue fait par les mafieux du quartier, et la prostitution, l'activité principale de la mafia Nigériane. Cette forte séparation provient de la réticence des Palermitains à accueillir les personnes issues de l'immigration. Les habitants me le rappellent souvent. Cette terre est riche de son histoire culturelle, quand la ville a rayonné internationalement au moyen-âge, il y a eu de quoi accueillir tout le monde durant les différentes dominations. Aujourd'hui, les inégalités croissantes ont créé une méfiance envers les populations marginalisées, et la peine est double quand vous êtes racisé.es. Mais les quartiers populaires sont aussi les endroits où les gens sont tout de même les plus ouverts aux personnes racisées. *Mercato*, bien que ségrégué est plus mélangé. Sur la *piazza della chiesa*, les communautés se côtoient. Les associations se trouvent principalement dans ce quartier. Les habitants sont les premiers à mettre des choses en œuvre pour trouver des solutions pour loger, nourrir ou lutter contre l'augmentation du crack dans le quartier. Mais la ville, par manque de moyen, est coincée. Cela n'empêche pas pour autant des discours contre la migration d'exister. Adriano, le fils de *Signore* Ronaldo, qui a toujours vécu dans le quartier, me raconte sa version de la transformation du lieu.

« Tous les marchés historiques sont en train de mourir. Avant, c'était impossible de rentrer tant il y avait du monde. Le marché s'étendait dans les rues d'à côté. Aujourd'hui, tu n'as plus que la rue principale. Ils luttent pour leur survie. Je ne suis pas raciste ni homophobe, j'ai des amis arabes et des amis frocio, mais un sindaco doit prendre en compte son peuple d'abord. Tu veux faire une gaypride ? D'accord, mais d'abord règles les inégalités des Palermitains. Tu veux accueillir les migrants ? D'accord, mais loge d'abord nos citoyens. Via della repressione est divisé en deux. Avant, papa avait le plus grand magasin de vêtement de tout Palerme. Mais en 2008 il l'a vendu parce qu'il y avait trop de bengalis, on se croirait au Bangladesh. Il loue le magasin qu'il a divisé en trois. Aucun Palermitain n'en veut. Après la piazza fontana, ça va, mais c'est plus touristique. C'est la même chose pour la via del presidente, c'est devenu une rue de chinois. On n'est plus à Palerme là-bas. Mais eux au moins ils savent s'adapter, pas comme les Arabes qui font la merde. »

Pour Adriano, les problèmes économiques existent, car le *sindaco* [maire] se concentre trop sur les minorités. Il se défend d'être raciste en utilisant la parade de l'amitié avec un arabe. Cela n'efface pourtant pas sa position sociale plus privilégiée. En tant qu'homme blanc, avec des moyens économiques et sociaux importants, Adriano a de nombreuses facilités dans le quartier, contrairement à un homme racisé. Ensuite, il estime que la gaypride ne règle pas les inégalités sociales. Dans son imaginaire sexiste et privilégié, les véritables palermitain.es ne sont pas issus d'une minorité sexisée. Il laisse au ban toute une partie de la population qui peut difficilement exister et se montrer en rue (voir chapitre 3.7). *Signore* Ronaldo a mis en avant un discours concernant les changements économiques mondiaux. Alors que son fils, Adriano, est concerné par la transformation de la société et de l'acceptation des personnes racisées et sexisées. Pour lui, les quartiers réinvestis, renaissant grâce aux différentes diasporas, ne sont pas palermitains, ce sont des enclaves communautaires détruisant l'histoire de sa ville. Cette ville qui a été forgée par les cultures arabes, espagnoles, normandes, grecques, romaines. Son imaginaire est inscrit dans un imaginaire raciste. Récurremment, il me fait part de propos contre les différentes populations. Il utilise divers stéréotypes. Les Bengalais seraient des fainéants qui font travailler leurs femmes, les Nigérien.nes seraient violent.es, les marocain.nes des voleur.euses, les chinois.es des personnes qui ne restent qu'entre elles, etc. Ce sont des imaginaires qui proviennent de la colonisation. Tout comme de nombreux pays européens, l'Italie a eu des colonies en Somalie, Érythrée et en Lybie. L'Éthiopie est un cas à part, elle l'a « possédé » seulement pendant cinq ans et n'a pas pu avoir un contrôle total sur le territoire après des actes de violences intenses (viols des femmes, utilisation de gaz interdits par la convention de Genève, meurtres). L'historienne Marie-Anne Matard-Bonucci analyse que les politiques coloniales et fascistes instaurées par Mussolini ont visé à créer des prétendue différence de race afin d'éviter le métissage, et pour permettre l'émergence de l'homme fasciste. Un imaginaire rabaissant, violent a été alors associé aux personnes racisé.es (Matard-Bonucci 2008, 120). L'imaginaire de Adriano provient de cette histoire longue. Plus globalement, comme sa famille possède des biens matériels (magasins, habitations, liquidités), ils peuvent s'enrichir sur le dos des personnes racisé.es qui redynamisent le quartier en louant ce que *signore* Ronaldo et son fils possèdent. Adriano rajoute un argument concernant les inégalités historiques de classes en Sicile.

« Orlando considère les gens de Mercato comme des gens de basse classe, qui n'ont pas d'argent. Alors que ceux de via Nuova, ou Teatro, eux on vient chercher les poubelles tous les jours comme ils ont de l'argent. Leurs rues sont propres. Alors que Mercato, ils viennent une fois de temps en temps et ils remplissent les bennes avec des pelleuses. »

Il ne pense pas au peuple, mais aux électeurs. Il fait tout pour les étrangers, et comme ils sont nombreux, ils votent pour lui. »

Le discours du fils pioche à la fois dans les inégalités de classe et dans un discours raciste. Il explique que les quartiers populaires sont délaissés et non entretenus. Mais la situation est plus complexe qu'elle n'y paraît. Adriano et *signore* Ronaldo sont des mafieux. Un interlocuteur de confiance, que j'appelle Marino, vit dans le quartier depuis de longues années, commerçant, il sait ce qui ne se dit pas à cause de l'Omerta. La mafia a en partie une gestion sur les poubelles, ce qui explique aussi pourquoi les services publics ne sont pas de qualité. Ces deux hommes participent aux problèmes de violences, de drogues, d'inégalités, en participant à un système mafieux qui s'insère là où l'État laisse des ouvertures à cause de la corruption, du dysfonctionnement, et du manque de confiance en la politique (De Biase 2016). Enfin, Adriano relate que Orlando pense avant tout aux étrangers. Pourtant, dans ces quartiers où les inégalités sont déjà intenses, être racisé.e renforce les injustices sociales. Le *pizzu* [une taxe mafieuse, payée mensuellement ou par période en fonction d'un accord] est majoritairement payé par ces populations. L'insalubrité des logements peut toucher toutes les personnes du centre, y compris les blancs. Cela peut être la présence de cafards, des murs qui s'effondrent ou des détournements d'électricité. Mais cela est contrebalancé par la solidarité du quartier pour les familles historiquement présentes. On se protège entre-soi, ce sont parmi les populations d'origines siciliennes qu'on retrouve ceux qui travaillent pour la mafia. Elles assurent un revenu grâce au travail illégal de la drogue, du recel, de la corruption ou du racket - le *pizzu* -. Ainsi, Baba, mon interlocutrice issue de l'immigration algérienne grandit dans cette ambiance.

Une jeune fille racisée

Palerme est ségrégué racialement en des quartiers différents, comme je viens de le décrire. Cette dynamique, liée à des processus migratoires, prend forme dans différentes villes. Jacinthe Mazzocchetti et Pascale Jamoulle ont ethnographié des groupes de jeunes à Bruxelles (2011). Elles relatent que Bruxelles se polarise et se fragmente selon une logique d'ethnicisation des rapports ; la « conscience ethnique » remplaçant la « conscience de classe » qui unissait les anciens groupes sociaux auparavant (Mazzocchetti et Jamoulle 2011, 57-58). Ainsi, pour une personne racisée, vivre dans ce climat n'est pas toujours aisé. Baba, cette jeune fille de dix-huit ans que je rencontre à *il muro* me fait part de son expérience de vie. Elle est d'origine algérienne, mais elle est née en Sicile, à Palerme. Sa mère et son père sont arrivés d'Alger dans les années nonante. À cette époque, ils ont immigré pour trouver un avenir meilleur, avoir un travail et aider la famille restée sur place. Ils auront quatre enfants. Youri, Lounis, Messaoud sont tous les trois nés dans les années nonante. Baba, la petite dernière est arrivée au début des années deux-mille. Elle a grandi avec sa famille

dans la *via oreo*, une rue qui est le prolongement de la *via della repressione*, proche de la gare et de *Mercato*.

Ce quartier est peuplé d'une communauté maghrébine importante. Son père a travaillé au noir dans un entrepôt et sa mère est restée mère au foyer. La vie des trois frères de Baba a été relativement tranquille. Vers sept ans, son papa est reparti en Algérie, car il a été violent. Il a eu une vision très stricte de la parenté. Mais le premier frère, Youri, commence à être grand et répond aux violences de son père. Les autres frères et la mère se sont rangés du côté de Youri, Baba aussi, alors il est retourné au pays pour sa retraite. Comme le père est parti, Fatia a demandé à ses enfants de protéger leur petite sœur. Comme la seule personne qui rapporte de l'argent est partie, il a fallu en trouver. Youri, n'a pas su finir l'école. D'un côté, il aurait voulu faire l'école de théâtre, mais cela coûte de l'argent. De l'autre, il a eu de mauvais résultats à cause d'une situation familiale instable et les remarques racistes de certain.es professeur.es. Mais il a totalement abandonné l'école quand il a dû trouver un travail pour subvenir aux besoins de sa famille.

Un jour, une connaissance du quartier lui a proposé un petit boulot de livreur. Le travail fût assez simple. Chaque matin, aux alentours de dix heures, il a fallu livrer à l'aide d'une voiture, des caisses un peu partout dans le centre-ville. En même temps, il rend de petits services sur la *piazza di Mercato*, comme attirer des clients dans un restaurant, puis on lui a demandé de prévenir quand la police passe. De fil en aiguille, à force de traîner dans la zone, d'avoir pour amis des dealers, Youri s'est dit qu'un moyen rapide de se faire de l'argent serait de dealer à son tour. Alors, comme d'autres jeunes personnes racisées du quartier, il est rentré dans le système du crime organisé. Au plus bas de l'échelle, les jeunes garçons racisés sont ceux qui abordent frontalement les gens au marché. Quand je passe sur cette place, à chaque fois, un jeune garçon racisé différent me dit « *A posto [tout va bien] ? A posto ? Tu as besoin de quelque chose ?* » Cette petite phrase signifie qu'il vous demande si vous avez besoin d'une quelconque drogue. Par hasard, une fois, j'ai demandé ce qu'il avait. Cela peut aller du simple *fumo* jusqu'au crack, qui est un fléau en ce moment dans le quartier. Les deux autres frères sont un peu plus jeunes. Lounis est dans un lycée professionnel et apprend la cuisine. Messaoud a trouvé un petit travail dans un garage. Son grand frère a pu lui trouver ce travail, notamment grâce à ses contacts dans cette nouvelle « famille », comme il l'appelle.

Baba est en train de finir le lycée, fraîchement âgé de dix-huit ans, elle est en option générale-langue. Mais elle a un rêve, faire de l'art plastique. Pourtant ce rêve lui reste inaccessible, car cela coûte de l'argent⁷, ce qu'elle n'a pas. Mais depuis toujours, elle économise pour aller vivre dans le nord chez

⁷ Les écoles d'art sont payantes en Italie.

une cousine, à Milan. Là-bas, me dit-elle, elle sera libre. Car ici, elle subit fort la pression de ses frères et de sa mère. Pour comprendre les garçons racisés, je vais utiliser l'expérience de Baba comme un miroir de leur masculinité.

À Palerme, être une femme racisée crée une expérience particulière. Elle se construit dans la famille, mais aussi à l'extérieur, dans l'espace public. Baba me relate comment dans sa famille, elle est coincée entre deux cultures :

« Mes frères sortent depuis qu'ils sont jeunes, dix ou onze ans. Moi, je ne peux pas sortir, car mes frères me l'interdisent et ma mère dit que comme je suis une femme, je risque plus qu'un homme. Mes frères ils ont leur groupe, ils peuvent sortir tard, alors que pour les filles, c'est vrai que si tu es seule, tu es constamment en danger, surtout dans le centre. »

« Cette peur, elle concerne quoi ? »

« Comme je l'ai dit avant, ils ont peur que je tombe enceinte, car ils ne me croient pas, que je commence à prendre de la drogue et toutes les choses horribles que tu peux imaginer. Ma cousine qui vit dans le nord, elle a une chambre chez nous, mais elle est partie très tôt, car elle n'aimait pas vivre dans cette pression. Mais quand elle vient, personne ne la respecte, parce qu'elle est partie vivre avec son copain avant le mariage. »

« Tu fais quoi pour t'amuser alors ? »

« Mes frères sont mes véritables pères, alors je dois constamment avoir leur accord pour sortir, mais quand ils ne sont pas là, je m'enferme, et parfois je fugue dehors. Si je peux sortir vraiment, je vais dans les rues près de la piazza di Mercato, parce que là au moins les gens me connaissent. Sinon quand je suis à la maison, je cuisine, je regarde un film, parce que j'ai pas grand-chose à faire. »

Premièrement, il faut comprendre le contexte historique de la famille de Baba. Ses parents ont grandi dans des valeurs coutumières. Son père pouvait être parfois violent ; sa mère peut être suspicieuse vis-à-vis de sa fille ; ses frères ont beaucoup plus de privilèges. De l'autre, les enfants ont été sociabilisés dans une société différente de celle de leurs parents. Entre deux chaises, iels ont appris.es des valeurs qui parfois se rassemblent, d'autres qui s'en séparent. La cousine de Baba a choisi de s'émanciper de manière radicale, ce qui a énervé la famille. Ce sont notamment les parents qui ne veulent plus respecter sa cousine. Les frères, les sœurs, eux, ne lui en veulent pas vraiment. La mère est plus que les autres concernée par le besoin de liberté de sa fille. Pour elle, la liberté européenne n'en est pas vraiment une. Les personnes issues de l'immigration ont grandi dans d'autres conditions, dans d'autres cultures. La famille de Baba vient du Maghreb. Sa mère considère

que les femmes sont plus libres et plus épanouies que les femmes européennes. Elle pense notamment au travail. Pour elle, être à la maison n'est pas une mauvaise chose.

Deuxièmement, Baba présente des similitudes avec les enfants blancs des quartiers populaires. Les frères de Baba, très tôt, ont eu accès à l'espace public. Baba a rusé pour sortir, parce qu'elle n'est pas qu'un être passif. Alors sa technique est de s'enfermer dans sa chambre, sa fenêtre, par chance, donne sur la rue. Baba souligne qu'elle ne peut pas sortir. Cette interdiction lui vient de sa mère, mais aussi de ses frères. Il y a la peur qu'elle tombe enceinte, qu'elle se drogue, qu'il lui arrive quelque chose. Mais il faut regarder les frères pour comprendre l'ensemble de la situation. Youri, Lounis et Messaoud connaissent la dangerosité des hommes qu'ils côtoient. Ces trois frères consomment de l'hashish. Lounis m'a souvent raconté que c'est à force de traîner avec un *gruppo sbagliato* [un mauvais groupe] qu'ils sont tous les trois tombés là-dedans. Comme ils ont le rôle de père, c'est à eux qu'incombe la *reputazione* [réputation] de la famille. Leur honneur d'hommes est mis en jeu. Peuvent-ils défendre l'honneur de leur famille ? Sont-ils des hommes capables ? Savent-ils se battre quand il y a du danger ? Ce sont des questions qui reviennent régulièrement dans leur tête. Avoir une sœur qui se drogue, qui a des relations sexuelles (réellement ou de manière fantasmée) serait un affront à leur masculinité. Tout comme les hommes blancs, ils ont intérêt à défendre les filles, parce que elles sont de leur famille, mais aussi et surtout pour assurer leur masculinité. Dans cette perspective, les hommes sont les propriétaires des femmes, ils doivent veiller à ces femmes comme ils veillent sur leur propre bien. L'anthropologue David Lepoutre désigne ces façons de faire comme étant une obligation des frères, surtout dans les familles maghrébines pour assurer l'honneur de la famille et leur propre famille. Un *sensible décalage* se crée entre les filles demandeuses d'une émancipation et d'un retrait de la tradition et des garçons pour qui il est impossible de *céder* sa sœur à un homme (Lepoutre 1997, 364-365). Dans un même registre, Didier Lapeyronnie a lui aussi travaillé sur ces questions en disant que les groupes ethnoraciaux et le sexisme sont conjoints, car la « race » des hommes est indissociable du « sexe » des femmes, ainsi les jeunes garçons subissant le stigmate du racisme le renverse pour récupérer une dignité perdue (Lapeyronnie et Courtois 2008, 19) Un autre moyen pour échapper au stigmate est de rejoindre une bande urbaine. Tout comme le font les frères de Baba.

Les frères et la bande urbaine

Si l'on se penche du côté des frères, ils n'ont pas les mêmes contraintes que leur sœur. Tous les trois font partie d'une bande quand ils sont plus jeunes. Aujourd'hui en ville, il existe plusieurs bandes d'amis qui se sont transformés en bande urbaine. Un jour d'octobre, je dois rejoindre Messaoud dans un parc du centre. On se donne rendez-vous à seize heures trente. À ce moment,

les petites rues sont calme. Il n'y a que les grandes artères routières qui traversent ou contournent la ville qui est remplie de voitures et de mobylettes. Les gens commencent à revenir du travail. Les enfants sortent de l'école. Dans le parc, sous un énorme ficus qui fournit beaucoup d'ombres, les gens sont installés sur de vieux bancs en bois et fer forgé style art nouveau. On entend le trafic, il y a un peu de vent. Dans ce parc, il n'est pas rare de se faire piquer à plusieurs reprises par des moustiques si petits qu'on ne les entend pas. Messaoud retrouve parfois un copain à lui, Mouamar. Il est d'origine bangladaise, il a dix-sept ans. Il a un style très similaire à ses amis, il a souvent des survêtements d'une équipe de foot. Ce jour-là, il porte un training du Chelsea de couleur bleue pétante. Il a une petite moustache qu'il taille au millimètre, tout comme ses sourcils. Il a aussi quelques petits bijoux, une bague à son annulaire droit, un collier plaqué or. Comme beaucoup d'hommes blancs ou racisés des quartiers populaires, il possède une petite sacoche. Lui, il a une fausse *Gucci*⁸. Comme à chaque fois que je rencontre quelqu'un, Messaoud (l'un des trois frères de Baba) m'introduit comme un ami à lui, en expliquant que je fais une recherche sur les gens de Palerme, pour les comprendre.

Mouamar est curieux. Il me demande à quoi cela va servir. Je lui explique que je veux en faire un livre. Intrigué, il me dit qu'il voudrait bien me parler un jour. Je lui propose de passer la journée avec lui. Il accepte, alors nous prenons la route vers la *via della repressione*. Là-bas, du côté des bengalis, nous arrivons à un de ces bancs en pierre noire. Il est en face d'une vieille église de style baroque. Les murs sont grisés par la pollution des voitures qui passaient par là avant. Les poubelles sont remplies de déchets pas encore ramassés. Autour de ce banc, il y a de petit café marocain, une épicerie tenue par un bengali. Devant son magasin, plein de petites fleurs d'appartements sont en vente. Mouamar me dit que ce commerçant est important, que sans lui, il ne serait rien, dit-il avec un grand sourire. La raison est que ce commerçant fourni l'alcool à son groupe d'ami. Il me mène ensuite au banc. Il y a un tag rouge dessus. Avec une police simple, l'inscription indique *arabic district*. Quand je lui demande ce que signifie ce tag. Il me relate :

« *C'est un groupe.* »

« *Et quel est le but ?* »

« *C'est un groupe de jeunes arabes qui voulaient se regrouper entre eux. On accepte pas les italiens. Ce n'est pas qu'on a un problème avec eux. On voulait juste être entre nous, entre Africains. Mais c'est pas contre eux. On a de*

⁸ Dans ces quartiers, le style issu de la globalisation est important. Cela aide à créer une identité de bande et d'avoir un style propre. Voir (Sauvadet 2006, 61).

tout. On a des Algériens, des Marocains, des Tunisiens, mais aussi des Bengalis, des Sénégalais, des Ghanéens, des Nigériens, et quelques Turcs. »

« Et vous êtes combien dans votre groupe ? »

« On doit être une cinquantaine, je dirais.

« Et il y a des filles dans le groupe ? »

« Non, mais des fois y a des filles qui sont avec nous. Quand elles sont avec leur frère, je sais pas moi. »

« Et le groupe a été créé comment ? »

« Le groupe a été créé avant que j'arrive. Mais je pense que c'était sans réelle raison. Ce sont juste des amis qui se sont rajoutés petit à petit. »

Mouamar spécifie que ce groupe nommé avec le mot *arabic* est en fait composé de personnes des différentes diasporas, pas uniquement de personnes *arabes*. Le fait de se distancier des *Italiens* – les blancs, car eux aussi sont italiens pour la plupart – est à comprendre comme étant un moyen de se créer un espace, un lieu, où ils peuvent s'exprimer, où leur minorité sociale n'en sera pas une. Mouamar, comme les autres membres du groupe, ont des amis blancs. Mais quand ils sont avec eux, ce n'est pas pareil que quand il se retrouve dans AD (*arabic district*). L'espace public s'inscrit dans une structure raciste, donc avoir un espace où l'on peut exister légitimement est essentiel pour ces jeunes garçons de seize à dix-huit ans qui cherchent à construire une identité. Toutefois, ce groupe n'est réservé qu'aux garçons. Les femmes peuvent parfois être en compagnie, des garçons, mais elles ne peuvent pas s'étiqueter comme faisant partie de ce groupe. La construction identitaire est rendue plus facile pour les garçons racisés que pour les filles, car ils ont accès à l'espace public. Thomas Sauvadet a abordé ces tagueurs et la particularité des noms (2006). Il explique *« les appellations que se donnent les bandes ne vivent en réalité que par le biais des quelques jeunes qui la défendent. Le rôle de ces « entrepreneurs de nom » se montre déterminant, notamment à travers la pratique du tag. Les tagueurs sont les premiers à baptiser leur groupe de pairs. Ils déposent sur les murs une signature personnelle, mais réfèrent toujours celle-ci à un collectif, soit celui de la cité, soit celui du groupe de pairs, soit les deux à la fois. Ils doivent en conséquence trouver un nom à leur bande, quelque chose qui marque les esprits, la surenchère s'impose. Grâce à cette pratique, ils s'approprient durablement l'espace, celui de « leur » hall d'immeuble par exemple [ou dans mon cas, cette rue et ce banc, et cette partie de rue], ils s'attribuent un nom et le font savoir. »* (Sauvadet 2006, 74).

Dans le groupe, ils sont une cinquantaine. Pourtant, autour de leur zone, ils ne sont que cinq. Deux sont avec moi et les trois autres sont au café d'en face, en train de boire une bière fraîche, à l'ombre sous un parasol. Mouamar me détaille pourquoi ils ne sont jamais en groupe complet :

« Où sont les autres gens de ton groupe ? »

« À l'école, il y en a trois à la questura, car la polizia les a encore arrêtés. On est un peu partout. On ne peut pas être ensemble, sinon on va être tout de suite arrêtés. Moi j'ai jamais été arrêté. On a des problèmes avec eux. Ils ne nous aiment pas. »

« Quel genre de problème ? »

« On montre qu'on est là. Qu'on existe. Et ça, ils n'aiment pas ça. Mais moi j'aime pas trop ça, mais bon quand tu es pris dans l'effet de groupe tu es pris par quelque chose de supérieur. Et même si je n'aime pas la violence, quand mes frères vont au combat, je ne dois pas les lâcher, ça ne se fait pas. Et en même temps tu es pris dans le mouvement. Parfois, je pars un peu plus tôt, car je sais que quand il est trois heures du matin, c'est là que tout commence. »

Les garçons du groupe subissent le racisme systémique. Être un grand groupe de personnes racisées est tout de suite considéré comme quelque chose de potentiellement de déviant. Dans le cas des hommes blancs, être autant n'amène pas nécessairement cette activité policière. Le discours de Mouamar se construit à partir du point de vue que la police peut avoir sur eux. Mais ce jeune garçon met aussi en évidence la solidarité masculine. Pour lui, la solidarité est un élément dont il n'a pas la maîtrise. Être avec le groupe fabrique un entre-soi, une reconnaissance des pairs. Quand il est avec eux, il n'agit pas comme quand il est avec sa famille, ou d'autres ami.es. La force du groupe le rattrape. Il accepte les actes violents du groupe, car il ne veut pas déstabiliser l'ordre social qu'ils ont fabriqué. Cette solidarité naît dans le fait qu'il y ait une peur à ne pas être reconnu comme un homme dans le groupe. Pour se protéger et défendre son groupe, il ne me dit pas quelle est cette violence. Aussi, il me décrit même ses techniques pour ne pas subir la solidarité masculine. À partir de trois heures, les problèmes peuvent commencer, alors il part, il s'éloigne, ou il rentre chez lui. S'il n'a pas été pris par la police, c'est parce qu'il arrive à ne pas être dans les coups qui pourraient lui porter préjudice.

Ce groupe n'est pas qu'une simple bande d'amis. Ils sont aussi une bande urbaine. Dans la bande, tout le monde ne se connaît pas. Depuis quelque temps, le AD est connu dans le centre-ville. Plusieurs de mes interlocuteur.trices racisé.es ou non, m'ont relaté des événements. L'un d'eux a notamment fait un compte *Instagram* et un *Tik tok* où il se met en scène. Les mises en scène sont souvent dans un même schéma. Les membres du groupe s'inscrivent dans un imaginaire de rappeurs américains. Ils sont habillés avec des tenues de style urbain, de survêtements amples, de bijoux, de sacs de marque. Dans ces vidéos, ils mettent en avant des moments qui se veulent spectaculaires. Ces instants se déroulent quand ils sont en grand nombre, qu'ils investissent l'espace public ou quand ils pratiquent des actes de violence. Cela peut être des jets de bouteilles sur des

gens, des bagarres dans le quartier dansant *Storico*, des agressions physiques, ou des lancers de feu d'artifice, des vidéos de sachets de cannabis. En tant que personnes racisées, ils ont peu d'espace dans les lieux publics. Quand on est constamment relayé aux quartiers populaires, aux petites allées, que les politiques d'extrême droite prennent le pouvoir, la violence reste une des seules armes disponibles. De plus, les réseaux sociaux comme *tik tok* et *Instagram* apportent une visibilité immense. Des *trends* mettent en avant des comportements délinquants, déviants, qui ont deux buts. 1) Avoir de la visibilité, être connu ; 2) Exister en tant que véritable homme. Sur le *tik tok* d'un des membres de la bande urbaine, il se met en avant au travers de vidéos selfies, mais aussi de vidéos où il sexualise sa copine. Ils miment un amour parfait, romantisé, où le regard compte. Les deux se mordillent la lèvre inférieure, avancent lentement. Mais sur sa page, la femme sert plus d'objet que de personne. Ce jeune se met en avant lui. Évidemment, pour cette femme il y a aussi un enjeu de visibilité, d'être vue en compagnie d'un garçon capable, qui n'a pas peur de perpétrer des actes violents et qui est « célèbre ». Les vidéos peuvent comptabiliser jusqu'à cinq-cent-mille vues. Les commentaires valident des comportements, iels sont épatés. Alors une spirale se dessine. Il y a une incitation pour ces jeunes à continuer. L'une des périodes où ils ont été les plus actifs est quand ils sont passés dans *Palermotoday*⁹ plusieurs fois par semaine.

Dans cette bande, plusieurs éléments coexistent et font émerger des façons de faire. Dans une perspective intersectionnelle, il faut d'abord en prendre deux qui sont les faces d'une même pièce. Leur masculinité et le fait qu'ils soient racisés sont les traits principaux. Ils sont des enfants nés de parents immigrés. Ils ont grandi entre deux cultures. Pour la plupart, l'environnement familial est patriarcal. En cela, ils sont similaires aux hommes blancs siciliens des quartiers populaires. Ils ont des masculinités fortes, imposantes, virilistes. Mais la similarité s'arrête à la couleur de peau. Pour les habitant.es de Sicile blanc.ches, les personnes racisé.es ne sont pas considérées comme des sicilien.nes ou des palermitain.es. Grandir dans un espace où l'on accepte ces personnes, mais qu'en même temps iels soient rejetés, fabrique de la frustration, de la colère, de l'insécurité identitaire, qui mène au communautarisme. En étant rejeté de la place publique, en n'étant représenté nulle part, en étant critiqué, l'un des derniers ressort est de se rassembler. Grâce à cette bande, ils existent socialement. Mais leur masculinité prend le dessus dans cette situation. Alors ils utilisent les armes de la masculinité hégémonique. Ils utilisent parfois la violence physique ou verbale, ils se mettent en avant en bande, dans ce style américanisé, utilisant le stéréotype du gangster. Comme le précise Philippe Bourgois (2013), les personnes marginalisées, vivant dans des ghettos sont constamment renvoyées à leur couleur de peau. Le système raciste les tire vers la bande urbaine pour se protéger

⁹ Un journal numérique.

et se défendre (Bourgois 2013, 224-225). Les bandes urbaines incitent alors aux comportements problématiques et violents, quitte à se mettre en danger.

Se mettre en danger pour exister

Dans la bande, les membres du groupe savent que ce qu'ils font met en danger des personnes, mais aussi leur propre avenir. Wail, un jeune marocain de 16 ans, est dans la bande depuis sa création. Il est au lycée en option scientifique. Il aime la physique, il adore me parler des étoiles, des trous noirs. Souvent, il me dit que ses profs l'incitent à ne pas lâcher l'école, car il a des bons points. S'il continue comme cela, il pourra aller à l'université et obtenir une bourse pour étudier. Pourtant, ce jeune est plein de doutes :

« Je sais que dans la bande on a plein de problèmes. Rien qu'hier, Saïd s'est fait arrêter par la police. Ils le gardent comme ça, juste parce qu'ils croient qu'il prépare un mauvais coup, alors ils l'arrêtent pour rien. Cette fois, il n'avait pas ses papiers. Moi, Allah m'en préserve, je n'ai pas été pris par la police. Si un jour je me fais prendre, je sais que je mets mon futur en danger. »

« Pourquoi tu ne quittes pas la bande, alors ? »

Il esquisse un sourire. « je crois que je suis un peu bête. En fait, je me demande comment m'en échapper, mais je ne sais pas si c'est possible. »

« Pourquoi ? »

« ce sont mes amis d'enfance, je n'ai qu'eux, ce sont des potes qui vivent dans mon quartier, je vais avec certains au même lycée, d'autres sont mes cousins. C'est la famille, des frères. Imagine si je quitte AD maintenant ? Je suis dans la merde. On va me battre, je ne serai plus en sécurité. Et puis on dira que je suis un hypocrite. Après tout, je vais dire que c'est mal. Et puis on me dira "et toi alors ? Tu es comme nous." Et ils ont raison. On est maudit quand on naît là-dedans. Je suis comme eux, c'est en moi, je suis un homme violent, j'ai déjà été embêtant avec des femmes en disant des choses atroces, j'ai agressé et volé des vieux pour vingt euros, la violence est en moi. »

Wail décrit la tension qui est perpétuellement en lui. D'un côté, la solidarité de la bande le conforme – conforte – dans sa masculinité. Cette masculinité doit être le reflet de la masculinité hégémonique. Elle est une mise en scène. Il n'adhère pas, ou du moins, il sait que le danger existe, mais il ne dit rien, il est complice. Mieux vaut être un complice, que ne pas être un homme. De l'autre côté, cette masculinité s'inscrit dans une histoire complexe liée à un manque de reconnaissance identitaire. La virilité qui découle de l'image de la bande est le fondement même du groupe. La masculinité, être un homme, est l'étiquette qui rassemble en plus de ne pas être blanc. Si la masculinité hégémonique est plébiscitée, c'est qu'elle offre du pouvoir. Ce pouvoir, les garçons du groupe savent l'utiliser, en profiter au travers de l'utilisation des femmes comme objet, de l'agression de certaines personnes.

Leur violence découle de cette masculinité, et ils le savent. Mais elle offre un statut, un pouvoir, alors pourquoi le renier ? Mais ce statut est renforcé par l'effet de groupe et de la condition sociale. Ce que traduisent les paroles de Wail est la connaissance de ce paradoxe. Il sait que ce qu'il fait est violent. Mais il ne peut pas changer seul, car le groupe entier est comme lui. *Sono come loro* [je suis comme eux] me dit-il. S'il quitte le groupe, il perd tous les privilèges qu'il a acquis, il perd aussi son réseau de connaissances, et sa sécurité et se met en danger vis-à-vis des autres bandes. La puissance de la masculinité est qu'elle se renforce par la solidarité des hommes. Individuellement, tous les membres du groupe sont prompts à la discussion, sensibles, dévoilent une part d'eux. Ensemble, j'évite de rester avec la bande, car je sais qu'à tout moment, je peux tomber dans une escalade de violence, notamment quand ils ont bu ou consommé *il fumo* (hashish). Wail ne dénonce pas la masculinité toxique, car il est lui-même quelqu'un qui profite de sa masculinité, qui agresse des femmes et des hommes, qui harcèle des femmes, qui les insulte.

Quelque temps plus tard, alors que je marche dans les rues du quartier de Mercato, je le vois avec d'autres membres de la bande. Ils sont huit, en train de racketter un enfant de dix ou onze ans. Il supplie d'être lâché, qu'il va donner son téléphone et son argent. Wail me voit, il me regarde droit dans le yeux. J'ai deux solutions sur le moment. Intervenir et prendre le risque de me faire agresser à mon tour par les gens de la bande ou ne pas interagir avec eux et en discuter plus tard. Je ne suis pas un héros ou un sauveur. J'ai poursuivi mon chemin. J'ai préféré me dire que plus tard, je pourrais lui en parler ou à un des autres membres. Mais suite à cet événement, il ne m'a plus jamais adressé la parole, ni même les autres. C'est comme ça que j'ai perdu le fil avec eux. Ils ont été face à leurs contradictions. Un.e anthropologue influence son terrain, peu importe ce qu'il fait. Il ou elle est un.e humain.e qui entre en relation sociale avec des individus. En discutant avec ces jeunes, j'ai fait partie un temps de leur vie. Ils m'ont renvoyé à mes propres contradictions, comme par exemple le fait que moi aussi, quand je suis avec un groupe d'amis hommes, j'ai eu tendance à avoir des comportements qui sont proches du stéréotype masculin (se mettre en danger ou casser des choses, juger des femmes sur leurs physiques ou encore draguer). Même en n'ayant que deux amis masculins, la pression peut être forte. Dans un groupe où vous êtes une cinquantaine, que votre vie entière est forgée par les relations sociales et les interactions, se soumettre à la norme se fait presque immédiatement, sans réflexion. Cette solidarité agit par rebond entre les individus. La masculinité puise une force considérable, car elle se tisse dans un maillage de relation sociale. On attend de ces individus qu'ils soient des hommes et virils. Y compris leurs sœurs, leurs mères, leurs copines. Dans une société inégalitaire, où la modernité est insécurisée (Bréda, Deridder, et Laurent 2013), les ultimes ancrages stables sont le genre. Ce n'est pas que les classes populaires sont

intrinsèquement contre l'homosexualité, contre les normes de genre différentes, c'est qu'elles n'ont pas l'occasion matérielle de réfléchir à cela ou d'apprendre ces thèmes. Les personnes LGBTQIA+ ne sont pas rejetées du quartier. Ce sont plutôt dans les familles qu'il peut y avoir des tensions. « *Cela peut exister, mais pas dans ma famille* » me dit-on. Le pilier central est dès lors l'image que l'on renvoie. Être catalogué comme ayant un fils ou une fille *frocio* (pédé), c'est courir le risque d'être différent des autres. La différence, l'altérité est souvent liée à quelque chose d'extérieur au groupe des gens des quartiers populaires. Il faut se rassembler, se ressembler pour avoir une paix sociale.

Concernant le caractère destructeur de Wail, cela renvoie à son histoire migratoire et à sa position en tant qu'homme. Thomas Sauvadet relate que ces moments de colère et de révolte contre « l'oppression blanche » est un suicide social. « *En position de domination dans la rue, ils sont bien placés pour faire valoir leur ressentiment. Si l'origine africaine handicape l'intégration à « la » société française [dans mon cas la société italienne], elle facilite au contraire l'admission au sein du groupe étudié [la bande].* » (Sauvadet 2006, 82) Cela remet alors en question la sortie du groupe, qui ne se fait pas facilement, cela signifie la plupart du temps quitter le quartier ou la ville (Sauvadet 2006, 213) et (Champy 2016, 244-245).

Les inégalités sont dès le plus jeune âge intériorisées, acceptées et répliquées. Le patriarcat est un système dans lequel les individus performant des rôles. Les jeunes garçons, racisés ou non, sont dehors, sont plus violents, sont moins émotifs. Les filles sont émotives, veulent des enfants, sont des putes si elles couchent avec trop de garçons, etc. Les classes bourgeoises, qui sont à très grande majorité blanche, ne sont pas plus égalitaires, mais elles veulent persuader qu'elles le sont. Dans la prochaine partie, j'entre plus en détail en présentant cette fois les hommes adultes.

3.3. Être un homme à Palerme

Une fois la période de l'enfance terminée, les jeunes garçons deviennent des hommes. L'adolescence est une période de transition où les palermitain.es deviennent ce qui a été intériorisé tout au long de l'enfance. Dans cette partie, je commence par présenter les hommes qui vivent dans le centre historique. Ensuite, je déplace la description vers les quartiers bourgeois et enfin, je termine par une partie qui présente comment les hommes maintiennent leur privilège via la solidarité masculine ou en se distanciant d'un type de masculinité.

Vivre dans le centre historique

Dans le centre historique, un des lieux où je passe beaucoup de temps est le quartier *Mercato*. Dans cette partie de la ville, il y a des endroits que l'on pourrait qualifier de « sous-quartiers » bien qu'ils n'aient pas de nom. Il y a des frontières symboliques qui séparent ces endroits. Par exemple, un tunnel, une place, une rue.

Dans la partie du quartier du Mercato où j'ai la plupart de mes interlocuteur.trices, la zone est délimitée par une place d'un côté, une rue traverse tout le quartier, et l'autre côté est un mur d'anciens remparts. Les deux autres extrémités sont une rue avec beaucoup de passage et le début d'une place. Toutes les *via* de ce quartier sont étroites. L'urbanisme du centre historique n'a jamais ou relativement peu changé depuis le XVIII^e siècle. Les palazzi aujourd'hui sont des appartements découpés en plusieurs étages. L'été, des tissus de diverses couleurs cachent les terrasses afin que le soleil ne rentre pas dans les



Figure 14: Une rue du centre historique.

habitations. Les climatiseurs sont accrochés sur des murs décrépis. Dans les allées, il n'est pas rare de tomber sur des bâtiments abandonnés. Pour empêcher d'y entrer, les propriétaires ont mis des murs de parpaings dans les fenêtres et les portes. Dans ces quartiers, peu de gens ont du travail, ou du moins un travail déclaré. La plupart des femmes du secteur sont des femmes au foyer. Elles s'occupent de la maison, des enfants et de faire différentes tâches. Quand elles n'ont plus rien à faire, elles sont assises en face de leur maison ou sur leur terrasse et les femmes parlent entre elles. Pendant ce temps, les hommes se débrouillent, ils cherchent, ils travaillent, ou alors ils se rejoignent devant les bars et panifici.

Débrouille et travail

Dans son immense travail sur les masculinités, Raewyn Connell relate qu'il existe des masculinités marginalisées (2014). La masculinité marginalisée prend en compte les rapports de classes et de races. « *L'interaction du genre avec les structures de classe et de race crée d'autres relations avec les masculinités.* » (Connell 2014, 86). Les hommes sont situés socialement au travers des interactions. Sur mon terrain, des hommes blancs pauvres et racisés sont liés à une masculinité marginalisée. Lorsque je passe non loin de *Mercato*, j'ai rencontré Giuseppe dans la rue. Il nettoie une *Ape*. Il a quarante-cinq ans, le corps courbé, vieilli, les cheveux gris, une grosse barbe, quelques dents



Figure 15: Une *Ape* et un conducteur.

manquantes. Ses yeux sont vitreux, recouverts d'un voile brun parce qu'il boit beaucoup. Dans ce vicolo, il y a une dizaine de *Ape* garées dans des maisons abandonnées. Les premières fois, il m'appelle toujours *signore Vali*, mais je lui dis que Vali suffit, je n'ai rien d'un *signore*¹⁰. Les autres qui l'entourent ne me parlent pas trop, je suis même ignoré. Ce travail n'est pas

déclaré. Les dizaines d'employés, tous des hommes dans cette tranche d'âge, viennent les matins et vers seize heures pour nettoyer et ranger les véhicules. Le patron est dans la cinquantaine, il a des cheveux noirs, une bedaine imposante, des lunettes de vues. Il dénote parmi la foule d'hommes maigrichons. Quand ils commencent le travail vers six heures du matin, ils ne parlent pas trop tant

¹⁰ Un jour je demande pourquoi iels m'appellent comme cela. Comme je viens de Bruxelles, en Belgique, la capitale de l'Union Européenne, je suis pour eux « important », donc un *signore*.

que le soleil n'est pas levé. Mais dès que les premiers rayons sont visibles dans le centre, alors ils investissent tout l'espace, y compris celui du son. Ces hommes parlent entre eux en sicilien, la langue qu'on apprend dans la famille. Une fois le travail terminé, ils reçoivent leur paye, qui s'élève à deux ou trois euros par matinée et par après-midi. Ils peuvent se faire jusqu'à 10 euros par jours s'ils travaillent bien. Giuseppe me relate :

« Je viens ici tous les jours pour voir s'il y a du travail pour moi. S'il reste un balai, ou une loque, alors je viens et je fais le travail. Alors il me donne deux ou trois euros, cela dépend. »

Loin du cliché des gens du sud qui seraient des fainéants, Giuseppe et ses collègues se lèvent de bonne heure. Ils errent dans le quartier à la recherche d'un boulot. Quand on connaît des personnes, il est plus facile de trouver un travail. Aurelio, un homme blanc de quarante ans, bien portant, les cheveux toujours bien coupés, toujours rasés, possède un palais dans le quartier. Il organise des visites dans son palais antique et permet de dormir à quelques rares touristes fortunés, souvent des Américains qui veulent vivre *la véritable ambiance des quartiers populaires*. Aurelio propose à des jeunes, surtout des femmes, d'avoir un travail fixe en tant que nettoyeuse ou lavandière. Comme elles sont vieilles et amochées, les personnes comme Giuseppe ne cherchent plus de travail dans le milieu de la restauration et de l'hôtellerie. Les seules solutions sont de travailler pour la préparation des *Ape*, les circuits de touristes équestres ou de garer les voitures. Toto, a soixante-deux ans, il est blanc et a travaillé toute sa vie sur les marchés. Comme son métier n'a pas été déclaré, il reçoit une très maigre pension de 470 euros par mois. Pour arrondir ses fins de mois, il passe toute sa journée sur la *piazza della chiesa*. Là, quand une voiture se gare, il espère obtenir un euro ou deux en aidant le ou la conducteur.trice. Lui donner moins, ce serait un affront, cela veut dire qu'on se moque de lui. Alors quand les gens ont moins, ils ne donnent rien. Pascale Jamouille relate que les hommes en situation de précarité cherchent au travers de leur réseau de petits boulots à droite et à gauche pour s'en sortir. Les hommes passent du travail illégal, au légal et inversement (Jamouille 2005, 62)

Ce sont souvent des hommes seuls, ou qui ne parlent pas trop de leur famille. Giuseppe et Toto, par exemple, ont quitté leur femme il y a des années, pour des motifs similaires. Ils n'arrivent pas à subvenir aux besoins de la famille et sont tombés dans l'alcool. Cela commence surtout par les sorties pendant les pauses avant, pendant et après le travail. Les hommes se retrouvent au *panificio*. Ils commandent des *moretti*, des bières à 1,50 euro avec soixante-six centilitres dedans. Là, les hommes parlent entre eux, parlent de foot, prédisent des résultats pour le club local. Ils parlent des

derniers ragots. Ils peuvent rester là des heures, consommer plusieurs bières tous les jours, jusqu'à la fermeture vers vingt heures. Ces moments sont pour les hommes des quartiers populaires des moments de détente. On se retrouve, loin de la famille, des femmes, des enfants. Ce privilège leur est accordé, car ils ont travaillé en dehors de la maison. Le travail dans l'espace familial n'est pas reconnu, il est même considéré comme normal, alors les femmes restent bien à la maison. Dans cet espace masculin, les hommes parlent fort, se disputent, mais pas vraiment, pour des histoires qui concernent des objets, des voitures, des moteurs. Ne pas boire une bière, c'est déjà être suspect. Pour parader cette obligation à la consommation, je prétexte un problème au foie que je ne veux pas aggraver. Les hommes boivent beaucoup. Mais ils me disent que tant qu'ils sont maîtres de la situation et que le lendemain ils peuvent aller au travail, ils ne se considèrent pas alcooliques. Pour eux, un alcoolique est quelqu'un qui n'arrive plus à vivre comme les autres à cause de sa consommation d'alcool. Ceci est arrivé à Toto et Giuseppe. Giuseppe m'explique.

« J'avais la pression de ma famille. Soit j'arrêtais, soit je partais. Mais boire était mon seul moment de répit, alors je suis parti. Ma fille ne veut plus me voir, mon garçon, oui. Je le vois parfois quand il vient dans mon quartier. »

Souvent quand il y a un problème, l'homme va partir, au contraire de la femme qui garde la maison, les enfants et la pression qui va avec. S'il a commencé à boire, c'est parce que ses amis boivent aussi. Parfois ils jouent aux jeux de hasard. Ils vont dans les salons de paris du quartier. Là, les hommes peuvent jouer tout ce qu'ils ont, ou simplement parier deux euros. Ces hommes ont des comportements à risque parce qu'ils ne répondent pas aux critères de la masculinité hégémonique. En prenant un risque, ils montrent qu'ils ont de la gaine, qu'ils osent. Mais en parallèle, ils ne sont plus considérés comme des hommes capables. Ils ont perdu toutes leurs ressources économiques, parfois ils finissent par être isolés et sont à la merci d'hommes *importants* dans les quartiers. Les femmes se retrouvent à contrôler la famille. Olivier Schwartz dans *le monde privé des ouvriers* décrit que comme les hommes des familles ouvrières finissent par être disqualifiés socialement, et par manque de reconnaissance au travail, ils laissent la femme décider (Schwartz 2012, 201-202). Bien souvent la souffrance n'est pas exprimée. On n'attend pas des hommes des quartiers qu'ils soient tristes, qu'ils soient heureux. Bien souvent, les hommes sont des murs, en présence de leur famille, ils ne parlent pas. Avec les hommes, comme je suis très sensible, je montre et j'exprime ma sensibilité – par exemple je dis que je suis heureux d'être avec eux, triste que quelqu'un parte, etc. – les hommes viennent me voir pour me parler. Certains d'entre eux se confient à moi. Franco, un ancien ouvrier dans une usine de septante ans, me dit à propos d'une particularité physique à lui :

« Mon travail était difficile. Ma vie je l'ai passée à aller de la maison au travail et du travail à la maison. Ça m'a tué, disons plutôt mon bras. » Il me montre son moignon. « Je l'ai perdu en le coinçant dans une presse. » Il se tait un instant. « C'est divertissant, je parle, c'est bizarre, on dirait que tu es un psychologue, cela ne m'arrive jamais de parler de ce que je ressens. »

Franco est un homme. On attend de lui qu'il ait un travail. Il y a cette image en Sicile, que les hommes souffrent au travail, ils doivent détruire leur corps sous le soleil, sous la chaleur, dans la difficulté. Cela a pour but de répondre à la masculinité hégémonique, un véritable homme agit ainsi. La souffrance qu'il relate provient de sa condition masculine et de sa volonté à y ressembler le plus possible. Comme il le relate, il n'a jamais décrit ce qu'il ressent, tout simplement parce qu'on n'attend pas cela d'un homme. En m'intéressant à lui, il est sorti de sa performance de rôle. Cette violence qu'ils subissent est aussi un élément qu'ils peuvent utiliser en vieillissant comme un moyen d'avoir le respect et de l'honneur. Les hommes âgés sont respectés, car ils ont souffert. La souffrance au travail est une caractéristique utilisée par des hommes blancs pour justifier que l'inégalité entre les hommes et les femmes doit persister. Silvio, un jeune homme de vingt-cinq ans qui travaille dans un bar me relate quand l'occasion le lui permet :

« Nous les hommes on transpire au travail, on meurt à la guerre, on se sacrifie pour nos femmes. J'ai vu une vidéo où les femmes disent qu'elles souffrent, mais ce sont les hommes qui souffrent, pendant que les femmes restent à la maison. Entre avant et maintenant, le monde a changé, on ne sait plus travailler comme avant. Il y avait la valeur du travail, les temps étaient durs. Mais on était plus heureux, car on n'avait pas tous ces téléphones et ces télévisions ou internet. Quand je vois tous ceux de mon âge, surtout les femmes qui cherchent à se montrer sur les réseaux. Par fortune, ma fiancée [il estime qu'il va bientôt se marier avec, alors je traduis fidanzata par fiancée plutôt que copine ou conjointe.] n'est pas comme cela.»

Silvio inscrit son imaginaire dans une essence. Les femmes sont à la maison, les hommes au travail. Les femmes sont *soumises*, mais au moins elles n'ont pas à partir à la guerre ou à se sacrifier. Dans son vocabulaire, il utilise des mots qui font référence à la violence, la guerre, le sacrifice. Ces guerres sont fantasmées, l'Italie n'étant pas en guerre. En parlant de guerre, il fabrique une solidarité masculine afin d'appuyer son propos. Les hommes du quartier populaire reconnaissent difficilement les violences que les femmes peuvent subir, elles n'existent pour ainsi dire, pas vraiment. Un de mes interlocuteurs, Lucas, un glacier de trente-deux ans, qui vit dans le quartier *Storico* et sa femme, Madalena, une femme de vingt-neuf ans qui travaille dans un café, discutons d'une femme qui a été agressée verbalement à la *via del Re* :

Moi « Cela arrive souvent ? »

Lui « Non, cette rue est calme. Mais cela arrive que quelqu'un soit au mauvais endroit. »

Moi « Quelqu'un...ce sont surtout les femmes ? »

Lui « Oui, oui. Mais on oublie que les hommes aussi peuvent se faire agresser. Moi un gars a déjà essayé de me racketter, alors j'ai dû me battre. Quand tu es avec ta copine, tu dois la défendre, c'est stressant, parce qu'elle attend de toi que tu la protèges. »

Moi « et toi, tu en penses quoi ? »

Elle « Disons que...bon. Je crois que les femmes sont plus en danger dans la rue que les hommes. Parce que vous, on ne vous embête pas toutes les cinq minutes en vous appelant fragola [fraise]. Un soir, je rentrais avec une amie à la maison et j'ai entendu un homme me dire "je vais commencer à violer à Palerme, c'est trop." Toutefois, si tu es avec ton homme, cela n'arrive pas. Tu évites de sortir sans lui. »

Lui « À la fin, c'est quand même à l'homme d'aider. »

Dans cette interaction, plusieurs éléments sont à mettre en évidence. D'abord, Lucas reconnaît que la rue est dangereuse pour les femmes, mais tout de suite après, il estime que les hommes sont tout autant en danger, car ils peuvent se faire agresser. Deuxièmement, il est le protecteur de sa femme contre les hommes. En faisant intervenir sa compagne, elle remet le contexte plus complexe de ce qu'ils vivent. Les femmes sont plus en danger dans l'espace public, car elles n'y ont normalement qu'une place mineure, il faut une raison pour être dans l'espace public. Elle doit affronter les remarques, parfois violentes des hommes. Comme dans ce cas-ci, où un homme lui dit qu'il va commencer à violer. Le fait d'avoir un homme prêt de soi évite de subir ces remarques. Et le cas échéant, son homme la défend. Cela fait peser sur l'homme un grand stress car il est le garant de la protection de sa famille. Mais ce stress, tout comme la violence que les hommes peuvent subir, est une des conséquences de la masculinité hégémonique. Ces comportements font reposer sur les hommes les responsabilités du rôle dominant qu'ils ont dans la société. Le sociologue Francis Dupuis-Déri, dans son ouvrage sur la crise de la masculinité, analyse que les discours victimaires des hommes doivent être compris comme des moyens d'assurer la domination des hommes sur les femmes, mais aussi de « *discréditer les femmes et présenter leurs avancées comme une menace [...] ; réaffirmer une division binaire des sexes assignant des fonctions supérieures aux hommes et mobiliser ou développer des ressources pour les hommes.* » (Dupuis-Déri 2018, 143) Ferdinando Fava, relate des discours similaires provenant des hommes de son terrain. Les hommes doivent payer de leur vie pour survivre. Les hommes bourgeois qui sont des magistrats ou travailleurs publics sont associés à des antihéros. Pour être un

homme, il faut souffrir ou être en prison (Fava 2007, 199). Ainsi, les hommes peuvent se retrouver à travailler dans le circuit illégal, comme le trafic de drogue.

S'en sortir en utilisant le trafic de drogue

Les jeunes hommes des quartiers populaires sont des hommes qui subissent difficilement leur condition économique et sociale. Le taux de chômage est de quarante-huit pour cent pour les moins de vingt-cinq ans (ISTAT, 2022). Bien souvent, ils se retrouvent sans travail. Les solutions disponibles sont de devenir dealer ou d'avoir une opportunité de travail grâce à une connaissance, *essere raccomandato* [être recommandé]. Les conditions économiques difficiles, l'inégalité sociale, le manque de perspectives, et de liens sociaux créent des relations violentes. Des *big man*¹¹ par une gestion violente (Bréda, Deridder, et Laurent 2013, 13), contrôlent les quartiers, dans ce cas-ci, la Mafia. Il faut comprendre, comme l'explique Philippe Bourgois à propos de son ethnographie sur des dealers et des usagers de drogues qu'ils « incarnent des réponses extrêmes – voire caricaturales – à la pauvreté et à la ségrégation ; ils nous permettent d'entrevoir les processus qui peuvent, sous une forme ou une autre, être vécus par des secteurs importants de toute population vulnérable, exposée à un changement structurel rapide, dans un contexte d'oppression politique et idéologique. » (Bourgois 2013, 61). En mettant en lumière ces personnes, c'est à la fois les inégalités sociales qui sont mises en avant, mais aussi leur rapport à leur masculinité.

Angelo a vingt-quatre ans. Il est blanc et sa famille vit depuis plusieurs générations dans le centre historique. Grâce à une connaissance, il a un travail chez un garagiste. Dans sa jeunesse, il a déjà travaillé sur des moteurs et d'autres engins. Alors il travaille dans un garage du quartier pour 600 euros par mois. Le jour, il s'habille en bleu de travail, une fois la journée finie, il rentre chez lui. Il se douche, se change et ressort pour aller boire un verre avec les amis. Pendant ce temps, sa mère prépare le repas. De dix-neuf heures à vingt heures trente, ce moment au bar est un moment où il se repose. Il discute avec ses amis.

Pour arrondir les fins de mois, il récupère à ce café de la marchandise. Cette marchandise, c'est de la drogue. Il a de tout. Cocaïne pour les plus riches, héroïne et crack pour les plus pauvres, *il fumo* pour les consommateurs de drogue plus légère. Sur sa mobylette, son « supérieur », Pietro, un type important du quartier, cinquantenaire, lui dit où aller, à quelle heure, à qui parler. Sans que personne ne remarque rien, devant les yeux de tous, la drogue s'échange, on discute en même temps

¹¹ Des personnes influentes, une sorte d'élite locale qui possède une rente (principalement foncière, avec des échanges entre le privé et le public). Ce sont des gens qui ont des réseaux, des carnets d'adresses. Cela en fait des personnes redoutables et importantes (Laurent 2013).

des potins, des résultats sportifs, de la journée. Il y a du monde, alors dans la foule d'hommes blancs qui boivent, mangent et rigolent, tout est discret. Ce deuxième boulot, il ne le fait pas par plaisir. Mais avec le temps, on l'a reconnu dans le quartier comme un gars important. On lui a donné une responsabilité en plus. Cette fois-ci, l'argent vient encore plus facilement. Mille euros qui tombent juste en livrant de la marchandise un peu partout dans le centre. Avec le temps, sa famille a remarqué quelque chose. D'abord ce sont les cadeaux. Pour la mère, un bijou, pour le père, des bouteilles de bons alcools, un cigare. Pour les frères et les sœurs, des cadeaux, un nouveau *motorino*. Personne ne dit rien dans la famille. Ni même dans le quartier. Angelo est un ami qu'on peut appeler si on a un problème. Il se croit intouchable. Sa maman lui a conseillé plusieurs fois d'économiser cet argent, de partir ensuite vers le nord pour y trouver un travail mieux payé, y refaire une vie plus stable. Mais il n'a pas écouté. Il s'est engueulé avec elle. Mais elle a laissé couler. De toute façon, que peut-elle faire ? Pas grand-chose. Il a une nouvelle famille, qui compte un peu plus que sa famille de sang.

Une nuit, vers deux heures, il est dans le quartier *della mare*, il doit livrer cinquante grammes de *fumo*. Mais cela ne s'est pas déroulé comme prévu. Deux hommes sont arrivés, lui ont planté sept coups de couteau dans le thorax, il est mort sur le coup. Sa maman, Michela, soixantenaire, mère au foyer, m'a relaté son histoire au *muro della memoria*¹². Bien souvent, pour les jeunes hommes du quartier, il est difficile de vivre en dehors de la ville, voire même du quartier. Comme ils n'ont aucune ressource économique et sociale, ces jeunes hommes se retrouvent à travailler pour des systèmes mafieux, ou du moins de petits trafics de drogue. Faire partie de ces organisations, cela permet d'obtenir un statut important dans le quartier. On devient un homme capable. Vincenzo, un quarantenaire, artiste de rue, qui vit dans le quartier depuis toujours, me dit à ce sujet :

« Nous les hommes siciliens, nous sommes virils. C'est général à la méditerranée. Mais c'est compensé parce que les femmes ont le pouvoir à la maison. Les Siciliens sont silencieux, ils sont honorables, on ne se plaint pas, on ne pleure pas. On sait que la vie continue à tout instant. Les gens meurent, les gens partent. Cela fait partie de la vie. »

Dans les quartiers populaires, les hommes blancs siciliens sont fiers de leur sicilianité. Il y a en eux des traits soit disant naturels. La virilité, la masculinité forte, l'honneur et le fait de ne pas se plaindre. Ce sont des traits qui sont décrits comme faisant partie de tout homme sicilien. Vincenzo décrit que les structures familiales sont faites pour que les femmes aient le pouvoir à la maison.

¹² Philippe Bourgois fait aussi état de mur graffé d'« *in memoriam* » en souvenir d'amis assassinés : le meurtre aux yeux de tous fait partie de la vie normale. » (Bourgois 2013, 145)

Dans le cas d'Angelo, elle gère les finances de la maison, mais elle dépend d'un homme, son fils pour avoir l'argent. Elle a beau avoir le pouvoir de le convaincre d'arrêter, il ne le fait pas. Ce qui provoque sa mort. Être un homme d'honneur, ou du moins être en contact avec eux permet d'avoir une première protection, d'avoir un groupe de connaissances, un réseau de relation qui peuvent s'étendre très loin. Comme ces hommes blancs sont depuis des générations dans ces quartiers, ils se connaissent depuis des époques différentes. Mais dans les quartiers populaires, il est dès lors important de décrire les conditions particulières des hommes racisés.

Les hommes racisés des quartiers populaires

Les expériences dans la précarité sont diverses en fonction de la couleur de peau ou de la nationalité, nous dit Mara Viveros Vigoya (Viveros 2018, 80). Ainsi que Ester Gallo, une anthropologue qui travaille sur les masculinités et le racisme, qu'il faut considérer les masculinités et la race (sociale) comme étant des facteurs politiques (Gallo 2012, 29). À Palerme, pour les hommes racisés, faire partie d'un réseau comme celui des hommes blancs n'est pas possible, du moins, pas avec eux. En fonction de la diaspora dans laquelle ils sont, ils rejoignent des groupes sociaux différents. Les hommes en processus migratoire se regroupent souvent autour de plusieurs hubs de rencontre. L'un des plus importants est la piazza della chiesa. Une association de juristes vient en aide aux citoyen.nes de Palerme et d'ailleurs afin d'aider les personnes qui sont perdues dans la paperasse de la bureaucratie. Tous les lundis, quelques heures sont dédiées aux personnes migrantes. Là, les migrant.es - bien que ce soit surtout des hommes qui vont là – nigérian.nes, gambien.nes, sénégalais.es attendent dehors sous un arbre, à l'ombre du soleil. À l'intérieur, plusieurs membres de l'association *Rosa Rossa* aident autant qu'ils le peuvent à des tables différentes. Ce sont des blancs, pour la plupart issus de milieux aisés. Ils ont voyagé au travers du monde, parlent au moins l'anglais, et partagent des valeurs d'ouverture sur les autres. Le maître mot, est de ne pas infantiliser les demandeur.seuses, mais de donner un coup de main à une personne en pleine capacité, intelligente, qui a un point de vue sur le monde.

June est un Nigérian de quarante ans passés. Il est plutôt petit, les cheveux rasés à ras, il porte une petite moustache. Ses yeux sont grands, il caresse toujours son menton en observant tout ce qui l'entoure, lui-même me dit être très curieux. Cet homme est diplômé en ingénierie industrielle. Il a quitté le pays il y a plus de dix ans. Ici, ses cinq ans d'études ne valent rien du tout. On ne veut pas reconnaître une équivalence. Résilient, il me dit qu'il a traversé des choses bien plus terribles que cela, comme la Lybie, qu'il mentionne, mais n'en parle jamais trop longtemps. Il me raconte quelques petites anecdotes, comme le fait que les Libyens ont quelques mots italiens dans leurs

dialectes. Il est venu plusieurs à RR (Rosa Rossa) parce qu'il a besoin de s'inscrire sur un site de l'État et demande des conseils. Un jour, alors qu'il attend son tour, nous discutons.

« Vous, les Européens, vous êtes drôles. Au Nigéria, tout le monde a l'argent en tête. Alors qu'ici, vous, non. »

« Comment ça ? »

« Et bien, toi, par exemple. Tu es là, ton métier consiste à me parler. Tu ne vas pas gagner beaucoup d'argent avec ça. »

« Peut-être que c'est un privilège de se dire qu'on veut aider les autres plutôt que de gagner de l'argent. Quand on est européens, on a plus de ressource financière, en général, je veux dire. »

« Oui, cela doit être ça. »

« Et tu crois que cela change quelque chose ? »

« Nous, les migrants, nous sommes les meilleurs diplomates. Car on cherche toujours la solution sans créer de problème. On ne peut pas créer de problème. Ce n'est pas bon pour nous. Par exemple, je refuse toujours l'aide juridique du centre où je suis. Je sais qu'ils ne sont pas compétents. Je préfère venir ici et voir Jenny. Elle au moins est sincère. Au centre, ils cherchent d'abord leur avantage. »

« Donc ici c'est bien ? »

« Oui, mais ils font ce qu'ils peuvent avec rien. Quand on a des problèmes juridiques et que Jenny n'est pas là, on nous envoie à l'université auprès des bénévoles, car eux ne peuvent rien faire. Andrew est l'homme de référence que tout le monde veut voir, pourtant il n'a aucune formation en droit, alors il nous redirige. »

Pour les hommes en processus migratoire, qui n'ont pas le précieux document qui leur permet de rester sur le territoire européen pendant un minimum de deux ans, la vie est précaire et instable. Ici, il n'est pas question de se mettre en avant, de chercher à montrer qu'on existe. À l'image de June, les hommes migrants se font discrets. Ils parlent peu de leur trajectoire migratoire, car souvent elle est douloureuse et traumatisante. Dans ce processus migratoire, ils apprennent à parler, à négocier, à ne pas froisser. Ils sont dans des rôles de personnes dominées. Ensuite, il est marqué par les différences qu'il observe entre son pays d'origine et l'Italie. Ici, les Européens ne pensent pas à l'argent, ils veulent aider, faire des métiers avec peu de ressources économiques. Mais comme je le souligne dans la conversation, ce sont des personnes pour la plupart privilégiées. Ces gens ont grandi dans des environnements très favorisés. Moi-même, j'ai eu la chance d'aller à l'université, d'être assigné garçon dans une famille composée uniquement de femmes. Tout cela joue sur la vision qu'on peut avoir sur les valeurs, et notre vision de la vie. Dans le centre de l'association, il sait qu'il est ballotté entre ici et les bénévoles universitaires dans un autre quartier. Mais il faut comprendre cela comme étant la conséquence du non-investissement dans des structures d'accueil

migratoire. Andrew et le président Ricardo sont les deux seuls salariés du centre. Tous.les, les autres font cela bénévolement. L'équipe principalement féminine produit du care sans pour autant obtenir de subsides. De plus, Andrew et Ricardo sont à des postes fortement visibilisés, mais ce sont surtout les cinq femmes qui sont directement en contact avec les personnes en demande qui font la grande majorité du travail.

June, réfléchit beaucoup. Il veut gagner de l'argent, parce qu'il en a besoin pour vivre. Mais il me dit subtilement qu'il ne veut pas travailler dans la criminalité. Il préfère travailler dans l'Horeca, et dans une entreprise de nettoyage pour une grande compagnie qui vient nettoyer des hôtels et des lieux publics. Un jour, il voit mon tatouage de petite souris que j'ai sur le bras. Intrigué il me demande ce que cela signifie. Cette discussion fait émerger quelque chose de très important.

« Ton tatouage. Qu'est-ce qu'il signifie, Val ? »

« Il représente le fait que même les choses qu'on considère comme laides peuvent être appréciées. Je trouve les petites souris très mignonnes. Cela te dérange ? »

« Oui, un peu. Mais tu fais ce que tu veux. Tu sais, ces tatouages peuvent parfois signifier qu'on appartient à quelque chose. »

« À qui ? »

« Les gens comme nous, on est dans la difficulté. Mais si je le voulais, je pourrais gagner beaucoup. Il y a des personnes puissantes. Ils peuvent se reconnaître entre eux à l'aide de ces tatouages. Mais toi ce n'est pas la même chose. Mais des gens comme moi peuvent avoir peur de toi, car on pourrait penser à cela, que tu es comme eux. »

« De quelle sorte ? »

« Ils peuvent t'apporter tout, mais tu dois en payer le prix »

« Comme quoi ? »

« Tu sais bien. Ceux qui n'avaient rien et qui le lendemain ont de beaux vêtements ou une voiture. Ils ont fait un pacte avec des personnes dangereuses. Ils viennent parfois avec leur femme pour cela. Mais moi je reste à distance de cela. Je ne veux pas avoir des problèmes avec des forces puissantes. »

Les personnes en situation de migration, sans papier, sont dans une précarité et une insécurité importante. Iels peuvent être à la merci de n'importe qui pour survivre. Comme les lois migratoires en Europe sont fortement contraignantes, le plus souvent ces personnes sont amenées à traverser la Méditerranée à l'aide de passeur. Les réponses étatiques sont minimales et les infrastructures liées à cela sont plutôt punitives. Cela fait des routes migratoires qui ne sont pas régularisées. Ceci a permis à des organisations criminelles de prendre cette place. Elle a organisé tout un réseau avec

différents passeurs dans la région. Une fois arrivés en Sicile, des gens comme June ont dépensé la majorité des moyens financiers qu'ils ont. En ville, dans le quartier *Mercato* ils sont nombreux à parler des Nigériens. Selon les habitant.es blanc.hes, mais aussi racisé, les nigériens seraient les pires. Je me suis longtemps demandé pourquoi ils avaient cette réputation. En côtoyant certain.es membres de cette diaspora, des portes s'ouvrent. Raymond, un marchand d'origine biafraise (situé dans l'actuel Nigéria) de quarante-sept me dit :

« Il faut faire attention à qui tu parles ici. Parce que certains ne sont pas fréquentables. Il y a des personnes très puissantes qui sont venues ici. Ne t'approche jamais d'eux. »

« Qui sont ces gens ? Comment je les reconnais ? »

« Ils répandent la mort. Ils ont nos femmes, nos enfants, nos frères. Tu comprends ? Ils ne sont pas loin d'ici. »

Sa femme, Elizabeth, qui a plus ou moins le même âge et travaille continue *« Le pire, c'est la sorcellerie. Avec le mercure ils empoisonnent certains animaux du quartier. Mais ils lancent des sorts avec, pour éliminer ceux qui leur barre la route. »*

La communauté nigériane souffre d'un stigmat. Celle d'être la plus violente. Pourtant, même eux font la distinction avec d'autres personnes. Sans prononcer des mots exacts, ils tentent de me dire quelque chose, de me partager un imaginaire que je n'ai pas encore saisi à ce moment-là. C'est finalement Manuella, une bénévole Espagnole de trente-deux ans dans l'association *io amo il mio quartiere* qui m'explique que dans la ville il y a en plus de la *Cosa Nostra*, une mafia nigériane nommée le *Black Axe*. Cette mafia s'impose par le récit qui est raconté autour de celle-ci dans les diasporas africaines. Le vaudou est fréquemment mis en avant. June pense à cela quand il m'en parle. En utilisant la sorcellerie, ces trafiquants peuvent vous offrir tout ce que vous désirez, mais en échange il faut travailler pour cette mafia, sous peine de subir soi-même la puissance de la sorcellerie. La sorcellerie sert de moyen d'asseoir sa puissance et de créer un récit qui crée la frayeur auprès des différentes diasporas d'Afrique subsaharienne. Cette organisation tire aussi son aura de par ce que l'on dit d'elle. Souvent, les personnes des quartiers historiques me disent que cette mafia se bat uniquement avec des armes blanches, des haches, des couteaux, des machettes. Quand une agression a lieu, elle est spectaculaire et laisse des traces.

Cette mafia tire bénéfice de l'utilisation de la main-d'œuvre peu cher que sont les migrant.es. Les hommes racisés qui sont pris dans les rouages de cette organisation se retrouvent à devenir des dealers de drogues ou à faire différents boulots illégaux, comme le vol, par exemple. Au sein de la population nigériane, les femmes font parfois le trajet migratoire avec des hommes, la plupart du

temps leur conjoint. Une fois arrivé en Sicile, le Black Axe les utilise comme des prostituées. June renonce à cela, comme bon nombre de personnes qui tentent de s'en sortir sans avoir à passer par eux. Hélas, tout le monde n'est pas dans la possibilité de négocier sa place auprès de ce groupe. Certain.es sont forcés de travailler à leur solde.

La relation qu'entretient le Black Axe avec la Cosa Nostra s'inscrit dans une relation particulière. Le racisme structurel est ancré dans leur relation. Bien qu'il s'agisse d'organisations criminelles, il faut souligner que le Black Axe est implanté dans le quartier *di San Nicolo* que par l'aval de la Cosa Nostra qui « loue » l'emplacement. En échange, ils achètent la drogue à la Cosa Nostra et leur donnent une partie des bénéfices de la vente de cette drogue. Là où la Cosa Nostra a longtemps été vue comme une société d'hommes d'honorables, faite d'hommes courageux, braves et silencieux, le Black Axe est vu comme violente, faisant de la magie noire. Alors que cette mafia est composée de petites mains qui sont surtout des hommes dans des conditions très précaires et insécurisées et aussi des femmes qui vivent cette même situation. La Cosa Nostra se compose d'hommes historiquement implantés en Sicile, dans les quartiers, perpétuant les pratiques de leurs familles. Tout ceci étant la conséquence d'un État absent, qui n'a pas de structure d'accueil migratoire. De plus, les politiques toujours plus à droites baissent les aides aux citoyen.nes, ce qui renforce la puissance des mafias.

En dehors des diasporas africaines, une communauté présente est celle des bengalis. Facilement repérable dans la *via della reprezjonne*, la plupart ont des magasins disséminés un peu partout dans le centre. Dans les rues touristiques, des hommes bengalis tiennent des magasins de fortune sur des couvertures blanches à même le sol ou sur des plaques en bois avec des roulettes. Sur ces couvertures et plaques, ce ne sont que des objets trouvables sur des sites internet de *drop shipping*. Pour de modiques sommes, ils achètent des coques de téléphones, des sacs à main, des sacs à dos, de petits bijoux faits en résine, des jouets qui font du bruit. En fonction des saisons, ces hommes se réinventent. Quand il pleut où que la météo annonce de la pluie, ils sortent des parapluies qu'ils vendent



Figure 16: un vendeur bengalis vendant des parapluies.

aux touristes qui pensent trouver une Sicile ensoleillée. La nuit, ces mêmes hommes se reconvertissent en fournisseur de produit pour consommer des cigarettes ou du cannabis. Armés de briquets de différentes couleurs, de feuilles de tabac, de grinder (pour réduire le cannabis en poudre), ils déambulent dans les rues. Mais ils ne déambulent pas par hasard. Ils vont stratégiquement d'une zone de bar à une autre. Ils savent précisément où sont les différents bars avec beaucoup de monde. Tous les jours, aux mêmes heures, ils passent, parfois deux ou trois fois au cours de la soirée toute la nuit pour espérer vendre un briquet ou quelque chose d'autre aux client.es du bar.



Figure 17: des vendeurs bengalis et leur poste de vente.

rapidement, la disposition étant faite pour partir vite avec l'étales ou la couverture. S'il est tard, ils font rouler leurs chariots géants jusqu'à des rez-de-chaussée de bâtiments plus modernes. Les rez-de-chaussée sont des garages dont les propriétaires sont des hommes blancs. Tout comme de nombreux *palazzini* du centre-ville. Ces propriétaires possèdent parfois des blocs

J'ai déjà relaté le racisme que ces personnes subissent. Ces hommes vivent tous comme les autres personnes racisées, dans la discrétion. Contrairement aux hommes blancs des quartiers populaires, ces hommes ne s'imposent pas. Ils sont là, dans l'espace, mais font partie d'un décor de fond. Leurs étales sont considérées comme illégales, car ils ne payent pas d'emplacement à la commune. Quand la guardia di finanzia – qui n'est appréciée de personne dans la ville – arrive, ils se passent le mot entre eux pour fuir au plus vite. Le plus souvent, ils remballent tout très



Figure 18: Un garage que les vendeurs bengalis peuvent louer.

entiers de bâtiments, ou des rues. Ce sont des hommes qui vivent aujourd'hui en dehors du centre, dans les quartiers bourgeois ou vivent dans la campagne de la région. Pour rentabiliser au maximum leurs biens, ils louent les garages entre cent à plus de huit cent euros par mois. Dans les quartiers populaires, les hommes racisés et blancs peuvent se côtoyer ici et là.

Parfois ils font des affaires, mais la plupart du temps, ce sont séparément qu'ils passent leur temps. Ceux qui vivent dans les parties plus blanches ne sont pas présents dans l'espace public. Au bar où je vais souvent, situé dans une partie blanche de *Mercato*, les personnes racisées qui habitent dans la zone ne consomment pas là. Le panificio qui est en face est lui aussi délaissé des diasporas. Ce sont des hommes blancs qui investissent ces lieux. Quand ils habitent dans le quartier, ces gens ne font que passer. Leurs points d'ancrage sont ailleurs, dans le centre du quartier qui est plus mixte. Bien souvent, il faut en fait une raison à ces hommes et ces femmes racisées pour venir au panificio ou le bar. Ces personnes racisées se retrouvent dans des situations où tout comme les femmes blanches dans les quartiers populaires, il faut une justification pour être dans l'espace public. Sinon, on peut être catalogué par des insultes ou par des suspicions sur la présence de ces hommes et ces femmes. Toutefois, à l'intérieur des familles racisées, la forme patriarcale du couple peut elle-même répéter la structure inégalitaire des genres. Cela permet aux hommes noirs d'investir l'espace public dans d'autres zones, alors que les femmes ont besoin de leurs hommes pour sortir dans l'espace public ou alors d'être avec des ami.es qui accompagnent ces femmes racisées. Bell Hooks, avec des mots très justes, souligne que « *Racism has always been a divisive force separating black men and white men, and sexism has been a force that unites the two groups.* »¹³ (Hooks 2015, 137). Plus récemment, Mara Viveros Vigoya précise que « *la violence structurelle et symbolique de race et de classe dont ils ont été les victimes a trouvé ses prolongements dans la violence politico-militaire et elle s'est transposée de la même façon dans de nouvelles formes de violences interpersonnelles au sein même des communautés.* » (Viveros 2018, 172). Maintenant que j'ai présenté les hommes racisés, je vais aborder les hiérarchies qui peuvent exister entre les hommes des quartiers historiques.

Les hiérarchies entre hommes blancs des quartiers du centre

Je vais me pencher un peu plus sur les hommes blancs. Les hommes racisés comme je l'ai montré sont marqués par l'insécurité, le manque d'infrastructure, le statut illégal qui les accompagne. Les hommes blancs, quant à eux, sont aussi fragilisés. Ils sont inquiets de voir le monde qui change. Palerme n'est plus celle qu'ils ont connue quand ils ont été plus jeunes. Au détour des panifici, des bars, des cafés, dans la rue, devant certains magasins, les hommes blancs

¹³ [Le racisme a toujours été une force de division entre les hommes noirs et les hommes blancs, tandis que le sexisme est une force qui unit les deux groupes.] La traduction est de moi.

se retrouvent. Comme je l'ai déjà présenté avec Adriano, le fils de signore Ronaldo, il est inquiet que le *sindaco* s'intéresse beaucoup aux personnes en marge comme les personnes racisé.es et les personnes sexisé.es. Mais il n'est pas seul à penser comme cela.

Carmine, un tenancier de bar de quarante-huit ans, blanc, vit dans le centre historique depuis toujours. Il aime parler de politique bien qu'il précise à chaque fois qu'en Italie tu n'as que deux moyens pour ne pas avoir de problème : être riche ou faire de la politique. Dans les autres cas, vous n'êtes que citoyen.nes, sans pouvoir. Il aime aussi faire des blagues que certain.es jugent lourdes, lui au contraire, estime qu'il a beaucoup de recul concernant l'humour. Sa femme, Gianna, quarantenaire, qui fait des paninis dans son bar, rigole toujours à ses blagues, mais rajoute toujours une autre blague pour le narguer. Ce couple marié depuis plus de vingt ans tient ce bar depuis que le père de Carmine le lui a remis. Iels ont tous les deux de l'embonpoints. Carmine est grand, bel homme, il a des cheveux gominés en arrière, il aime être à la mode. Encore aujourd'hui, il a du succès auprès des femmes, me raconte sa compagne. En somme, il est un homme moyen, il prend soin de lui, il travaille et s'amuse. Dans le quartier, il est apprécié de tous, car il aide tout le monde quand il le faut. Un jour, alors que des jeunes d'origine maghrébine passent devant son bar, il me dit :

« Regarde, c'est eux le problème aujourd'hui. Ils créent les ennuis. Ils vendent de la drogue et la police ne les arrête pas. Avant qu'ils n'arrivent, le quartier allait mieux. Avant, on connaissait tout le monde dans le quartier, aujourd'hui il y a des stranieri [étrangers] partout. »

Dans cette petite phrase de la vie quotidienne se trouve l'ensemble d'une pensée complexe. Il a passé toute sa vie à Palerme. Il y a trente ans de cela, toutes les caméras ont été tournées sur la Cosa Nostra. À l'heure de la globalisation, Carmine a été nourri comme de nombreux.euses européen.nes par des images de *horde* ou une *invasion de migrants*. Carmine a voté pour le parti de Giorgia Meloni, *Fratelli d'Italia*, un parti d'extrême droite. Il est même allé la voir pour son meeting en ville afin de la soutenir. En parallèle, il y a eu une manifestation contre elle lors de cette présentation. La police a répliqué en chargeant contre les manifestant.es anti-fascistes. Pour lui, les étrangers sont plus un problème que la Mafia. D'ailleurs il ne parle pas trop de la Cosa Nostra, de toute façon, selon lui, cela n'existe pas. Ce n'est qu'une excuse pour que les politiques se lavent les mains sans tomber. Par contre, les *stranieri* sont la représentation physique de ses peurs. Le monde change, il n'est pas fait que de siciliens. Notre époque est globalisée, transnationale, des imaginaires coexistent, entre en interaction, en opposition (Abélès 2008). Carmine est un homme qui perd ses repères auxquels

il a toujours été habitué. Les jeunes sont démonstratif.ves. Iels reconnaissent volontiers qu'il y a des inégalités et de la violence. Cette génération se rebelle à sa manière et de différentes façons en fonction des origines sociales et de genre. Le mot étranger peut avoir un double sens. D'abord les étrangers en tant que personnes racisées. Mais aussi en tant que *personne inconnue*. Lui, mais aussi sa femme ont peur de l'inconnu.

Dans son bar, des touristes viennent parfois. Il est confronté à différents hommes européens, mais aussi nord-américains. Il a horreur des hommes qui mettent du maquillage ou du vernis, parce que « *questo è troppo* » [ça, c'est trop]. Il admet volontiers qu'un homme doit prendre soin de lui, mais pas à ce point. Ce sont les normes de la masculinité qui sont remises en jeu à chaque fois qu'un homme entre avec un trait de khôl, ou des paillettes au niveau des paupières. Mais il ne dit rien, parce qu'il est poli. Quand ces hommes partent, alors seulement, par *les faits divers*, il réinstalle avec les autres hommes du bar ce que doit être un homme :

« *Vous avez vu ces froci ?* » ou encore « *Nous les Siciliens, on est de véritables machistes. On est encore authentique.* »

Par toutes ces petites phrases, les hommes blancs des quartiers populaires se rappellent entre eux ce que doit être un homme ou ce que n'est pas un homme. Dans ce cas, il y a toujours des références au fait d'être un peuple venant de la méditerranée. Ils aiment les femmes, ils sont machistes et il y a un attachement particulier à la terre, une essence qui les lie à celle-ci. En somme, une création d'identité commune. Il faut comprendre que leur masculinité est liée à cette identité qu'ils se sont créée. Au travers des petites choses quotidiennes, ils inscrivent leur corps dans les interactions sociales. Premièrement, le fait de se retrouver, presque tous les jours pour boire une bière, d'être entre maschi, d'avoir ces habitudes fabrique une routine dans laquelle ils évoluent. Dans ce cadre patriarcal, les hommes fabriquent une partie du système. Il est la somme des actions des individus. Cela tisse ensuite l'hégémonie masculine et patriarcale qui se renforce via les institutions comme la loi ou la politique. Carmine et ses clients hommes se trouvent loin de la politique, pourtant, à chaque instant ils sont guidés par une idée. Elle est choisie en fonction de la position sociale. Chaque choix, chaque décision ou parole a pour but de le placer socialement. Il vote pour Giorgia Meloni, il réinstalle un ordre masculin stéréotypé. Il a un pouvoir économique par le fait de posséder un bar. Mais aussi un pouvoir social, parce qu'il est un homme blanc, cisgenre, hétérosexuel. Individuellement, il profite de ce système. Au travers de petites décisions, il maintient les rapports de domination au sein du genre, de la race et du statut économique. Historiquement,

comme le souligne Connell, « *les masculinités des hommes blancs, par exemple, sont construites en lien non seulement avec les femmes blanches, mais aussi avec les hommes noirs [ou d'autres races].* » (Connell 2014, 79) Ses choix politiques et son comportement révèlent alors son positionnement face à l'hégémonie masculine et sa position sociale.

Giuseppe, le travailleur débrouillard me dit que le centre de Palerme a gardé son essence. Ce n'est pas comme les beaux quartiers comme *Notabella* et *Via nuova* qui n'ont rien à voir avec eux. Les hommes de *Mercato* me racontent que les gens de ces quartiers ne sont pas comme ceux du centre historique. Andrea, un homme de trente-et-un ans vit dans le quartier. Il vit là depuis toujours bien qu'il prévoit d'aller vivre dans la campagne quand il sera plus vieux. Il aime *l'autentico stile di vita siciliano* [L'authentique mode de vie sicilien], comme il me le dit souvent. Pour gagner sa vie, il loue deux chambres dans un appartement qu'il loue dans le quartier *della mare*, dans le centre historique. En plus de cela il est instructeur automobile. Il apprécie parler des quartiers historiques où, selon lui, tu es comme dans un petit village, car tout le monde se connaît. Tout le monde s'entraide. Lui non plus ne croit pas en la politique. De toute façon, le maire a déserté le quartier qui ne serait pas assez touristique, donc ne rapporte rien. « *Quand il n'y a que des pauvres, il n'y a pas de politiques pour nous entendre. Ils n'entendent que l'argent.* » Alors les quartiers ont dû se réinventer il y a bien longtemps. Je le questionne en lui demandant s'il parle de la Mafia, il me dit :

« *La Mafia ? Ça n'existe pas.* » Il se dirige vers la fenêtre et lève le bras vers l'extérieur. « *La mafia ce sont les gens d'ici. Ce sont juste des gens comme toi et moi qui cherchent à survivre, à manger. Ici, il y a du trafic de drogue, mais ce n'est que parce qu'ils n'ont que cela. Ici tu es en sécurité, car tout le monde se connaît, à l'ancienne, quand tu connais les bonnes personnes, tu n'as pas de problème. Alors que Notabella, Via Nuova, l'argent est là ! Ce sont des filletini [fillettes].* » Il imite des gestes « efféminé » et reprend. « *Ils sont des Con la puzza sotto l'nazo [une expression qui désigne les odeurs des poubelles quand elles sont remuées, que ce sont des snobs]. Ils détournent le regard, mais on existe bien ! Tu as plus de chance de te faire agresser ou voler là-bas, car il n'y a pas de règle. Tu peux mourir sur la rue, personne ne vient t'aider. Alors qu'ici, si tu tombes à terre, on vient t'aider. Dans un vicolo un peu plus loin, il y a des hommes qui travaillent avec les chevaux. Ils salissent la rue, mais ils ont du respect, car ils nettoient. Je me suis déjà plaint d'eux, mais tous les jours ils passent à l'eau pour laver la rue, retirer la merde. On doit tout faire nous-même, car la ville ne vient pas. Alors oui, il y a de la criminalité, mais c'est parce que des gens honnêtes ont besoin de s'en sortir, la mafia, ça n'existe pas. C'est eux, c'est nous.* »

Andrea dénie l'existence de la Mafia. Ce mot désigne les gens du quartier qui sont de petits délinquants, de petites mains d'un système inégalitaire capitaliste qui veulent survivre. Ce qu'Andrea

ne dit pas est qu'il est lui-même dans le système de l'Omerta. Il ne faut surtout pas parler de la Mafia. Les habitant.es du quartier, y compris des personnes qui ne sont pas dans la Mafia, estiment que ce mot est plus un croquemitaine, une excuse pour expliquer des phénomènes d'inégalité. La force de la Mafia est de ne pas exister aux yeux de ceux qui y sont le plus confrontés. Elle n'est qu'un mot, cela n'existe que dans les films. Le comble est que même des magasins touristiques – certains sont tenus par des mafieux afin de blanchir l'argent – vendent des t-shirt, des serviettes, des objets estampillés *il padrino* ou *mafia*. Pourtant, dans les quartiers du centre, il explique qu'une fois que l'on connaît les bonnes personnes, vous êtes en sécurité. Il fait référence aux chefs de quartiers qui sont des personnes en lien avec la Mafia. Dans le quartier, les hommes sont *des maschi*, de véritables hommes qui auraient un sens de l'honneur, qui n'ont pas peur de parler fort, d'intervenir en cas de problème, de subvenir aux besoins de leur famille, le tout en silence et sans se plaindre. Il faut en même temps être là pour les autres et s'entraider. Dans une ambiance décontractée, on apprécie la vie telle qu'elle est avec ses hauts et ses bas. Cette essence dont tout le monde parle est précisément ce sentiment. Le fait de connaître tout le monde dans le quartier, d'avoir une attache dans la communauté. Pour les hommes, même ceux qui ne font pas partie d'organisations criminelles, il sont impactés par l'image culturelle de la Mafia. Elle travaille les imaginaires si fort que les *valeurs* des mafieux se sont liées aux hommes.

La période de pandémie de Covid et la guerre en Ukraine ont renforcé ou accentué les inégalités sociales et économiques. Cette inégalité a augmenté, dans certains quartiers, la défiance envers la classe politique. Les citoyen.nes sicilien.nes se sentent loin de la politique malgré qu'ils en subissent tous les jours les effets. Dans les quartiers populaires comme *Mercato, della mare, storico* ou *Padre* l'omerta est toujours présente. Mais aussi une non-croyance de la Mafia existe. Madelena, une femme blanche de quarante-trois ans, qui vit dans un quartier populaire en dehors de la ville, mais historiquement lié à la Cosa Nostra, *Cavallo*, relate son point de vue sur la Mafia.

« La mafia a existé, ce sont les politiciens. Falcone et Borsellino [les deux plus grands juges antimafia, qui ont notamment théorisé sur la mafia] allaient révéler quelque chose sur les politiciens, mais ils se sont fait assassiner pour cela avant qu'ils ne parlent. Toto Riina, il n'a été qu'un sacrifice. Berlusconi s'est lavé les mains grâce à lui. »

Avec la montée des inégalités de cette dernière décennie, les habitant.es des quartiers populaires n'ont plus confiance. La consommation de drogues dures augmente, la pauvreté aussi, le chômage se maintient à un niveau élevé, les poubelles sont entassées comme de petites montagnes de déchets. La Mafia a une emprise très forte sur ces quartiers. Le pizzo [un impôt mafieux] est encore payé par des commerçants. Dans ces quartiers, la sécurité est même parfois assurée par les hommes

de ces organisations. Ce sont des hommes de tous les jours. Ces *maschi* sont installés devant les bars, les panifici ou certains magasins. Comme ils ont grandi dans le quartier, tout le monde les connaît. Ce sont des frères, des amis, des connaissances. Les hommes qui ne sont pas des membres de l'organisation grandissent avec eux. La socialisation entre ces hommes se tisse par un effet miroir.

Premièrement, la culture sicilienne est patriarcale et machiste. Dès leur plus jeune âge, comme je l'ai déjà décrit dans les parties précédentes, les individus apprennent à devenir des garçons, des filles, puis des hommes et des femmes.

Deuxièmement, un effet se produit. Avec cette culture patriarcale se mêlent la culture et l'imaginaire de la mafia. Cet effet miroir est le reflet de la masculinité des uns qui s'impose à l'autre. L'hégémonie prend des formes différentes en fonction du contexte social. Dans ce cas-ci, les valeurs primordiales d'un homme sont d'être fort, de ne pas parler, de ne pas se plaindre. Quand il y a un problème, il se règle entre eux. Les individus incorporent les spécificités locales. Par cet effet, les autres hommes non-mafieux finissent par intérioriser les valeurs et les normes mafieuses. Par la suite, cette culture est transmise aux enfants, et aux générations suivantes, ainsi de suite. En parallèle, cela permet aussi d'effacer la Mafia. Elle est ressentie par les habitant.es des quartiers comme étant des gens normaux, il s'agit d'une manière d'être plutôt qu'une organisation. Deborah Puccio-Den, une anthropologue qui travaille sur la *Cosa Nostra* relate dans son ouvrage *Mafiacraft* que la Mafia a réussi à s'effacer en s'immisçant dans la population et en naturalisant les comportements mafieux. Les silences sont des moyens de comprendre la Mafia. Le but de celle-ci est de faire un travail de sape pour rendre impossible toute observation de celle-ci. Elle se rend abstraite et légende (Puccio-Den 2022, 239). Dans un autre petit quartier du centre, deux hommes sont intéressants à mettre en avant pour comprendre comment les *maschi* se hiérarchisent entre eux. J'aborde cela dans le point suivant.

Deux positions sociales dans la hiérarchie sociale des hommes des quartiers populaires

Dans un quartier du centre, *ingresso*, quelques hommes sont respectés de tous et toutes. Ils sont régulièrement utilisés comme exemple par les femmes et les hommes du quartier. Mais en fonction de la force politique, du statut des hommes et des femmes, ils sont mis en avant de manière différente. Il s'agit de Aurelio et Paolo. Tous les deux ont leur trajectoire sociale. Leurs images sont mobilisées dans des contextes précis, pour que des hommes se mettent à distance ou pour trouver des similarités. J'aborde d'abord Aurelio, qui est un modèle pour le quartier, puis Paolo qui est un *bassa-classa*.

Aurelio est un homme blanc de quarante-quatre ans. Il vit depuis toujours dans l'extérieur du centre-ville, du côté de Monreale. Sa famille possède un *palazzolo* depuis plusieurs générations. Il descend de l'ancienne aristocratie palermitaine. Après avoir fait des études en économie, il a travaillé dans la consultance pendant deux ans. Mais ce n'est pas ce qui lui plaît. Lui, ce qu'il veut, c'est gérer une entreprise. Alors il décide de transformer le *palazzolo* en un hôtel de luxe. Pendant plus de dix ans, il repense le *palazzolo*, rajoute des décorations, imagine des stratégies marketing comme rajouter de la décoration antique, proposer une ambiance rustique, mais luxueuse, inclure les outils électroniques les plus modernes tels que les portiques automatiques, des portes de chambres sans clé, etc. Au bout de quinze ans, il fait un pas de côté. Il laisse une partie de son travail à son demi-frère cap-verdien. En effet, Aurelio est marié à une cap-verdienne, Manuella, de vingt-et-un ans sa cadette. En 2022, ils ont eu un fils, Alessio, nommé ainsi en l'honneur du père de Aurelio. Ce nouveau père de famille ne s'arrête pour autant pas de travailler. Tous les jours, il passe à son hôtel pour voir que ce tout ce passe bien, parfois il accueille des clients.

Durant son temps libre, Aurelio est toujours dehors. Il n'est pas rare de le croiser en pleine balade avec un ami à lui. Lors de ses balades, cet homme doit saluer beaucoup de monde tant il est connu dans le quartier. De plus, il est reconnaissable parmi la foule, même s'il est habillé comme les autres *maschi* du quartier. Il attache ses longs cheveux noirs qui grisonnent en un chignon et a la barbe toujours rasée à blanc. Comme vêtement, il met des polos, mais ceux de marques, comme des *Ralph Laurent* avec un pantalon en jeans. À son poignet, il porte une *Rolex*, il en possède trois différentes. Quand les conducteurs des *Ape*, des carrosses ou des taxis le croisent, tous le saluent. Il connaît tout le monde, que ce soit les petites gens du quartier, des magistrats, des policiers ou encore des personnalités politiques. Grâce à son réseau, il peut faire à peu près de ce qu'il veut. Un jour, il rachète un *palazzolo* qui tombe en ruine à côté de chez lui. À la place de respecter les règles urbanistiques et installer un immeuble résidentiel, il contacte des connaissances à lui afin d'autoriser la construction d'un jardin avec une petite terrasse, trois jacuzzi enfoncé dans le sol et un sauna. Cela lui est autorisé. Alors que les travaux avancent bien, il a des problèmes de puissance énergétique. Alors il décide de détourner l'électricité en modifiant des câbles qui appartiennent à la ville afin de transférer de la puissance dans son jardin. Tout le monde le voit comme un gagnant, un homme qui a réussi dans les affaires. Madalena, l'agent d'entretien que j'ai citée plus tôt, me dit à propos de lui :

« *Vraiment, quand tu vois Aurelio, il a le sens des affaires. Il sait quoi faire, dans quoi investir. Il est entouré des bonnes personnes. TA-TA-TA ! Tout ce qu'il entreprend, il le réussit. Si seulement mon mari pouvait être comme lui.* »

« *C'est marrant, parce qu'à chaque fois que je le vois, il dit bonjour à quelqu'un.* »

« *Il connaît tout le monde. Avec son hôtel, tout le monde veut l'avoir comme ami. Si un client demande «ab, je veux faire un tour de la ville» ou «je veux aller au musée», il peut donner des noms. Même à son hôtel, il emploie quinze personnes. Il peut avoir besoin de personnel en plus.* »

Madalena voit en Aurelio beaucoup de qualités. Il a la valeur du travail, il est un bon businessman. Il a le don de flairer les bons filons. Ensuite, tout le monde veut être son ami ou du moins être dans ses petits papiers. Le discours de ma partenaire de terrain met en avant plusieurs éléments qui sont proéminents dans la figure de l'entrepreneur du quartier. Ce sont ses ressources économiques et ses ressources sociales. Économiquement, il est indépendant. Son argent provient de sa réussite entrepreneuriale. Par l'histoire qu'il raconte, par la matérialité de sa réussite, il efface le fait qu'il a surtout bénéficié de l'héritage du *palazzo* familial et de la puissance économique de sa famille. Socialement, il n'est pas mal vu de s'associer à lui. De plus il peut fournir du travail ou des client.es à des individus qui sont dans des situations de précarité. Il reçoit régulièrement des dons de la part de certaines personnes du quartier, par exemple un chat (qu'il a mis à la rue deux jours après.) Ces dons s'inscrivent dans la création de lien social, comme l'a exprimé (Mauss 2012). Les gens du quartier veulent avoir de bonnes relations avec lui. Il est le *big man* local. Ses relations sociales s'inscrivent dans des relations et des liens violents (Laurent 2013, 19-64). Il n'hésite pas à s'accaparer des ressources foncières, économiques et sociales. Les habitant.es du quartier sont obligé.es d'avoir un lien avec lui car il est probable qu'il soit le propriétaire du logement, le pourvoyeur d'un travail ou d'un service.

Les hommes aiment être avec lui. Quand il vient au panificio situé au coin du boulevard qui ferme le quartier, tous les autres hommes le saluent, l'invitent à prendre une bière ou à manger quelque chose, comme le muffuletta [un pain avec un type de fromage sicilien, du poivre, de l'huile d'olive et parfois des tranches de viande]. Même quand il passe avec sa moto de marque de luxe, personne ne manque de le saluer. Quand ils sont en groupe autour de lui, il aime être le centre de l'attention. Aurelio adore monopoliser les discussions au travers des histoires qu'il raconte. S'il y a bien une chose que Aurelio aime, ce sont les femmes. Il en parle régulièrement, sauf quand il est avec sa conjointe. Ses *trends tik tok* sont à son effigie. Des informations sur la ville de Palerme, des vidéos à caractère satisfaisant – des choses qui s'empilent parfaitement, par exemple – et des vidéos de

femmes. Quand il ne parle pas de femmes, il parle de ses affaires. Il se plaint de manière récurrente que son métier n'est pas facile. Si ce n'est pas le stress d'être patron – en semi-retraite –, ce sont les client.es qui l'embêtent, car iels ont des demandes, les employé.es malades ou encore les factures d'énergie qui coûtent de plus en plus cher. Constamment, il est au courant des dernières montées de prix, des tarifs de ses concurrents. Quelques rues plus loin, il sait qu'un *bnb* luxueux attire des touristes qu'il aimerait avoir dans son hôtel. Il sait que je connais le propriétaire, alors dès qu'il le peut, il me demande comment va le propriétaire, combien il demande pour une nuit, ce que je ne sais pas, car je ne vis pas là. Aurelio est bien évidemment au courant des derniers contrôles qu'il y a dans les hôtels. Pendant une certaine période, il y a des bactéries dans les citernes d'eau. Il sait que des contrôleurs peuvent passer dans la ville, alors il fait en sorte de faire purifier au chlore l'eau de son immeuble avant qu'ils n'arrivent, ce qu'il ne fait pas en temps normal car cela a un coût.

En d'autres termes, ses préoccupations quand il est avec d'autres hommes, ce sont le business et les femmes. Avec eux, il doit montrer une image de lui d'homme capable. Il n'est pas particulièrement méchant quand il est avec des hommes d'un moindre statut. Il est même aimable, amical et parle en sicilien. Il montre qu'il est comme eux. Il assure sa position de force auprès de ces hommes. Quand il est avec des hommes ayant un statut social plus élevé, il n'hésite pas à retourner sa veste et à cracher sur ces mêmes hommes avec qui il rigole quelques minutes auparavant, comme Paolo.

Le bassa-classa

Paolo est un homme de quarante-et-un ans. Il est aussi connu dans le quartier. Contrairement à Aurelio qui a un corps bien en forme, entretenu par des heures de sports, Paolo est plutôt maigre. Il a perdu quelques dents, il a une petite barbe de trois jours. Aurelio se moque souvent de lui auprès de certains hommes. Il parle de lui comme étant un homme de basse classe, qui ne sait pas parler des femmes. Alors que je l'ai croisé au parc, il m'invite à rester avec son groupe d'amis. Ils parlent justement de Paolo.

« Il [Paolo] n'a aucun respect pour les femmes. Il ne sait pas parler d'elles comme il le faut... Il n'a aucune éducation. Cela me rappelle, aujourd'hui, à l'hôtel. Il y a une femme qui est arrivée... *minchia* [une expression qui veut dire pénis, mais elle est utilisée pour appuyer le fait qu'on soit surpris] elle avait des seins énormes, j'avais juste envie de les prendre. À chaque fois que je la vois, j'ai envie de lui dire, mais je n'ai rien fait. »

Aurelio se voit comme un homme éduqué, qui a appris à maîtriser le machisme qui est *naturellement* en lui. Paolo par contre n'est pas capable de cela, car il est un homme de basse classe, sans

éducation. Ces deux hommes sont différents, pourtant, ils ont tout en commun. Les habitant.es du quartier ayant un travail évitent Paolo, alors qu'être en compagnie d'Aurelio est vu comme quelque chose de positif. Moi-même, je vis ce sentiment qui empare les hommes qui sont autour d'Aurelio. Avec lui, on se sent en sécurité, intouchable. Grâce à lui, je peux rencontrer des personnes dans le quartier qui m'ignorent au départ. Des interlocutrices me disent que je suis avec des maschi capables. Alors qu'au contraire, Paolo me fait un peu peur. Je ne n'ose pas trop m'approcher de lui, car les hommes et les femmes du quartier me disent qu'il n'est pas très fréquentable. Étant seul, loin de chez moi, pendant un mois, je ne lui dis que bonjour. Un soir, alors que je passe par sa rue, nous pénétrons la *via* en même temps. La rue est bloquée par des filets de travaux de part et d'autre, sa famille les a placés afin d'empêcher les voitures de passer en faisant croire à des travaux de la ville. Dans le quartier, tout le monde sait qu'il n'y a pas de travaux, mais les gens font comme si de rien n'était et les inconnu.es ne passent pas par là. Comme elle est une des seules rues d'accès pour aller à la maison de certains de mes partenaires, je suis obligé de passer par là.

Paolo m'ouvre la rue en tenant le filet, me saluant au passage. Au loin, sa femme, sa fille et ses quatre fils attendent son retour. La plus petite lui a sauté dessus en criant « *papaaaaa !* » Il est très fier de sa petite dernière, régulièrement, il en parle au bar où il traîne souvent. Il veut qu'elle puisse aller à l'université, peu importe la filière. Elle est la seule de ses enfants qui va encore à l'école. Tous les jours, il prend le temps de l'amener à l'école en scooter. Cette mobylette, il l'utilise fréquemment. Depuis longtemps Paolo est dans le trafic de drogue. Il vend le crack, des pilules et *il fumo*. Du moins, il contrôle le business dans la partie de son quartier. Toute la journée, il la passe à faire des tours dans le quartier à dire qui doit faire quoi, qui aller voir. Il est celui qui indique aux jeunes hommes leurs objectifs du jour. Il y a quatre ans de cela, les *carabinieri* ont fait une perquisition dans sa maison. Les agents ont trouvé un kilo de *fumo*, des sachets contenant des pilules et un peu de crack. Dans le creux d'une statue de *padre Pio* [un saint très célèbre des Pouilles] il y avait aussi plusieurs milliers d'euros. Pour ne pas que ses parents aient des problèmes, le plus grand des frères s'est dénoncé, il a été condamné pour cela à six ans de prison, mais a été libéré au bout de trois ans pour bonne conduite. Son fils est un véritable homme, car il s'est sacrifié pour que sa famille ait le moins de problèmes possible.

Cet homme que j'évite n'a pas l'air particulièrement dangereux. Il est même fort semblable à Aurelio ou à n'importe quel homme que j'ai croisé dans le quartier. Il me propose régulièrement de venir manger chez lui, de venir voir le garage d'*Ape* qu'il a près de sa maison. Après cela, je passe plus régulièrement du temps avec lui et ses comparses hommes au bar. Ce sont des hommes qui sont

sans travail légal. La plupart du temps, ils se retrouvent aux alentours de onze heures, restent jusqu'à treize heures, tout en faisant des va-et-vient avec leurs différentes mobylettes. Au milieu de ce groupe, Paolo organise la troupe. Il camoufle son petit business par une rencontre entre amis. Contrairement à Aurelio, lui, il ne parle pas trop des femmes. Quand il en parle, il s'assure que sa femme et ses enfants ne soient pas là. Il ne faudrait pas que Isabella soit au courant, sinon, il peut être sûr qu'à la maison, il se fera engueuler, sera rabaissé devant ses enfants. Sa femme est très forte psychologiquement. Lors d'une discussion, elle me rapporte :

« Nous les femmes, on a pas de force [dans le sens physique]. Alors j'écrase les hommes avec ma voix, je suis comme une lionne. Je ne m'arrête pas de parler tant que je n'ai pas totalement rabaissé ceux qui me veulent quelque chose. »

La complexité de l'image des femmes siciliennes ressort dans ces propos. En Sicile, les hommes me disent que les femmes du sud sont plus solaires, plus violentes, qu'elles crient beaucoup. Mais ces comportements ne sont pas une nature qui serait présente dans le corps des femmes siciliennes. Cette image provient des comportements que les femmes utilisent pour se défendre face aux hommes qui peuvent être violents, infidèles ou qui délèguent tout à leur conjointe. Il faut pouvoir résister face au harcèlement des hommes dans la rue, aux violences qu'elles peuvent subir à l'extérieur ou l'intérieur. Isabella utilise sa voix, elle crie « *comme une lionne* » car ceci est un mécanisme de résistance. Les femmes doivent se montrer fortes pour résister à la violence masculine. Aurelio et Paolo ont plus de points communs qu'ils ne le laissent transparaître. Ces deux hommes font affaire ensemble. Les deux sont les branches d'un même arbre. Mes partenaires de terrain m'assurent que ces deux-là sont des mafieux.

La *mafia* est une organisation criminelle. Elle fonctionne sous le principe d'une infiltration dans la société civile et les institutions. Ainsi, elle est présente dans toutes les strates d'une société. Pour généraliser ce fonctionnement, on pourrait parler de *système mafieux*. Les membres qui composent une mafia sont anonymes, on ne peut jamais formellement dire qui en est un. On peut avoir des doutes, supposer, imaginer. Ou alors il y a des dénonciations qui permettent de les identifier. Ce système mafieux est tout aussi bien applicable pour des *big men* (Laurent, 2013) qui ne sont pas forcément liés à une mafia. Mais, de par leurs connaissances, leurs statuts, leur pouvoir économique, ils peuvent avoir des comportements de mafieux qui justement reposent sur l'infiltration dans la société civile et les institutions. Ainsi, même si je ne sais pas si Aurelio et Paolo sont des mafieux, et l'objectif n'est pas de le savoir, les deux hommes ont des comportements de mafieux. Cela provoque pour certain.es habitant.es du quartier un imaginaire lié à la mafia. Ces deux hommes

profitent d'un statut, en fonction de leur position sociale, les autres maschi peuvent se distancier ou s'assimiler à l'un d'entre eux.

Profiter d'un statut, entre distanciation et assimilation

Dans la vie des banlieues, tous les moyens sont bons pour échapper à la stigmatisation. Ainsi le souligne Collette Pétonnet « *chacun essaye de se désolidariser de l'ensemble, d'échapper au nivellement. Pour sauvegarder son identité, son moi menacé, chacun se débat pour son propre compte et de peur d'être confondu, adopte une attitude de défense* » (Pétonnet et Baix 2002, 214). Dans le cas de Aurelio et Paolo, plusieurs personnes m'affirment qu'ils sont des mafieux. Concernant Aurelio, sans pouvoir le confirmer, on peut tout de même observer qu'il a les mêmes comportements qu'un mafieux. Il profite d'un système similaire : Il a des liens dans la société civile et dans les institutions. Ainsi il tire profit de son statut social, économique et politique afin de lui-même s'enrichir. Il ne faut pas être dans *la mafia* pour avoir un *système mafieux*. Il fait des affaires avec Paolo, sans être directement en contact avec lui. Ils utilisent un intermédiaire qui fait le relais entre les deux personnes. Mais dans le quartier, tout le monde sait que s'il y a un problème, ce sont les deux hommes à aller voir.

Ces deux hommes sont pourtant perçus de manière différente. D'un côté, Aurelio est présenté comme un homme respectable de la communauté. Paolo, étant issu d'une condition plus précaire, subit le stigmate de classe. Plutôt qu'inspirer le respect auprès de tous.tes, il inspire la peur auprès d'une partie de la population. Dès qu'il y a un vol, des problèmes de violences, on se tourne vers lui et son entourage. Ceux qui l'adoubent sont des hommes et des femmes tout autant précarisés.es que lui. Aurelio, dans l'autre cas, est apprécié de tout le monde. Il est vu comme un homme respectable. Ses défauts sont ignorés, au contraire, ils sont même utilisés pour décrire sa personnalité atypique. Alors que ces deux hommes sont similaires. Aurelio possède un avantage culturel et social plus important que Paolo. Alors que le plus précarisé ne peut montrer qu'une image d'un homme fort, effrayant, le plus privilégié a d'importante capacité d'adaptation. En fonction du groupe qui l'entoure, Aurelio parle sicilien ou italien, parle discrètement ou fort.

Au travers de ces deux figures masculines, les hommes peuvent se positionner plusieurs fois, se ressembler ou se différencier. Aurelio représente la trajectoire de l'homme à la masculinité complice. Parfois il dénonce les violences sociales de la masculinité. Il n'hésite pas à dire que les hommes qui se montrent agressifs, sont nocifs ou inférieurs. Concernant les femmes, il va dénoncer les propos sexistes tout en en produisant lui-même. Dans le quartier populaire, il est un bourgeois,

mais il n'est pas considéré comme tel, car il « vit »¹⁴ dans les quartiers du centre. Contrairement à ceux perçus comme bourgeois, car ces gens vivent dans les quartiers plus au nord. Paolo, est la représentation de la masculinité subordonnée. S'associer à lui signifie que vous êtes, pour les classes dominantes du quartier, un *bassa-classa*. Seuls les hommes vivant dans de mêmes conditions que lui sont amenés à le côtoyer explicitement. Sinon, tous.les les autres vous invitent à ne pas s'approcher de lui. In fine, les deux *maschi* sont similaires dans les effets qu'ils produisent dans le quartier : corruption, inégalités, et violences. En étant tous les deux perçus comme étant des *mafiosi*, on rappelle que les deux sont des membres importants de la communauté. Ils peuvent prendre des décisions, imposer ou choisir ce qui est à leur avantage. Dans la prochaine partie, je vais relater le récit d'une femme qui vit dans ce quartier. Ceci va mettre en évidence comment la violence masculine peut-être subie par les femmes et comment elles s'en protègent. Ainsi, cela met en lumière les catégories que Raewyn Connell utilise dans sa typologie (2014). Tous les hommes sont confrontés à la masculinité hégémonique et y répondent de manières multiples. Aurelio se situe dans une masculinité complice, il se cache d'être violent ou d'être un sauvage comme pourrait l'être Paolo. Mais « *le nombre d'hommes qui se conforment rigoureusement au modèle hégémonique dans son entier est sans doute assez limité. Pourtant la majorité des hommes bénéficient de cette hégémonie. En tant qu'ils bénéficient de cette hégémonie, c'est-à-dire des avantages que le groupe des hommes dans son ensemble tire de la subordination des femmes* » (Connell 2014, 85). Même si Paolo est dans une masculinité marginalisé, les deux hommes se ressemblent et se rassemblent dans les affaires. Le travail est aussi un lieu où l'on peut se distinguer et se distancier de certaines catégories (Connell et Wood 2005).

¹⁴ Il vit à Monreale, mais passe plus de temps dans le centre-ville.

3.4. Comment les femmes vivent la violence masculine dans les quartiers populaires

La masculinité est le fruit de l'interaction entre les individus. Elle se construit par le discours et la culture qui se fabrique (Connell 2020). Le féminin et le masculin sont des constructions sociales qui naissent au travers des normes de genre (Butler 2017). Ces normes apparaissent dans les histoires des personnes. Lana, une femme blanche de soixante-et-un an, vit à *Cavallo*, un quartier populaire dans le sud de Palerme. Elle a une trajectoire similaire aux femmes des quartiers populaires. Son histoire permet de comprendre la domination masculine présente dans cet environnement.

L'enfance

Lana est née en 1961, à Palerme. Sa mère est femme au foyer, son père travaille comme ouvrier sur des chantiers. Son enfance se déroule relativement tranquillement. Elle la passe dans un petit appartement le long du port de Palerme. Son père n'est pas souvent à la maison, car il travaille. Quand elle n'est pas à l'école, elle aide sa *nonna* et sa mère en faisant les courses, en aidant à faire le repassage. Elle aime par-dessus tout passer son temps libre à écouter de la musique napolitaine, celle qui fait bouger, qui rappelle le sud. Lana me dit régulièrement que son père est *terra terra* et *antico*. Il est très dur avec elle et sa maman. Si elle fait une bêtise, son père n'hésite pas à la frapper en lui donnant des gifles au visage. Sa mère aussi est frappée quand il y a des disputes dans le couple. Lana m'explique avoir pris exemple sur sa mère.

« Elle était très forte. Même si elle savait qu'il pouvait la frapper, elle l'engueulait s'il rentrait trop ubriaco [saoulté]. Mais il fallait résister, sinon, il aurait pu faire bien pire à maman et moi. Quand j'étais marié, j'ai fait comme maman. Il ne faut pas montrer de la faiblesse aux hommes, sinon, ils en profitent. »

S'énervier et engueuler est un moyen de résistance pour les femmes. Comme elle le souligne, si une femme n'est pas forte, elle peut se faire marcher dessus, et la situation aurait pu être pire. Plus tard, dans son propre mariage, Lana utilise le même mode de défense par les mots et le comportement. Dans ce schéma, le père de famille est absent, mais pourtant il est celui qui a le pouvoir dans la maison. Même si la maison tourne autour de la femme, qu'elle a le pouvoir de décider comment dépenser l'argent, c'est parce que le mari le lui autorise, car il est à cette époque le pourvoyeur de



Figure 19: Une tour à appartements qu'on retrouve à *Cavallo*.

fonds. Sans le mari, la mariée est sans le sou. Raison pour laquelle ce mariage a duré, car comme me le relate Lana, sa maman n'est pas heureuse. Par obligation et par nécessité, sa mère est restée avec lui jusqu'à sa mort.

Son père a un pouvoir important dans la famille. La mère de Lana veut qu'elle aille à l'école et finisse afin de pouvoir devenir indépendante. Ainsi, elle n'aurait pas à subir la même obligation à devoir rester avec un mari violent. À cette époque, elle est convaincue qu'une femme qui travaille est une femme libre. Mais de quoi ? De son mari. Hélas, à treize ans, son père en décide autrement.

Devenir une femme

En Sicile, il existe un mot bien particulier pour désigner le fait qu'une femme va quitter le domicile familial pour se marier et s'installer avec un homme : *la fuitina* [la fuite, la fugue]. Dans sa thèse doctorale de philosophie concernant la *fuitina*, Antonella Vitale la définit comme « *a word used to describe a form of abduction, and is a variation of the more formal Italian ferme fuga, meaning a flight or escape. Fuitina, was essentially a sanctioned bride theft. Often, after the abduction of a woman, the abductor would seek a reparatory or rehabilitating marriage that would restore the woman's "honor" and absolve the man of bride theft. Until 1981, the Italian legal system supported the practice of fuitina and rarely prosecuted men who kidnapped and raped women under the guise of tradition. The practice of fuitina and the laws that enabled it, seem antiqued and brutal by today's standards, but an investigation into the practice reveals a very nuanced custom.*¹⁵ » (Vitale 2020, 4). Ainsi, Lana va faire la *fuitina*, mais avant cela, elle devait devenir une femme. Quand elle eut ses premières règles, sa vie changea.

« *Quand j'ai eu treize ans, j'ai dû arrêter l'école, car j'ai eu mes premières indispositions. Mon papa ne voulait plus que j'y aille, car il disait qu'une femme devait rester à la maison. Il a aussi fait ça pour me protéger des hommes, il disait tout le temps cela.* »

L'ordre patriarcal et la solidarité masculine passent par des mécanismes d'entraide indirecte. Une fois qu'elle a ses premières règles, son père lui interdit de continuer l'école, car elle est devenue une femme à ses yeux. De cette façon, il l'empêche d'accéder à l'indépendance que lui aurait offerte un diplôme du lycée. En la maintenant à la maison, il garde sa fille, qui est au même titre que sa femme, une propriété dont il a le droit absolu. L'autre effet de cette décision est que le père décide de la

¹⁵ est un mot utilisé pour décrire une forme d'enlèvement, et est une variation du mot italien plus formel *ferme fuga*, qui signifie fuite ou évasion. La *fuitina* était essentiellement un vol de fiancée sanctionné. Souvent, après l'enlèvement d'une femme, le ravisseur cherchait à obtenir un mariage réparateur ou réhabilitant qui rétablirait "l'honneur" de la femme et absoudrait l'homme du vol de la mariée. Jusqu'en 1981, le système juridique italien a soutenu la pratique de la *fuitina* et a rarement poursuivi les hommes qui enlevaient et violaient des femmes sous le couvert de la tradition. La pratique de la *fuitina* et les lois qui l'ont rendue possible semblent désuètes et brutales selon les normes actuelles, mais une enquête sur cette pratique révèle une coutume très nuancée. [Traduction de moi]

mettre à distance des hommes. Il le fait pour la protéger des hommes. Il a parfaitement conscience de la violence des messieurs, car il l'est lui-même. Cette violence naturalisée n'est pas remise en question. Alors un des mécanismes de défense des pères est de mettre les filles à distance des hommes, car ils pourraient faire du mal à leur fille. En faisant cela, ils ne remettent pas en question la violence des hommes et font reposer sur les femmes le poids de la violence des maschi. Mais les femmes ne se laissent pas faire comme cela. Elles ont une agentivité.

Passer du pouvoir du père au pouvoir du conjoint

Toutefois, en grandissant, Lana commence petit à petit à remettre le pouvoir de son père en question. Vers seize ans, elle sort en ville avec un groupe d'amies. Durant ces sorties, elle rencontre Alessandro, un jeune du quartier qu'elle trouve mignon parce qu'il est drôle, mais aussi à l'écoute. Il est aussi un grand fêtard, il sait vivre, me dit-elle. En même temps, Lana travaille comme femme de ménage dans les tours à appartements du nord de la ville. Là-bas, les personnes ont un bon salaire et se permettent de prendre du personnel de maison. À vingt-trois ans, Lana fait la *fuitina* avec Alessandro. Rapidement, iels se marient et habitent ensemble. Cette *fuitina* est plus complexe qu'il n'y paraît. Ce n'est pas simplement l'homme qui consomme la virginité de la femme. Dans ce cas-ci, comme dans d'autre, la *fuitina* est un moyen pour les femmes de fuir le domicile, l'emprise familiale, mais surtout celle du père. Philippe Bourgois décrit un phénomène similaire dans le contexte portoricain issu des jíbaros, « *la fugue amoureuse est, dans le contexte des jíbaros, une institution culturelle légitime qui permet à une adolescente de résister à la domination de son père et d'exprimer ses besoins en tant qu'individu ayant des droits. La fugueuse et les parents qu'elle abandonne ne souffrent pas d'opprobre culturel tant que la fille se soumet de nouveau au contrôle de son amoureux et fonde un foyer avec lui dès qu'elle est enceinte.* » (Bourgois 2013, 326-327) Dans ce cas, la *fuitina* est une pratique qui a existé dans d'autres parties de l'Italie. Elle permettait aux d'obligés les jeunes de se marier même si les parents n'approuvaient pas le choix de la « fiancée ». Dans certains cas, les parents étaient complices : la fugue offrait la possibilité aux jeunes qu'ils se marient sans qu'une fête coûteuse n'ait à être organisée. Fonder sa propre famille est l'occasion pour Lana de recommencer, de transmettre d'autres valeurs et d'être libérée du joug de son père. Un acte qui peut sembler anodin est pourtant symboliquement important pour elle, sa consommation de cigarette.

« Papa n'aimait pas les femmes qui fument. Quand j'ai été vivre avec mon mari, j'ai commencé à fumer. Il ne pouvait plus rien dire. Qu'est-ce que ça me fait du bien. Encore aujourd'hui, je pense à cela quand j'en allume une. Et mon mari n'avait rien à me dire. Je décidais de ce que je faisais maintenant. »

En sortant du pouvoir du père, Lana accède à de la liberté. Elle qui ne peut pas fumer, car son père le lui interdit, pouvoir fumer est pour elle un acte rebelle, indiquant qu'elle ne lui appartient plus. Son mari est prévenu, il n'a rien à dire sur ce comportement. Dans sa vie, la transition entre le père et le mari est l'une des premières fois où elle peut se réapproprier son corps. Durant son mariage, Lana et son conjoint ont trois enfants. Les deux premiers sont des garçons, la dernière, une fille. Dans la famille qu'elle construit, elle transmet à ses enfants des valeurs différentes que celles prônées par ses propres parents.

« J'ai été plus permissive avec mes enfants que mes parents ne l'étaient avec moi. À mon époque, on devait rentrer à une certaine heure le soir si je sortais avec des amies. Moi, je laissais sortir un peu plus tard, les parents de ma génération ont laissé faire. Peut-être un peu trop. Parce que mon plus vieux, il est très permissif avec sa fille. »

En laissant sortir ses enfants plus tard, leur offrant l'extérieur, elle veut que ses enfants, du moins ses garçons puissent aller dehors. Sa fille aussi, mais elle la protège quand même de l'extérieur ou plutôt des hommes. Y compris de la violence de son mari. En effet, après plusieurs années de mariage, Alessandro commence à frapper Lana. Mais elle fait en sorte de protéger ses enfants de cette violence. D'expérience, elle sait qu'avoir une mère battue peut être quelque chose de difficile et de traumatisant. Alors elle agence les violences comme elle le peut.

« Quand mon mari a commencé à me donner des coups, je l'ai engueulé. Il n'a jamais osé me frapper devant les enfants. Je lui ai interdit cela, sinon j'allais partir. Il avait peur que je parte, alors il a écouté. »

Une fois de plus, la violence, la colère, sont des moyens pour les femmes de se protéger. En affirmant un caractère solide, elle protège ses enfants. Ce qu'elle ne veut pas, c'est reproduire le même schéma sur sa descendance. Pourtant, une partie d'elle regrette parfois, comme elle l'a dit précédemment, elle aurait voulu peut-être être un peu plus dure. Pourtant, elle ne remet pas en question l'ordre patriarcal, car pour elle, comme pour d'autres femmes des quartiers populaires, il est normal que l'homme soit dehors et violent. Les femmes doivent être attentives, empathiques, présentes pour leurs enfants et à la maison. Comme Lana travaille, elle subit ce deuxième boulot qu'est le labeur domestique. Dans l'appartement, Alessandro ne fait pas grand-chose ou alors rien.

Un soir, j'invite Lana à venir manger chez moi. Je lui fait le repas et je fais la vaisselle seul. Étonnée que je fais cela moi-même, elle me complimente. Pour rigoler, elle me demande si je fais aussi ma lessive. Plusieurs fois, sans que je me rende compte de cela, on m'a déjà fait remarquer que c'est

étrange qu'une personne identifiée comme un homme fasse les tâches domestiques. Mais ce soir, une phrase de Lana me permet de prendre conscience de quelque chose qui pour moi m'est anodin au départ.

« À la maison, les hommes ne font rien. Ils vont te regarder faire. Ils peuvent même t'engueuler si tu le fais mal ! Toutes les femmes dans ton pays, elles doivent vouloir de toi. »

« Je ne sais pas. Mais pour les femmes de Palerme, ce n'est pas bien qu'un homme fasse la vaisselle ou la cuisine ? »

« Cela dépend. Moi, j'aime que mon homme soit fort, qu'il puisse me protéger. Alors si l'on apprend que ton mari fait la cuisine ou la vaisselle...peut-être que c'est un frocio ? Mais si tu es riche, alors tu peux te permettre. Mais à Palerme, non. »

Lana est intriguée par le fait qu'un « homme » puisse faire des tâches ménagères. Dans sa vision et son discours, elle dit que les hommes siciliens ne font pas le ménage ou la cuisine. A la maison, ce serait les femmes qui feraient tout. Cela renvoie à une image du système patriarcal traditionnel. Les hommes sont dehors, les femmes sont à la maison. De plus, mon interlocutrice me dit que si elle cherche un conjoint, elle le veut fort. Il doit être présent pour la protéger. Ceci montre toute l'ambiguïté qui existe dans les relations entre les hommes et les femmes. D'un côté Lana m'explique que les hommes ne travaillent pas à la maison, mais en même temps, elle recherche un homme fort pour la protéger. L'anthropologue Nicole-Claude Mathieu relate dans *céder n'est pas consentir* que le corps des femmes est utilisé dès que possible et que le travail est jugé moins fatigant que celui des hommes ; pourtant il est plus dispersé et plus long que celui des hommes (Mathieu 1985, 18). Ceci met en évidence les mécanismes de domination que Lana subit. Ensuite, si les femmes s'en remettent à des hommes et vivent cette subordination, elles ne sont pas consentantes pour autant. La violence constante et la peur font qu'elle subissent cette situation (Mathieu 1985, 57).

Les hommes précarisés peuvent subir des violences, mais elles sont liées leur appartenance de classe ou à une violence intramasculine. Ce qui anime les hommes des quartiers populaires quand ils parlent de violences est la peur de devoir se défendre d'un homme, de devoir protéger sa famille – sa propriété – des autres *maschi*. Les femmes, comme Lana, doivent se protéger des hommes et de son homme. Les violences ne sont pas que des agressions. Leur corps n'est qu'un objet qui passe dans la main des hommes, qu'on peut jeter, agresser, chiffonner, posséder, voire détruire en tuant. Les violences que subit Lana sont les conséquences de son statut. Son droit de vie dépend de celui des hommes. L'impunité dans laquelle les hommes peuvent frapper ou tuer est grande. On protège les hommes en utilisant l'amour, la folie de tuer comme étant des résultats naturels de la relation,

alors qu'elles sont les reflets de l'oppression. Ces cas se retrouvent par dizaine dans la presse. Rien que durant mon séjour, plusieurs féminicides ont alimenté la presse. Mais les titres parlent plutôt *d'amant désabusé, d'hommes à bout, d'hommes dont on ne les pensait pas capables de faire cela* ou de *jalousie*. En cela, les souffrances vécues ou fantasmées par les femmes et les hommes divergent complètement. Les uns n'ont que des craintes passagères, à certains moments. Pour les autres, cette souffrance est constamment dans la tête. Des stratégies sont pensées par les femmes pour éviter certaines rues, pour ne pas être seules, pour ne pas être mal accompagnées. Pour Lana, sa vie va basculer quand elle va décider de divorcer. Les violences vont se transformer.

Se débrouiller et subir la domination au travail

Sur le mariage, Ferdinando Fava décrit que pour les habitant.es de la ZEN [Zone d'expansion Nord], « *La « femme » doit s'assujettir au besoin du moment du mari, sans connaître les ruses pour lui résister [...] La présence de « l'étincelle d'éternité » est la seule raison pour se marier* » (Fava 2007, 280). Le mariage est une institution qui stabilise les relations et contraint la femme auprès de l'homme. Mais le divorce est possible.

Après quinze années de mariage, les enfants ont grandi. Un soir, alors que Alessandro revient du travail, il se chamaille avec Lana. « *Ce n'était que pour un détail, on devait aller chez ses parents en voiture, mais ils n'étaient pas disponibles à la fin. On s'est engueulé par rapport à cela.* » Mais cette fois, la goutte d'eau fait déborder le vase. Cette fois-ci, il la frappe devant ses enfants. La règle n'avait déjà pas été respectée par le passé, mais cette fois, elle ne sait pas pourquoi, mais c'en est trop, elle lui dit de partir. Elle s'énerve beaucoup, lui crie dessus, l'insulte, alors il part. Cette fois, ce n'est pas simplement un hasard de la vie. Il ne s'agit pas de voir cet événement comme un moment « romantisé » de la d'un mariage ou comme le résultat d'un déclic soudain. Si Lana entame la séparation à ce moment précis, c'est surtout parce que son plus grand fils travaille à présent. Les deux autres suivent bientôt. À partir de ce jour, elle décide de ne plus jamais être en couple avec aucun homme, comme elle me le relate.

« Depuis mon divorce, je ne veux plus des hommes, j'ai eu assez avec un mari. Un homme cela ne sert à rien à part créer des problèmes et faire des cornuti [une expression qui signifie être cocu, très employée dans le sud comme insulte]. J'ai mon appartement à Cavallo, mes enfants ont leur vie, j'ai des petits enfants. Je vais les voir, ils viennent me voir. Je suis heureuse comme cela. »

Lana se défait de l'emprise de son homme. Grâce à ses conditions de vie matérielles, elle peut vivre sans son mari. Malgré que les femmes peuvent divorcer et être partiellement autonomes, les

violences sont toujours présentes. Philippe Bourgois souligne que la violence des femmes a augmenté en raison de l'émancipation des celles-ci ; si les hommes ne peuvent plus contrôler les femmes et les enfants, ils peuvent frapper et tuer pour réaffirmer leur contrôle (Bourgois 2013, 320)

Âgée aujourd'hui de soixante-et-un ans, elle travaille encore comme femme de ménage et comme aide de maison pour un vieil homme qui ne peut plus se déplacer. Elle ne peut pas aller à la retraite, car elle a toujours travaillé dans un métier non déclaré. En plus de cela, elle commence à accumuler quelques soucis de santé, comme une insuffisance cardiaque et de l'arthrose. Son travail est difficile, elle me le rappelle à chaque fois qu'elle me voit. Sa journée commence à cinq heures du matin. Elle doit toujours attendre son bus quarante minutes de plus, car il est constamment en retard et l'heure n'est jamais la même. Palerme souffre d'un manque d'investissement dans les transports publics, mais comme Lana n'a pas beaucoup de moyens financiers, elle ne peut pas se permettre une voiture. Les bus ou le lift des ami.es qui se déplacent sont ses uniques moyens de locomotion.

« Le matin, j'attends que le bus arrive. Je vais chez un vieux signoree et je l'aide à se laver, je lui fais à manger. Je reste un peu avec lui, [parce que au bnb où elle travaille]¹⁶ je ne peux arriver qu'à dix heures trente chez Sandro, car il dit que ce n'est pas bien pour ses clients. Mais moi cela m'handicape dans ma journée, je veux venir plus tôt, comme ça je peux rentrer chez moi plus tôt. »

Dans sa situation, Lana est plutôt précarisée par son statut de femme seule. Elle est isolée, son travail est non déclaré et son patron profite de son statut pour la faire venir à des heures qui l'arrangent. Trentenaire, Achille est un homme blanc qui vit dans les hauteurs de la ville. Son père Sandro possède plusieurs *bnb* dans le centre et dans une ville voisine. Ils sont rentiers, la mère s'occupe de la maison. Trois fois par semaine, Lana est payée vingt euros pour nettoyer deux heures dans leurs différentes locations. Mais si Achille a choisi cet horaire, ce n'est pas particulièrement pour penser aux clients. Lana me relate qu'il n'a pas envie de se lever trop tôt, parce qu'il aime dormir. L'un des deux veut toujours être là pour l'observer travailler afin de s'assurer de sa *performance*. Quand elle travaille, il lui arrive d'être appelée par sa famille dont elle doit aussi s'occuper. Surtout son fils. Un jour, alors que je l'accompagne à son travail, son fils aîné appelle plusieurs fois. Je lui demande s'il fait souvent cela, elle me précise :

¹⁶ Ceci est un ajout de ma part pour mieux comprendre de quoi elle parle

« Quand je travaille, il y a toujours quelqu'un pour m'appeler, un de mes fils ou ma fille. Quand l'un va bien, l'autre non. Je dois être au chevet de mes enfants. Comme mon fils est malade, je vais aller chez lui, pour le soigner et m'occuper de lui. »

Bien que Lana n'est plus encombrée de la violence de son mari, son rôle de mère persiste. À soixante ans passés, elle doit encore assurer ce rôle auprès de ses différents enfants. Elle est à la fois prise par son travail professionnel, mais aussi par son travail domestique. En tant que femme, elle doit s'occuper de plusieurs éléments en même temps. Si elle fait ceci pour son fils, me dit-elle, c'est parce qu'un jour, quand elle arrêtera de travailler, elle ira vivre auprès de lui. La mère fournit un effort considérable pour s'endetter psychiquement, alors que son ex-mari, lui, ne peut pas bénéficier de l'aide que ses enfants fournissent à la mère. Être un homme divorcé est souvent un statut qui précarise aussi les hommes. Dans le cas de Alessandro, il a pris sa retraite à soixante-quatre ans, car son travail était déclaré. Mais s'il avait travaillé en non déclaré, Il serait dans une situation d'autres partenaires de terrain tels que Rosario qui ont des petits boulots, qui surveillent les place de parkings. Les femmes âgées, elles, peuvent plus facilement être aidées par leurs enfants qu'elles élèvent, parfois seules. Dans la partie professionnelle, Sandro et Achille profitent du statut précarisé de Lana en la payant peu. Mais la situation va devenir encore plus inégalitaire à cause d'un évènement qui vient bouleverser la vie de Achille. Son père va mourir d'une crise cardiaque. À partir de ce moment, Achille commence à délaisser ses *bnb* alors que des client.es qui entrent et sortent chaque semaine. Ainsi, dans la prochaine partie je relate comment la masculinité est profite au capitalisme. Les hommes s'approprient le corps des femmes et leur temps. Achille va se servir de Lana comme faire-valoir. Dans sa position de mère seule, elle se retrouve à accepter des situations injustes pour elle.

Domination masculine et capitalisme

Suite au décès du père d'Achille, il vient sporadiquement dans les différents logements, mais comme Lana me l'explique, elle doit être là pour lui émotionnellement. Il refuse de pleurer devant les gens du quartier, mais avec elle, il se lâche, se plaint et se met en colère. On l'entend dans tout le bâtiment et même dans la rue. Lana encaisse et ne dit rien. En plus de devoir nettoyer les appartements, elle doit être prendre soin de lui en le réconfortant. En tant que femme, elle doit venir en soutien aux hommes qui souffrent. Ces mêmes hommes qui ne peuvent pas montrer qu'ils souffrent, se montrent alors agressifs et colériques.

Mais ce n'est pas le seul travail qui s'ajoute à la charge de Lana. Avec le temps, Achille commence à délaisser ses *bnb*. Lana craint de perdre son emploi. Or elle a besoin de ce travail, car il lui apporte

plus de 250 euros par mois. Il lui laisse des doubles des clés afin qu'elle puisse y accéder sans lui. Sans être payée plus, elle s'occupe alors de la gestion des différents appartements. Cela comprend le nettoyage, mais aussi l'accueil et le réapprovisionnement des denrées. De plus en plus souvent, elle doit s'adapter aux horaires des différents touristes. Son horaire est encore plus fluctuant qu'avant d'autant que Achille demande parfois à être là. Sa charge de travail a triplé, et elle s'en plaint beaucoup. Elle vieillit et cela la handicape :

« Ce matin je suis tombée dans les escaliers, car je fais des baisses de tension. Mon docteur m'a dit de prendre ma pension. Je lui ai dit que je voulais bien, mais je dois manger. Et Achille ne m'aide pas. Il a pitié de moi, mais il me demande de venir dimanche, mais je ne viendrai pas. Je ne travaille pas le dimanche. Quand son père était encore en vie, tout allait mieux. C'était un saint. Quand il y avait quelque chose à faire, il le faisait. Cela fait trois semaines qu'il doit monter une petite armoire, mais qu'il ne le fait pas. »

En tant que femme seule, Lana doit encore travailler pour espérer mettre un peu d'argent de côté pour le moment où elle ira vivre avec son fils aîné. Elle doit constamment choisir entre vivre et souffrir ou survivre et souffrir moins. Achille profite de son statut d'homme propriétaire pour la faire travailler et la payer le moins possible. Il est là pour rentabiliser ses *bnb*, pas pour faire de la charité, me dit-il. Mais cette fois-là, Lana refuse de venir un dimanche. Elle utilise sa chute comme le moyen pour obtenir un congé payé, ce qu'elle finit par obtenir, car Achille le lui doit bien comme elle l'a beaucoup aidé dernièrement. Achille a eu besoin de la remplacer par une main d'œuvre qui ne coûte pas cher. Il aurait pu le faire le travail lui-même, mais comme il me l'a dit *un homme ne fait pas le ménage*. Son ultime recours a été de faire travailler sa mère le dimanche où Lana n'a pas pu venir.

Le patriarcat est profitable au capitalisme. Comme je viens de le décrire dans l'histoire de Lana, les hommes profitent du statut dominé des femmes. Achille peut engager quelqu'un d'autre ou faire le travail lui-même, mais il décide *d'utiliser* sa mère comme employée. Les hommes blancs peuvent utiliser ces femmes en augmentant leur propre plus-value. Lana subit de plein fouet les inégalités du capitalisme. Dans la configuration actuelle de la société sicilienne, une femme des quartiers populaires subit la domination des hommes, mais aussi du système économique. Si en plus de cela, elle est racisée, ce sont des mécanismes se superposent. Le système raciste peut leur fermer des postes. De plus, l'imaginaire qui entoure les femmes racisées a pour but de ne pas les valoriser. Elles sont tout au plus, considérées comme intégrées à la société. Mais on leur peut leur refuser des

postes de plus haut niveau qui sont encore dans la sphère des hommes blancs et dans le public, les femmes présentes sont surtout blanches. Mais alors comment se protéger face aux hommes ?

Se protéger des hommes quand on est une femme sicilienne

Quand on est une jeune fille, il y a le risque de subir des violences familiales. Quand on est une adulte, il y a le risque de subir les violences de son conjoint. Quand on est une femme qui devient âgée, y a-t-il encore des hommes pour montrer leur domination sur les femmes ? Lana est un exemple parmi tant d'autres qui permettent d'esquisser une réponse : oui. Chaque jour, cette femme a affaire aux *maschi* de la ville. Cela commence dès le matin. Il lui arrive de prendre un tram pour se rendre dans le centre s'il n'y a pas de bus. Elle le prend toujours environ à la même heure. Alors qu'elle observe les différents appartements et les bâtiments plus vieux qui longent la grande artère, Lana sait qu'un homme la suit dès qu'il est dans le même tram qu'elle. Cet homme, un homme blanc, au moins dans la soixantaine vit dans la même zone que ma partenaire de terrain. Il n'a rien de particulier, il ressemble à bon nombre d'hommes siciliens. Il lui arrive de porter un couvre-chef pour cacher ses cheveux grisonnants. Elle me relate son expérience avec lui.

« Il est souvent là. La dernière fois, c'était il y a deux jours. Il me dit de m'asseoir à côté de lui, mais je refuse à chaque fois. Il me demande si je suis mariée, si je suis seule, mais je ne réponds pas. Dans le tram, je ne veux pas créer d'ennui et que les gens me regardent. Je l'avais déjà croisé plusieurs fois à Mercato, mais ce n'est que mardi que j'ai compris qu'il me suivait. Il est venu vers moi et il m'a dit "je sais que tu travailles ici, je peux venir avec toi ?". Je ne me suis pas retenue, devant tout le monde je l'ai engueulé. Je lui ai dit qu'il ne pouvait pas me suivre comme cela, que la prochaine fois, je demande de l'aide. Alors seulement là, il a arrêté. »

Alors que Lana pense le croiser par hasard, il s'avère qu'elle est régulièrement suivie par cet homme. Pour cet individu, il est normal et logique de suivre une femme. Potentiellement, il pourrait lui plaire. Car l'enjeu pour cet homme, me dit Lana, est qu'il est seul et veut avoir une compagne. Comme elle n'a pas d'alliance, il s'est permis de la suivre. Lana n'est qu'une femme qu'il pourrait posséder et avoir comme conjointe. Quand il la croise, physiquement, il la trouve attirante. Sans même la connaître, il apprécie être avec cette femme. Comme d'autres de mes partenaires de terrain masculin, ce monsieur a une logique dans sa tête. Lana est attirante à ses yeux. Lui, il se dit qu'elle est belle. Au fond, ce qu'il veut vraiment, c'est prouver qu'il sait la draguer, la posséder et avoir une relation sexuelle avec elle, alors même qu'il ne la connaît pas. Les arguments tournent en général autour de ce qu'ils savent faire, leurs exploits. Sans trop entrer dans les détails – car j'y viens dans un autre chapitre (3.6) – si cela marche, alors seulement par la suite, l'homme peut ajouter l'aspect émotionnel dans la relation. Dans la situation vécue par Lana, elle doit se mettre en colère devant

les autres afin qu'il arrête ses comportements problématiques. Pour que l'homme arrête de s'adonner à de tels gestes, il faut qu'il se retrouve confronté au regard des autres. Car la violence est légitime tant qu'elle se fait en dehors du regard du groupe. Si elle lui avait dit seul à seul qu'elle ne voulait plus être suivie, il aurait sans doute continué. Il en est de même pour d'autres comportements au sein des couples. La violence est légitime tant qu'il n'est question que de ragot ou de rumeur. Les hommes interviennent uniquement si leur violence devient visible.

Être une femme à Palerme n'est pas de tout repos. La violence est constante, la peur de se faire agresser, utiliser, violer, attaquer est plus ou moins constante quand on est seule et en fonction de l'heure. À tout âge, les hommes peuvent être des sujets agissant sur les femmes en tant que dominant dans le système patriarcal. Mais Lana me relate cette vision sicilienne de la vie.

« J'ai peur de me faire agresser ou violer, ou que l'on me vole mon portefeuille ou mon téléphone. Mais tu ne peux pas te laisser aller à la peur. Les Palermitains ont conscience de la violence, mais on n'a pas peur, car on a l'habitude. Si tu as peur et que tu le montres, on va te manger. Tout le temps, il y a de la violence. En Sicile, on ne pense pas au futur, on vit le moment présent. Parce que tutto passa [tout passe]. Des gens meurent, des gens ont la vie dure. A pani schittu, lu veru cumpanaggiu e' lu pitittu. [Avec du pain sans garniture, la meilleure garniture est la faim.] ».

Les femmes siciliennes ont peur pour plusieurs raisons qui ont déjà été citées. Mais la culture sicilienne est évasive sur la souffrance. La longue histoire de la Sicile a sans doute participé à cela. Mais mes partenaires de terrain, masculins et féminins, ont tous.tes tendance à camoufler la tristesse, les peines. Il faut garder la tête haute malgré tout ce qu'il peut arriver. Montrer qu'on a peur, c'est se montrer faible. Montrer sa tristesse est – surtout pour les hommes – c'est être vu comme quelqu'un qui ne sait pas affronter la vie. Dans cette culture où on fait mine de ne pas être affecté par des départs ou des actes violents, le privilège masculin s'explique par le fait que les hommes n'ont pas cette peur constante de subir des violences psychiques ou physiques. Du moins, quand ils sont blancs. Les femmes trouvent le moyen de se protéger en gardant la tête haute, en affichant un caractère fort et en se montrant résistantes face à des hommes qui peuvent être des harceleurs, des violeurs, des hommes de tous les jours. Dans un sens qui rejoint celui de l'anthropologue Colette Guillaumin, les corps sont appropriés par les hommes, que ce soit au travers du travail, la violence physique, le confinement dans l'espace, et la contrainte sexuelle (Guillaumin 1978, 24-25). Après avoir abordé longuement les quartiers populaires, je décris dans la prochaine partie les quartiers bourgeois et les hommes qui y vivent.

3.5. Vivre dans les quartiers bourgeois

Le centre historique se gentrifie. Petit à petit, des personnes des classes bourgeoises reviennent dans les quartiers d'antan. Mais la grande majorité d'entre eux vivent encore aux alentours de la *piazza degli artisti*, de la *via Nuova* et de *Notabella*. Au plus proche du centre, les bâtiments sont des immeubles carrés de quatre étages de style art nouveau, avec des couleurs dorées et beige foncé. Plus loin à Notabella, ce sont des tours à appartements d'une dizaine d'étages. Ils ont été construits entre les années soixante et les années quatre-vingt. Les hommes et les femmes qui y vivent ont généralement des métiers avec des salaires équivalents à ceux du nord du pays. Ce sont des fonctionnaires, des indépendants, des professions libérales. À partir de trois ancrages dans ces quartiers, je relate la perception du corps de ces hommes bourgeois. Ensuite, je présente un groupe d'hommes qui veulent changer le monde en mettant fin à la violence faite aux femmes. Enfin, je décris la fin de relation amoureuse dans un couple. Ces trois histoires mettent en lumière l'insécurité de leur masculinité ; les enjeux de distinction entre les hommes bourgeois et des quartiers populaires ; et enfin, le fait que la violence existe également dans les milieux bourgeois, mais qu'elle y est tout simplement invisibilisée.

L'insécurité du corps des hommes bourgeois

Il est vingt-heure, je me déplace vers *parco dei coloni*. Ce parc est d'une grande diversité. On y trouve des ficus bengalis, des Kurrajong australiens, et des cycas du Japon. Il est coloré, il y fait bon de s'y balader en début de soirée quand le soleil se couche. Bien que l'artère routière à côté est fort fréquentée parce que les gens rentrent chez eux ou se dirigent vers le centre-ville, le bruit est assez loin pour ne pas être dérangé. En été, quand le soleil s'en va, il disparaît dans cet amas de couleurs qu'offrent les arbres, plantes et fleurs du monde entier. Assis au centre sur une place avec des bancs, trois hommes se réunissent chaque soir avec leurs chiens. Installé autour de la fontaine, je rejoins Francesco, Lorenzo et Alberto. Le premier est médecin dans un hôpital de la ville. Le second est professeur dans un lycée. Le troisième est patron d'une entreprise de toiture. Les trois ont cinquante ans et sont blancs.

Comme à leur habitude, ils sont habillés avec un polo et un pantalon avec des *mocassins* ou des *bateaux*, pour être plus confortables que dans leurs *richeliens* qu'ils portent au travail. Toujours bien coiffés, ces hommes mettent toujours du gel dans leurs cheveux qu'ils plaquent vers l'arrière. Leur style n'est pas bien différent de certains hommes blancs des quartiers populaires, si ce n'est que vous ne les verrez jamais mettre des habits tels qu'un training en extérieur. Leurs vêtements sont toutefois de bonne qualité. Mes partenaires de terrain du centre me disent toujours qu'ils sont des

snobs. Ce mot leur est assigné, car tout est dans la démarche du corps, le style, et la qualité du tissu. Ce sont des hommes et des femmes qui marchent la tête haute, le corps élancé. Iels sont fier.es.

Alors que je marche trois kilomètres pour rejoindre mes trois connaissances, je passe devant le magasin *Louis Vuitton*, le *Gucci store*, le magasin *Apple*, et de nombreux magasins de vêtements onéreux, j'arrive enfin au parc. Ici les rues sont propres. Alors que dans le centre, je vois rarement les ouvriers de la ville passer pour nettoyer les rues, ici c'est l'inverse. Les poubelles publiques ne débordent pas, il y a peu de débris au sol, les rues sont moins bruyantes. Contrairement aux quartiers populaires, ce sont surtout des restaurants et des bars branchés qu'il y a dans la zone. Ces endroits servent à maintenir une socialisation dans un groupe privé plutôt qu'un groupe de quartier. Dans les différents immeubles à appartements, les gens peuvent se croiser, mais ne se connaissent pas forcément. La vie y est plus individuelle. Francesco, Lorenzo et Alberto se connaissent depuis toujours. Ils ont fait leurs études ensemble. Leurs parents voulaient la meilleure école pour eux. Alors ils ont été mis dans l'école Eco I, située près de leur lieu de vie actuel.



Figure 20: des magasins de luxe dans le nord de la ville.

Parfois, l'un ou l'autre ramène des *dolce*, des petites sucreries à partager. Francesco refuse toujours d'en manger. Ne le voyant jamais manger une seule fois ces pâtisseries ou biscuits, je lui demande une fois pourquoi il n'en prend jamais.

« Je ne mange jamais la journée, je ne me mange que le soir. Je veux perdre du poids parce que je trouve que j'étais très gros il y a quelques années. »

Autrefois, il a fait beaucoup de musculation. Il me fait voir des photos de lui plus jeune, me montrant un corps bodybuildé, finement musclé de toute part. Puis, il y a quelques années il a arrêté la salle, car il n'avait plus le temps à cause des différentes occupations. Ses muscles ont alors fondu. À partir de ce moment, il a commencé à se trouver gros.

« Un jour j'avais vu mon corps dans le miroir et j'ai fait attention. J'ai repensé à mon corps d'avant, cela était inacceptable. Être gros, ce n'est pas bon pour la santé, on peut avoir des problèmes cardiaques. Les personnes qui militent pour le bodypositivism m'inquiètent beaucoup. Quand ils disent qu'il ne faut pas juger, je trouve que si. Ta crise cardiaque ne te jugera pas quand tu l'auras. »

Être gros, ce n'est pas possible. Il se retient de manger divers repas. La seule alimentation qu'il absorbe durant la journée, c'est de l'eau. Ainsi, quand il a faim, il remplit son estomac afin de ne pas ressentir la sensation de faim. Ses amis et sa femme lui ont déjà dit qu'il devait tout de même faire attention, car il maigrit fort. Mais Lorenzo estime que c'est un sacrifice à faire pour garder la forme et avoir un corps sain. Il mange tout de même le soir, il se permet de manger copieusement, car il a faim. Mais il trouve qu'il mange trop, alors le lendemain, il ne mange pas ou peu. Ce sujet n'est pas anodin, régulièrement ces trois hommes jugent, jaugent et observent leurs corps. Francesco, le blagueur de la bande fait régulièrement des remarques sur la prise de poids de certaines connaissances à eux. Il n'hésite pas à traiter Lorenzo ou Alberto de *porco* [porc]. Mais comme il me le répète sans cesse pour se justifier auprès de moi *sono scherzi tra di noi* [ce sont des blagues entre nous]. Si Lorenzo fait une blague sur Alberto, alors Francesco rit avec lui. Si cela concerne Francesco, alors Alberto est le complice de Lorenzo. Mais ils se rassurent toujours par la suite, comme pour soigner ou atténuer la possible remarque. Parce que les sujets des blagues les font rire, mais de manière gênée. Lorenzo me fait un jour une confidence.

« Francesco rigole avec ses blagues. Entre nous, on rigole, on connaît nos limites. »

« Mais quand il fait une blague sur toi et ton poids, tu trouves cela drôle ? »

« Je sais qu'il ne le pense pas, mais cela fait parfois un peu mal. Mais je ne veux pas déranger l'ambiance avec mes amis. »

Il ne veut pas détruire l'ambiance. Pour cette raison, il participe aux rires et aux moqueries qui ne le concernent pas. Dans ce groupe d'homme, la blague a pour but de rappeler et de maintenir une pression sur ces hommes afin qu'ils contrôlent leurs corps. Francesco est la personne qui met cela le plus en avant. Il y a quelques mois, il a commencé à faire du sport. Il a perdu plus de vingt kilos en cinq mois. Aujourd'hui, il a une allure sportive. Il a demandé à sa femme de calculer ses portions. Elle pèse tout ce qu'elle lui prépare avant de cuisiner afin qu'il ait les proportions et les apports journaliers requis. Quand il a commencé à perdre du poids, personne ne l'a remarqué. Alors, il en a parlé lui. Je l'ai rencontré durant cette période de transition. Ce n'est qu'au bout d'un mois avec eux que j'ai compris qu'il m'a utilisé comme support pour se mettre en avant. Je n'ai pas eu le contexte pour comprendre pourquoi il me parle de ses exploits sportifs. Alberto m'explique la situation : depuis quelque temps, il fait du sport, mais ses deux amis ne félicitent pas ses efforts directement. Il amorce des discussions sur ce sujet pour qu'il soit applaudi. Ce qu'Alberto et Lorenzo font.

Au sein de ce groupe d'hommes, ils mettent en avant que le contrôle du corps, l'apparence sont essentiels chez eux. La discipline peut passer par plusieurs comportements. Se restreindre, contrôler ce qu'on mange, éviter certaines choses. Mais cela passe aussi par des décisions qu'on retrouve dans les comportements les plus anodins. Alberto par exemple ne met pas de sel, pas de poivre, pas d'épices dans ses repas, qu'il cuisine avec le minimum d'huile. Ils reçoivent de l'encouragement et des félicitations. De plus, entre eux, ils se font des rappels à l'ordre pour persévérer. Les femmes qui ont des comportements similaires sont rapidement qualifiées d'anorexiques ou de boulimiques. Alors que les hommes, eux, obtiennent un statut viril, masculin. À la différence des femmes, pour des habitudes alimentaires restrictives, les hommes ne sont pas *malades*. Ceci situe socialement l'anorexie et la boulimie qui seraient exclusivement réservées aux personnes sexisées, car il n'y a qu'eux qui peuvent l'être.

Le corps des hommes est le reflet de leur réussite, du contrôle, de leur virilité. Un des aspects de la virilité est la chevelure et le poil. Quand ils ont des chemises, ils ouvrent toujours les derniers boutons pour mettre leur pilosité en avant. Les corps poilus sont masculins, alors que les corps sexisés doivent être imberbes de toute pilosité. Francesco, Alberto et Lorenzo n'hésitent pas à mettre ceci en avant. Mais une partie du corps les insécurise constamment. La chute des cheveux. Cela ne se voit pas, mais les trois hommes sont atteints de calvitie. Un jour, nous discutons de nos cheveux. Les trois hommes me demandent si j'ai l'intention de faire des implants capillaires car j'ai une calvitie. Je réponds par la négative et je demande si eux l'ont fait. Tous les trois se sont déjà

rendus en Turquie pour faire des greffes. Ces opérations peuvent coûter jusqu'à plus de 10 000 euros. Un luxe que peuvent se permettre ces trois hommes. Ils en parlent ouvertement. Cette procédure n'est pas mal vue. La chirurgie est assez bien acceptée dans les milieux bourgeois. Historiquement, Silvio Berlusconi, homme politique et magnat des médias, a popularisé la chirurgie esthétique, auprès des femmes, mais aussi chez les hommes. Cet homme est un peu l'image de la masculinité hégémonique. Un homme qui a « réussi » a eu plusieurs femmes, il touche à tout, il est présent en politique, son surnom est tout de même *il cavaliere*. Il a eu recours à de la chirurgie, et il ne s'en cache pas. Il l'assume même. Pour ces trois hommes, avoir un corps « beau » est essentiel pour montrer leur réussite, leur maîtrise. Mais ils se différencient des hommes blancs bourgeois qui s'intéressent aux inégalités sociales. Ils vivent leur vie sans s'intéresser à leur privilège. Certes, ils peuvent en avoir conscience, mais ils ne vont pas le remettre en question. Le corps des hommes est primordial dans la construction de leur masculinité. Le sociologue James Messerschmidt, est revenu sur quelques notions de Raewyn Connell pour apporter des précisions sur l'importance aux corps. Il dit notamment sur les hommes dominants « *Bodies are involved more actively, more intimately, and more intricately in social processes [...] Bodies participate in social action by delineating courses of social conduct: the body is a participant in generating social practice. So we argued that it is important not only that masculinities be understood as embodied, but also that the interweaving of embodiment and social context be addressed. [...] the circuits of social embodiment constantly involve the institutions on which their privileges rest [...] their characteristic sports, leisure, and eating practices deploy their wealth, and establish relations of distance and dominance over other men's bodies.*¹⁷ » (Messerschmidt 2018, 54-55) Ces trois hommes montrent que c'est au travers de la pratique sportive, de l'alimentation et de l'utilisation de la technologie (chirurgie) que leur masculinité est mise en exergue. Je vais maintenant me rapprocher des hommes qui réfléchissent à leur masculinité et se disent alliés ou féministes.

Entre discours et pratique, « l'homme féministe ou l'allié »

Mélanie Gourarier a relaté dans son ethnographie sur la communauté de séducteurs de France que l'hégémonie masculine se transforme perpétuellement afin de se normaliser et être légitimée (Gourarier 2017, 144). Aujourd'hui, la masculinité viriliste traditionnelle tombe en désuétude dans les milieux bourgeois, elle se transforme, car l'hégémonie est « renégociée » (Gourarier 2017, 145). Ce processus est particulièrement visible auprès des classes bourgeoises que

¹⁷ Les corps sont impliqués de manière plus active, plus intime et plus complexe dans les processus sociaux [...] Les corps participent à l'action sociale en délimitant des parcours de conduite sociale : le corps participe à la génération de la pratique sociale. Nous avons donc fait valoir qu'il est important non seulement que les masculinités soient comprises comme étant incarnées, mais aussi que l'imbrication de l'incarnation et du contexte social soit abordée. [...] les circuits de l'incarnation sociale impliquent constamment les institutions sur lesquelles reposent leurs privilèges [...] leurs pratiques caractéristiques en matière de sports, de loisirs et d'alimentation déploient leur richesse et établissent des relations de distance et de domination sur le corps des autres hommes. [traduction de moi]

j'accompagne. Quelque part, non loin de Notabella, je rentre dans une tour à appartements datant des années quatre-vingt. La route est calme, de nombreuses voitures de marques allemandes, italiennes et françaises sont à l'arrêt et prennent la plus grande partie de l'espace de la rue. Il n'y a que deux ou trois personnes, mais elles ne sont que de passage, des femmes avec leurs enfants qui rentrent de l'école. Il est seize heures trente, j'ai rendez-vous avec Fabrizio, un homme que j'ai contacté par téléphone grâce à un prospectus qui était dans un bar où j'ai pris la *colazione*. Le papier indique :

« Si vous êtes un homme et que vous avez envie de réfléchir à la violence faite aux femmes, rejoignez-nous. »

Le document est signé *Noi UVD*. Cet acronyme signifie uomini – violenza – donne. Après avoir contacté le numéro par message, je précise être un étudiant en anthropologie qui travaille sur les masculinités à Palerme. Il m'a donné rendez-vous dans cet appartement. Je sonne au nom qu'on m'a donné « Senira ». Un homme répond, j'indique avoir rendez-vous avec lui à seize heures trente. La porte s'ouvre. J'entre dans un grand hall lumineux et coloré avec des photos du centre historique de Palerme. À un accueil, un homme me dit que je peux monter à un étage. Mais je ne sais pas très bien lequel, car je n'ai pas entendu correctement. Ne voulant pas le gêner, je décide de monter les escaliers, je vais bien finir par tomber sur une porte ouverte. Premier, deuxième, troisième rien... alors je continue. Quatrième, cinquième, sixième...rien. Je termine au dernier étage. Aucune porte n'est ouverte. J'entends derrière la seule porte de l'ultime étage des cris. Un homme a l'air de crier, mais le son est trop étouffé pour que je comprenne de quoi il s'agit. Je redescends et je m'avoue vaincu devant le gardien du bâtiment. Je n'ai pas entendu à quel étage je devais aller. Il me redit alors qu'il s'agit du septième étage. Cette fois je prends l'ascenseur. Surpris, la porte où il y a eu des cris s'est ouverte. Je toque à la porte, une voix aigüe d'homme me dit d'entrer. Un homme blanc me fait face. Il ressemble à Antoine de Saint-Exupéry, mais avec des cheveux gris et un peu plus mince. Il s'appelle Franco. Son air est sévère. Il me dit de m'installer. Dans l'appartement, on dirait qu'il n'y a eu aucun problème. Il me regarde et me dit.

« Allez-y, présentez-vous. »

J'ai l'impression de passer un entretien d'embauche. Alors je réponds, je dis d'où je viens, mes études, que je suis en master. Il me regarde, sans rien dire pendant un moment avant de me dire.

« Mais qu'est-ce que vous cherchez auprès de nous ? »

« J'aimerais passer du temps avec vous, à vos réunions pour savoir ce que vous faites pour mettre fin à la violence sur les femmes.

« Nous avons des réunions de prises de conscience et nous faisons de la prévention dans les écoles. Je vous propose de lire le manifeste de notre organisation pour comprendre notre pensée. Puis vous rencontrerez l'auteur du livre. »

Son fils est alors arrivé. Il me dit que je dois y aller, que je paye le livre plus tard pour l'ouvrage d'une centaine de pages. Je regarde son fils et dis.

« L'éducation, c'est compliqué en Sicile ? »

Franco répond : « ce n'est pas toujours facile. Nous faisons ce que nous pouvons. »

Ainsi, en dix minutes, l'entretien s'est terminé. Il ne m'a pas dit oui ou non. Il est très interrogatif, et craintif. J'ai l'impression que ma venue potentielle dans le groupe est un sujet sensible. Tout comme ma propre venue chez lui a été précédée par une engueulade entre lui et son fils. Les violences sont souvent faites dans l'enceinte des demeures, sans le regard des autres, mais bien à leurs oreilles. Franco a des voisins, ils doivent entendre des cris, des engueulades. Pourtant, personne ne dit rien. Tout comme moi. Je n'interviens pas car j'ai peur que mes chances d'être dans ce groupe soient réduites à néant. Ce silence existe car on ne veut pas briser l'ordre social qui existe. On ne veut pas s'attirer des problèmes, être mal vu. Les locataires des différents appartements savent qu'il y a des violences. Mais tant qu'on n'a rien vu, on a rien entendu. L'omerta n'est pas que mafieuse, elle est aussi masculine. Les hommes ne se dénoncent pas entre eux. Ils se protègent. Moi-même je participe à cette omerta en quelque sorte. J'aurais pu lui demander pourquoi il a crié. Au lieu de cela, j'ai transformé ma phrase afin qu'elle ne soit pas une critique. Je lui ai tendu la possibilité d'approfondir sa vision de l'éducation, mais il a décidé de me répondre de manière subtile.

Une fois chez moi, je me suis mis à la lecture de l'ouvrage et j'ai tenté de dégager les lignes principales de leur vision sur la violence faite aux femmes. Succinctement, la vision de l'association est que les hommes doivent remettre en question leur privilège, car ils sont violents pour le moment. Ils se disent féministes et alliés des féministes dans leur lutte. Ils veulent de leur côté questionner les hommes sur leurs actes. L'organisation estime que les hommes et les femmes sont naturellement ainsi à cause de leur condition biologique. Mais ils ajoutent qu'il y a une racine sociale et culturelle qui s'ajoute. Dans le monde social et culturel, ils apprennent à devenir des uomini et des donne. Il y a bien sûr la question des personnes transgenres qui est abordée, mais uniquement

pendant deux pages où il les nomme *transsexuels*. Ensuite, un autre aspect du livre est son caractère catholique, car Umberto est théologien. Il estime trouver des racines du patriarcat et de la forme de la famille dans la bible, que dans la société sicilienne, le père est laissé au second plan, et que la mère, ayant porté l'enfant, a le véritable amour maternel. Enfin, l'ouvrage se positionne contre la prostitution, car les femmes seraient les servantes du capitalisme, car leur corps est donné aux hommes.

Une fois les différentes positions de l'auteur et de l'organisation comprise, je contacte le fameux auteur, Umberto Calari. Il me propose de le rejoindre au bureau de l'association, situé près de la *piazza degli artisti*. J'arrive là à seize heures, comme convenu. Le bâtiment est de style art nouveau. Il y a de magnifiques petites illustrations de fleurs sur les murs, mais aussi des lignes organiques dans la pierre. Je sonne, un homme me dit de monter au premier étage. J'arrive, un petit homme en embonpoint avec un visage radieux et une grande barbe m'ouvre. Il est d'un ton joyeux. Il y a trois chats dans la pièce. Il m'explique que ce lieu est le bureau des trois organismes qu'il gère. Le groupe de réflexion sur la masculinité, un contre la mafia et un groupe de philosophie. Il me demande alors, ce que j'ai pensé du livre, car les jeunes ne lisent pas beaucoup ce livre. Je lui réponds qu'il est important de comprendre comment son organisation pense pour mon travail d'ethnologue. Je lui demande alors pourquoi les jeunes ne lisent pas son livre.

« Mais c'est parce que je traverse une phase d'époque dans laquelle le médium est de moins en moins l'écriture et de plus en plus l'image. Et je le crois d'année en année. Les enfants sont de moins en moins enclins à apprendre par les livres, cela ne signifie pas à mon avis qu'ils sont moins intelligents, ni au final qu'ils sont moins éduqués. Parce que je pense que dans ma génération, si je passais deux heures à regarder un documentaire à la télévision, je perdais du temps par rapport à mes études. J'ai l'impression que pour les nouvelles générations, c'est déjà une autre façon d'étudier. De ce à quoi je suis habitué. Il y a donc une crise de la lecture des nouvelles générations que l'Italie aggrave, une crise de la lecture traditionnelle, c'est-à-dire que nous sommes un pays dans lequel, par rapport aux États-Unis et à la Grande-Bretagne, à l'Allemagne. Aux Pays-Bas, je pense aussi à la Belgique, je ne sais pas, on lit moins. Il y a une différence entre le nord et le sud. Dans le nord, si tu vas à l'université, c'est parce que tu as l'envie d'étudier. Car le salaire est important, tu peux commencer à travailler à 18 ans ou 35 ans. Les gens peuvent dire « pourquoi attendre pour travailler alors que je peux gagner ma vie maintenant ? » Dans le sud, l'université sert surtout de parking en attendant d'avoir un travail. »

Pour Umberto, nous sommes dans une société où nous lisons moins qu'auparavant, surtout les livres majeurs de la littérature italienne. Ce qui l'embête par-dessus tout est que les gens qui vont à

l'université à Palerme ne le font pas par amour du savoir comme dans le nord, mais pour y chercher des opportunités de travail. En fait, Umberto aimerait que les gens aillent à l'université, car elle serait un choix parmi tant d'autres. Umberto peut se permettre de penser ainsi, car il est un homme blanc très privilégié. Il vient d'une famille aisée, il a lui-même fait des études, puis a été théologien et enfin professeur d'école. Il n'a jamais dû se poser la question de comment gagner sa vie.

Il m'explique ensuite qu'aujourd'hui, les écrivains peuvent être stimulés par la critique, mais que certains sont dans l'hypercritique. Je lui demande alors ce que cela signifie pour lui. Il me rétorque :

« Les féministes peuvent être critiques. Mais d'où viennent les stimuli critiques ? Des groupes féministes et des minorités sexuelles ! Dans mon livre, je fais cette différence parce que je suis un peu ironique. Que je rencontre des femmes, certaines sont critiques et elles sont utiles, alors que d'autres sont trop critiques, donc hypercritiques ! »

Je lui demande alors s'il parle de Zappino, une personne queer avec des idées communistes qu'il cite en note de bas de page. Ne voulant pas répondre, il utilise la barrière de la langue en répétant que les notes de bas de page servent à préciser de quoi il parle. Il m'explique ce que sont des notes de bas de page, alors que je précise que j'ai compris, mais il continue, alors je me dit que cela ne sert à rien de continuer sur cette question. J'enchaîne alors en lui demandant pourquoi il ne dit pas personne transgenre. Il me dit :

« Pour moi les personnes transsexuelles, ce sont des personnes qui ont des opérations chirurgicales pour changer de sexe. Donc elles sont transsexuelles. Il y a un problème à ce mot ? »

Sa vision du genre est située dans le biologique. Pour être femme ou homme, il faut avoir le sexe qui va avec. Il faut obligatoirement passer par la case chirurgie pour avoir le genre en question. Je lui explique que dans les communautés trans, ce mot a une signification plutôt violente. Il me dit comprendre, mais continue à tout de même parler de personne transsexuelle. Une nouvelle fois, Umberto se situe comme un homme cis, blanc, hétérosexuel, il n'a pas le besoin ni l'envie de changer radicalement ses manières de faire en remettant en question ses privilèges. Cela va jouer un rôle important dans la suite des événements.

Après cette question, nous discutons un peu de mon parcours universitaire qu'il désire connaître. Quand je lui dis qu'en anthropologie, on cherche avant tout à comprendre, à écouter, il me dit que je suis prêt. Les choses s'accélèrent et il me précise :

« Je suis désolé que nous faisons si attention avec les gens qui veulent nous rejoindre. Nous sommes un groupe exclusivement composé d'hommes que nous connaissons et nous n'acceptons pas les femmes, car il faut que l'on soit uniquement entre hommes pour que cela fonctionne. »

« Il y a déjà des femmes qui sont venues dans votre groupe ? »

« Oui, mais elle nous a fait des critiques, alors nous avons préféré mettre un terme à sa venue. Disons que pour que cela fonctionne, il ne faut pas entendre des critiques, des hypercritiques, comme je l'ai dit tout à l'heure. Toi, tu sais te taire et écouter, car c'est ce qui est attendu de toi si tu viens à nos réunions. »

Umberto exprime sa peur d'avoir à faire face aux critiques. Une femme a par le passé exprimé des idées, elle s'est fait remercier au bout d'une seule séance. Ayant été sociabilisé avec des garçons, je sais que les hommes blancs sont fort sensibles à la moindre remarque. Même à plus de 1500 kilomètres de chez moi, il faut marcher sur des œufs. Alors je fais comme d'habitude, j'écoute, sans rien dire. C'est ainsi qu'Umberto m'explique qu'il doit d'abord demander aux autres membres leur accord pour être sûr que je pouvais venir aux différentes réunions. La première réunion allait être une réunion sans moi. Deux semaines plus tard, l'auteur du livre me contacte. Il m'apporte la nouvelle : je peux aller aux réunions du groupe.

Une réunion d'hommes « féministe » parmi tant d'autres

Un lundi soir d'octobre, je me rends au bureau de l'organisation qui dit lutter contre la violence faite aux femmes. Je sonne, une femme répond, il s'agit de la femme de Umberto. Elle m'ouvre la porte. Elle est en train de préparer la table, Umberto n'est pas là. Du moins pas dans la pièce, car il sort d'une porte en me saluant. L'homme me propose de m'installer à la table, ce que je fais, je me place au centre. Tour à tour, les sept autres membres de l'association arrivent. Ce sont des personnes qui vivent toutes à *Notabella* ou dans le quartier de *piazza degli artisti*. Ils ont entre cinquante et nonante ans. Ce sont tous des hommes blancs, ils sont professeurs, philosophes, retraités, médecins, en somme, des hommes de tous les jours, comme tous ceux que j'ai décrits jusqu'à présent. Le groupe réuni, la femme de Umberto nous souhaite une bonne séance et s'en va, nous laissant entre hommes.

Comme à leur habitude, ils commencent par parler des petites choses de la vie, mais aussi de l'actualité politique. Entretemps, Franco et Umberto règlent quelques détails concernant la réunion et l'ordre du jour. Franco est assis au bout de la table. Il annonce qu'aujourd'hui nous allons d'abord parler des formations qu'ils vont donner dans les écoles et ensuite chacun pourra témoigner de sa semaine.

L'une des principales activités de l'association est d'aller dans les écoles et de faire de la prévention sur la violence faite aux femmes. Les collaborateurs de l'association veillent à ce que les garçons dans les écoles prennent conscience de la violence qui peut émaner d'eux. Pour leur apprendre cela, il s'agit de passer par des séances de ce qu'ils nomment *auto-conscienza* [autoconscience]. Franco, qui est le président officiel, se félicite qu'au lycée *Ettore Marojana* – situé à *Notabella* – la séance de prise de conscience s'est déroulée sans accroc. Je n'ai jamais pu suivre un membre de l'organisme dans une école. Mais j'ai eu la chance de voir ce qu'est une séance de prise de conscience au travers des réunions. À chaque fois qu'ils se voient, ces hommes font une séance d'autoconscience.

Le début de la séance est simple. Tout le monde se tait, nous sommes autour de la table. Nous attendons. Umberto – le président officieux – annonce que nous allons commencer. Demandant qui veut commencer, il observe le groupe. Franco va commencer. Il annonce :

« Être un homme, et être un père, ce n'est pas facile. Cette semaine, j'ai fait quelque chose que je n'aurais pas dû faire. J'ai eu du mal à canaliser cette violence masculine qui est naturellement en moi. La contrôler s'avère parfois difficile. Comme à tout moment, il y a des moments où nous avons eu des journées difficiles. La semaine passée, mon fils a eu des problèmes à l'école. Il a du mal à accepter les remarques, ce qui lui fait perdre patience. Je l'ai engueulé. Alors, il m'a jeté une pierre que j'ai comme décoration, mais je n'ai pas été effrayé. Mon caractère machiste est ressorti. Je me suis énervé et j'ai crié sur mon enfant. Quand je perds patience, je m'énervé et j'ai crié sur lui. Quand mon fils fait des bêtises et que je lui crie dessus, il pleure, comme quand je lui mets une claque. Je sais alors que les mots sont tout aussi violents que les mains. Mais au moins, je comprends que j'ai eu des gestes violents. Pour moi il y a une chose importante. Il faut trouver une balance entre la rigidité et l'émotivité. Quand je l'engueule, je peux être dur. Mais quand le conflit est fini ou qu'il a été sage, je suis affectif avec mon fils. Je le câline, je lui fais des bisous. »

Dans ses propos, Franco exprime que la violence masculine est intrinsèquement liée à une nature qui sommeille en lui, car il est un homme. Dans des excès de colère, il se retrouve à faire violence, ici envers son fils. Outre que son fils reproduit les mêmes schémas violents des garçons à l'école, la réaction du père est intéressante pour comprendre la *banalité* des violences familiales. Son fils, qui est encore en train de grandir, apprend à lui aussi à devenir une figure masculine, notamment en défiant son père. Il le confronte verbalement, mais aussi physiquement. Alors, la seule solution que trouve Franco est *son caractère machiste*. Son fils a été élevé dans une culture patriarcale, lui aussi, alors il utilise la violence, car elle serait l'ultime réponse pour asseoir son pouvoir de père. Sur la défensive, il tente de se rassurer en disant qu'il comprend que ce sont des gestes de violence. Dans

cet univers patriarcal, il nomme la violence la rigidité. Elle a sa place aux côtés de l'émotivité, qui selon lui se résume à faire des marques d'affection.

Dans ce groupe de réflexion, où l'autoconscience prime, on peut imaginer qu'il peut y avoir des questions, des réflexions, des propositions qui permettent à un individu de s'améliorer. Seulement, quand Franco a fini son plaidoyer, personne ne réagit. Tout le monde est comme moi, passif. À cet instant je comprends précisément pourquoi la femme a été remerciée. Là où elle s'attendait à pouvoir mettre les hommes face à leurs contradictions, cet instant où les hommes peuvent remettre en question leur privilège s'avère être un instant de silence où personne ne dit rien. Une nouvelle fois, l'omerta masculine prend le dessus et nous – moi y compris – restons dans le silence. Je sais que dans ce groupe d'hommes, si j'émetts une remarque, je serais aussi gentiment remercié. Il suffit de regarder la place que j'ai dans ce groupe d'hommes qui veulent se remettre en question. Pour me présenter à des collègues ou amis de passage, ils disent toujours *« c'est un anthropologue qui est là pour voir comment des hommes luttent contre les violences faites aux femmes. »* Ces hommes se jugent bons, étant des personnes qui luttent contre la violence, comme s'ils n'étaient pas comme les autres *maschi*. Venant des quartiers bourgeois, ils utilisent la figure des hommes des quartiers populaires comme une image repoussoir. Les hommes des quartiers populaires sont considérés comme le étant le véritable problème, car ce sont des terra-terra qui ont une mentalità antica. En plus de cela, dans les quartiers du centre, comme Mercato, c'est l'anarchie, disent-ils.

Ainsi continue la réunion après ce petit silence d'environ cinq secondes. Papi se propose pour enchaîner la séance, car cette semaine, il dit avoir eu beaucoup de problèmes. Il a une compagne et un fils de neuf ans. Il a quelques problèmes pour dialoguer avec son fils, alors parfois, il lui arrive d'être violent et de faire du mal à son garçon. Il demande conseil à ses collègues hommes. Lors de son témoignage, William intervient :

« J'ai parfois eu des moments violents avec mon fils. Quand il ne comprend pas quelque chose, parfois je m'énerve et je lui mets une claque. Cela m'est déjà arrivé plusieurs fois. J'ai peur qu'un jour il ne veuille plus me voir. Durant l'été, il passe tout son temps avec moi. Mais il ne parle pas beaucoup. Mon fils n'est pas comme les autres enfants. Il a du mal à écouter les remarques, même à l'école, alors il se met en colère. Je le fais voir une psychologue et une assistante sociale. Je vois qu'il ne va pas bien, mais il ne parle pas. Il est très émotif, mais il ne nous écoute pas, ma femme et moi. Je ne sais pas quoi faire »

« Ton fils est autiste ? »

« Oui, sûrement. Nous n'avons jamais fait les diagnostics, mais je trouve qu'il est comme eux, très renfermé, il ne s'exprime presque pas. »

« Il faut utiliser quelque chose qui le met à l'aise pour discuter. »

« J'ai un lien particulier avec lui. Je filme beaucoup. Il aime filmer des choses, je lui ai appris quand il était un peu plus petit. Quand on filme, il est très calme. Il est né pour être réalisateur, depuis toujours je lui apprend. »

Dans ce groupe qui revendique l'importance de la présence des pères dans la vie des enfants, Papi se sent perdu. Il ne sait pas exactement comment s'occuper de son enfant. Quand son enfant ne comprend pas quelque chose ou qu'il se met en colère, l'une des seules réponses que Papi trouve, c'est d'utiliser lui aussi la colère ou la violence verbale. Il sait pertinemment bien qu'un jour son fils pourrait se distancier de lui à cause de cela. Tous ces pères ont comme point commun le fait d'avoir utilisé à un moment où un autre la violence physique et verbale envers leurs enfants. Mais ce groupe protège la masculinité et les privilèges de ces hommes, ne remettant pas en question certains de leurs actes, comme celui d'avoir le droit d'user de la violence physique et verbale sur les membres de sa famille. La seule réaction possible que trouve son collègue William est une approche psychologisante. En proposant l'autisme comme explication, il résout les problèmes de Papi lui suggérant de faire une activité qu'aime son fils pour dialoguer avec lui. En plus de remettre la faute sur l'individu et d'invisibiliser le système patriarcal et le virilisme, cette approche occulte les violences que le père commet, car on ne le met pas face à ses propres actes. Il est de fait le bénéficiaire de ce système patriarcal.

Je vais survoler l'histoire de William, qui est moins interpellante que celle des autres, car elle est plus acceptée dans le sens commun. C'est un homme qui a passé la soixantaine, il est à la retraite. Il a consacré tout son instant de parole à remercier sa femme d'avoir sacrifié avec « *humilité* » son parcours universitaire pour s'occuper des enfants. Cette histoire a fait réagir Pino, un homme de quarante ans, père d'un garçon de treize ans. Il aurait tant voulu que son histoire soit comme celle de William.

« Mon ex-femme n'est pas comme j'imaginais les femmes, maternelle et sensible. J'ai été étonné qu'en tant que femme, quand mon fils pleurait, elle me le donnait. C'est une minchia [un mot sicilien qui veut littéralement dire bite, mais qui signifie généralement l'étonnement ou une insulte en fonction du contexte.] Si je faisais le ménage, elle devait prendre soin des enfants, mais elle me laissait tout faire. J'ai été perturbé parce qu'elle n'était pas comme ma mère, mon modèle féminin. Je n'avais pas à être dans ce rôle. Normalement, ce sont les femmes qui sont maternelles. Mais en public, elle faisait la femme. Je l'ai mal vécu. Mon fils est autocentré, il est sensible, mais il a peur de s'exprimer

quand il est dans un groupe. Aujourd'hui il est doctorant à la faculté d'archéologie de Pise. [...] Quand il était petit, il était instable. Mais comme nous lui avons appris à être sage et à ne pas répondre, il a subi du harcèlement. Ma femme, c'est de sa faute à elle. Il est instable à cause d'elle. C'est une piscella [une adolescente, une femme qui se comporte comme quelqu'un d'immature].

L'essentialisation de la masculinité et de la féminité participe à la séparation des tâches au sein du couple. Pino se place en tant que victime, car sa femme n'est pas comme l'a été sa mère, sa figure maternelle. Alors que ce groupe milite entre autres pour la paternité et l'inclusion des pères dans l'éducation des enfants, Pino, n'est pas d'accord à l'idée d'avoir à s'occuper de son fils. Tout comme il n'est d'accord sur la manière dont les tâches domestiques sont réparties. À coup d'insultes violentes, il rabaisse sa femme et la fait passer pour une folle, une hystérique, une femme qui ne fait rien à la maison auprès du groupe d'hommes qui offre des réponses de soutien à Pino. Ils lui ont dit qu'il a bien fait de la quitter, Franco lui a même dit qu'il aurait dû se mettre en colère contre elle. Ce serait la faute de cette femme si son fils est timide. Ce que ce père souligne dans son discours, c'est l'importance de la virilité dans les relations chez les jeunes garçons. D'une main, Pino veut que son fils ne soit pas comme les autres garçons, mais de l'autre, il aurait bien voulu que son fils se défende, en soi, qu'il ne soit pas une *filletina*.

Il semble intéressant au regard de ces récits de tirer quelques conclusions. Comme je l'ai expliqué précédemment, il m'a été fort difficile de rentrer en contact avec l'association. Ils ont fait très attention à ce que je disais, à mes possibles remarques. Comme j'ai été très passif, que j'ai simplement écouté sans rien dire, ils m'ont accepté dans le groupe. Ils n'ont pas fait cela sans raison. Ces hommes ont conscience de leurs privilèges, mais surtout de la violence du groupe. Umberto, avant que je vienne à la première réunion m'avait prévenu « *il nous arrive d'avoir parfois d'avoir des propos difficiles, mais qui sont nécessaires pour faire réussir l'autoconscience.* » L'autoconscience serait la solution aux problèmes de la violence masculine. Pour faire réussir ce processus, les hommes de ce groupe ne critiquent pas, ne débattent pas sur le fond, sur la position, sur les propos tenus par les membres du groupe. Ils ont bien conscience d'être un *boy-club*, un groupe d'amis qui se réunissent et insultent, critiquent et rabaisent les femmes. Francis Dupuis-Déri a retracé l'histoire des premiers mouvements masculinistes, des groupes d'hommes, avec du capital économique, culturel et social, proche du mouvement féministe, mais qui vont effacer les enjeux féministes à leur profit (Dupuis-Déri 2018, 148-149). En devenant un boy-club, ces hommes prennent de la place, ensemble, et vont se protéger les uns les autres, et savent pertinemment comment garder le pouvoir (Dupuis-Déri 2018, 28).

De l'autre côté, ces maschi, n'ont pas l'impression d'être comme tous les hommes. Ils seraient différents, car eux, ils ont une soi-disant conscience de la violence qu'ils peuvent émettre. En chevaliers blancs, ils vont même dans les écoles pour apprendre aux garçons et aux filles ce qu'est la violence et comment la canaliser. Le tout, dans un cadre sexiste, discriminant les TDS (travailleuse.rs du sexe), les personnes trans, mais aussi les femmes.

Ils se positionnent dans un cadre naturaliste qui réaffirme leur position de domination. Mais en fin de compte, ils acquièrent un statut privilégié auprès de leurs groupes de connaissances, car ils seraient des personnes qui luttent contre les violences faites aux femmes. Ils seraient des hommes déconstruits, féministes, et alliés. Alors que si l'on y prête attention, ils sont tout aussi violents que n'importe quel homme peut l'être. Ils sont d'ailleurs isolés, entre eux, parce qu'être en lien avec d'autres associations pourraient les mettre face à leurs paradoxes. Dans le milieu militant LGBTQIA+ de Palerme, personne ne connaît cette association. Sylvie Tissot a abordé la question de l'acceptation des personnes homosexuel.les et relate que l'acceptation n'est que de surface ; dans le fond, les personnes LGBTQIA+ doivent se conformer aux normes de genre et hétéronormatives pour exister ; l'acceptation est avant tout une manière de se distinguer (Tissot 2018, 303). De manière comparable avec mon terrain, les hommes de ce groupe se disent féministes et se distancient des hommes des quartiers populaires. Ainsi, ils ne prennent plus une casquette de suspects, mais d'alliés du féminisme. À côté de ces hommes, il en existe d'autres qui sont aussi violents dans leur couple. Je vais présenter dans ce prochain point un ancien couple dont la violence a rythmé la relation. L'homme a une emprise pendant la relation et elle continue après la relation, notamment par du harcèlement.

« Je te quitte. » « Non, tu ne peux pas. »

Dans les quartiers bourgeois, les violences physiques ou psychiques existent. Bien que les hommes du nord de la ville se distinguent dans leurs discours des maschi des quartiers populaires, ils peuvent avoir des comportements similaires. Ce n'est pas tant l'appartenance à une classe privilégiée qui fait émerger la violence, mais bien parce qu'ils sont des hommes. Leur privilège est de cacher leurs comportements en utilisant les classes populaires comme la figure repoussoir, mais aussi pour invisibiliser leurs propres violences. Dans les couples, les femmes peuvent subir la domination masculine. Mais elle est d'autant plus discrète, car la violence dans les classes privilégiées n'est tout bonnement pas pensable dans l'imaginaire collectif. Pour décrire cette violence, je vais m'intéresser à Alicia et Dominio. Iels sont tous les deux issu.es du monde bourgeois. Elle est une femme trentenaire vivant de sa passion, l'illustration. Lui, il est créateur de

contenu pour des chaînes de télévision connues comme la BBC, faisant des reportages sur les personnes en situations de migrations et bien d'autres sujets sociaux.

Alicia vit dans le centre-ville, dans un appartement, au rez-de-chaussée d'un ancien *palazzo* détruit par la Seconde Guerre mondiale. Chose plutôt rare dans le centre, elle possède une cour intérieure avec un bel arbre qui remonte vers les autres appartements. Ce jardin lui appartient, personne ne peut y entrer en dehors d'elle-même. Pour accéder aux étages supérieurs, il faut prendre une autre porte que la sienne. Huit mois auparavant, elle était en couple avec Dominio. Mais elle l'a quitté car cela n'allait plus entre eux. Comme Lana, dont j'ai relaté le récit, son conjoint a été violent envers elle. En outre, il a été infidèle, consommateur de drogue dure, avec un comportement instable.

« Un jour, on était au supermarché. On faisait juste des courses. Mais tout d'un coup, il a commencé à avoir un délire, il croyait que des gens lui voulaient du mal, il s'est enfui. Il m'avait laissée là, toute seule. Je n'avais pas compris ce qui lui passait par la tête. Avec la cocaïne qu'il prenait, il avait ses moments et cela me faisait peur. »

Dominio est imprévisible. Il peut-être une personne très gentille, mais d'un instant à l'autre tout peut basculer. Quand iels ont débuté leur relation quelques années auparavant, il n'a pas averti Alicia qu'il consommait. C'est lors d'une soirée, après quelques mois de relation qu'elle a vu son conjoint prendre de la cocaïne. Cet homme, à première vue, n'a pas de comportement à risque. Il travaille sur des plateaux de tournage pour des chaînes télévisées internationales, il est très professionnel, ses amies et sa famille l'adorent, alors il est difficile de croire qu'il peut faire cela. Pourtant, à plusieurs reprises, il a eu des comportements violents envers Alicia. Cela passe par la violence verbale, psychique (manipulation, chantage affectif) et par la violence physique. Au début de la relation, Alicia était très amoureuse, alors, elle n'a rien dit. Très longtemps, elle a *subi par amour*. Dans ce récit, et comme dans de nombreuses histoires similaires, l'amour est utilisé pour empêcher toute critique. Sa vie avec lui a connu des cycles répétitifs. Ce mécanisme lui fait supporter la violence et elle l'a justifiée un temps :

« Il avait ses périodes. Il pouvait être très câlin, comme quand je l'ai rencontré. Il me complimentait sur mon travail, ou moi. Puis, parce qu'il pouvait avoir passé une mauvaise journée ou qu'il n'était pas heureux, il me rabaissait, m'insultait. Je ne me laissais pas faire, alors je lui criais dessus moi aussi. Il me jetait des choses, ou il me tenait, me jetait à terre. Parfois, il m'a frappé. Mais quand il redevenait calme et si gentil, j'oubliais tout. C'était toujours comme ça. Des hauts et des bas. Je vivais dans l'espoir qu'il irait mieux et qu'il serait toujours heureux. »

Alicia s'accroche aux souvenirs de son conjoint gentil et doux, celui du début. Mais bien vite, il a commencé à entrer dans ce cycle. Cela passe par des moments intenses de gentillesse. En l'occurrence, il est très tactile et affectif. Puis il y a des instants de colères. Cela peut survenir à chaque fois que quelque chose ne va pas dans sa vie. Sous son emprise, Alicia espère qu'il va redevenir cet homme qu'elle aime au départ. Pourtant, la situation ne va pas s'améliorer. Au sein du couple, Alicia fait tout. Elle s'occupe de toute la charge domestique et est présente émotionnellement pour son conjoint. Elle me précise « *il est un artiste un peu incompris, toujours dépressif avec de grands airs dramatiques.* » Alors, elle doit être souvent là pour lui. Dominio en profite. Dès que quelque chose ne va pas, il envoie de longs messages de colère à sa conjointe, il la menace, il extériorise sa violence. En tant qu'homme blanc, son statut économique et social, lui permet bien des comportements. Dominio n'est pas malade ou atteint d'une pathologie. Il sait pertinemment ce qu'il fait à chaque instant. Il a le droit d'utiliser la violence physique ou verbale. Dans ce couple, il est le maître.

Dans sa position, il se permet même de faire des activités sans Alicia. Il lui arrive de partir sur un coup de tête pendant une dizaine de jours à l'autre bout du monde. Parfois seul, parfois avec d'autres femmes. Alicia le sait, mais elle ne dit rien pendant une longue année. Elle aussi est une grande rêveuse, une grande voyageuse. Alors quand il part, elle aussi, mais avec une amie à elle. Sa voiture, l'aide à traverser la Sicile de part et d'autre. Triste et sous son emprise, elle va chez sa meilleure amie. Dominio, lui, ne se soucie plus d'elle à ce moment. Tout ce qu'il veut, c'est draguer ou coucher avec une autre femme. Il travaille en même temps comme *free-lance* dans le pays où il est. Quand il revient, tout redevient comme avant. Alicia me dit :

« Il partait souvent avec d'autres personnes, des femmes dans d'autres pays. J'avais toujours envie de partir avec lui. Mais lui non. Une fois, j'ai menacé de le quitter, car il ne faisait plus jamais rien avec moi. Alors, il m'a proposée de voyager avec lui. On est parti. Là, tout était comme au début, mais ça n'a pas duré. Ses bonnes périodes ne duraient jamais. Au bout d'un moment, je crois qu'il était lassé de moi. »

Dominio est un homme qui aime plaire. C'est un *maschio* qui a été éduqué à devenir un homme. Mais Alicia, éduquée dans la culture sicilienne, sait comment sont les hommes. Alors elle le menace de partir. La menace et la colère sont des armes que doivent utiliser les femmes pour se défendre face aux hommes violents. Elle qui est si tranquille, si calme, peut parfois se révéler être une véritable bombe tant elle pourrait calmer n'importe quel homme qui lui veut du mal. Pour Dominio,

il s'agit d'un signal montrant qu'il perd l'ascendant sur elle. En quelque sorte, elle prend conscience que cette violence est injuste et qu'elle ne mérite pas cela. Dans les relations amoureuses, le couple hétérosexuel est pensé comme la norme. Pour renforcer ce couple, l'amour romantique est l'idéal relaté dans les histoires, la musique, les films qui renforcent cette image du couple qui ne peut pas se séparer. Alors plutôt que de le quitter, elle menace. Quitter signifie l'incertitude du futur, la perte des habitudes, la vie n'est plus comme avant. Les sentiments envers la personne, les engagements, les projets sont du ciment parfois très difficile à déconstruire quand on a passé parfois plusieurs années à solidifier cela. Dominio utilise ce moyen pour rester avec elle. Il a conscience qu'il peut aller voir ailleurs, *car de toute façon, sa femme l'attend. Si quelqu'un part, c'est lui.*

Mais les choses peuvent évoluer. L'épisode de l'abandon dans le magasin a été un déclic pour Alicia. Elle ne peut plus rester avec lui :

« Il m'a abandonné dans ce magasin. S'il pouvait faire cela, il pouvait faire des choses plus horribles. M'abandonner dans un autre pays, sur l'autoroute. Je ne sais pas, peut-être qu'il aurait pu nous faire avoir un accident. Ça a été de trop, alors je lui ai dit de partir peu de temps après. Et j'ai bien fait. Il m'a isolée de mes amis. Ils ne me reconnaissaient plus. J'étais pleine d'ombre, triste, sans vie. Même à mon travail, ce que je faisais était triste. Quand ils m'ont revue sans lui, tout le monde me disait que j'étais un soleil. »

Le premier point qui ressort de ce que relate Alicia est la peur du comportement de Dominio. Elle a déjà eu des craintes concernant ses humeurs. Mais le fait d'être lâchée au milieu du magasin a été un événement de trop, celui qui a déclenché le processus pour le quitter. Le second élément est qu'une fois sorti de l'emprise directe de son ex-conjoint, elle a pris conscience que sa propre existence était aspirée par Dominio qui a usé de sa position pour faire ce qu'il veut d'elle. Mais elle a décidé, de partir, de refuser cette position. Son cercle d'amis lui a d'ailleurs précisé qu'elle n'était plus elle-même. Comme si elle avait été vidée de tout ce qui faisait sa personnalité. Mais, l'emprise n'est pas que physique. Elle peut être aussi psychique. Pascale Jamoulle, dans son ouvrage sur l'emprise, décrit que l'emprise « *dépersonnalise* », elle retire à la personne toute capacité de penser avec raison, la personne n'existe plus (Jamoulle 2021, 83).

Alors qu'Alicia a quitté Dominio, il a tout de même gardé les clés de son appartement. Cette simple clé est la cause des problèmes qu'Alicia subit encore de la part de son ex-conjoint. Quitter son partenaire n'est pas facile, surtout quand on est une femme. Déjà auprès des jeunes, j'ai remarqué que la plupart du temps, ce sont les garçons qui quittent leurs partenaires. Si l'inverse se produit,

les garçons entrent alors dans des phases intenses d'émotions négatives. L'un de mes jeunes partenaires de terrain m'a fait vivre ce type de situation ainsi. Sa copine l'a quitté, durant plus d'un mois, j'ai dû me préoccuper de lui, car il a menacé de se suicider, de se couper les veines. Comme elle l'a bloqué sur les réseaux, il m'a très régulièrement demandé de voir ses *stories Instagram*. Ces *micro-interactions indirectes* ont pour effet de faire rentrer le partenaire dans la psyché de son ex. Pour en revenir à Dominio, lui, il a usé de la même procédure.

Son mécanisme pour rentrer dans la tête d'Alicia consiste à lui envoyer des messages. Lui disant qu'ils devraient se remettre ensemble, car ils étaient heureux. Mais elle ne répond pas, elle le laisse. Il lui arrive aussi de lui dire d'arrêter. Mais il continue, envoyant parfois une dizaine de messages l'un à la suite de l'autre, ou alors des appels le matin, la journée et le soir. Quand il n'est pas satisfait et qu'il n'a aucune réponse, il vient, sans prévenir. Il rentre chez elle et l'attend. Dominio se croit encore conjoint d'Alicia. Il estime être celui qui est l'unique à pouvoir être avec elle et surtout, à avoir accès à sa sexualité. Ainsi, quand il vient, il lui propose d'avoir une relation sexuelle. Alicia raconte :

« Quand il vient, il dit qu'il ne va pas me faire de mal, qu'il veut juste parler avec moi. Alors je finis par dire oui, parce que de toute façon, il ne va pas partir. Je lui dis que je ne l'aime plus. Mais que lui, si. Il dit qu'il veut faire l'amour avec moi, mais moi je lui dis toujours que non, que j'aime quelqu'un d'autre. Alors il se met en colère, et me dit tout le temps "d'accord, mais alors couchons une dernière fois ensemble". Comme si je lui appartenais. Maintenant j'ai bloqué son numéro, son Facebook, son Instagram. Mais il m'envoie de longs mails ou alors il m'appelle en numéro masqué. »

Ce que cherche principalement Dominio dans les interactions et dans le couple avec Alicia est le contrôle sur elle. Il s'agit d'avoir la possession de la sexualité d'Alicia. Lui, il peut conquérir, draguer, coucher avec d'autres personnes, alors qu'elle, non. Il reste accroché à sa vie, sans lui laisser aucun échappatoire. Alicia n'ose parfois pas laisser dormir des ami.es chez elle ou de sortir à certains endroits par peur de le croiser, car il laisse peser sur elle le doute constant qu'il pourrait venir et chercher encore à la posséder. Elle ne veut pas prévenir la polizia, car de toute façon, cela ne servirait à rien selon elle. L'emprise émotionnelle qu'elle a vécue, l'histoire qu'ils ont construite ensemble l'empêche aussi de le dénoncer. À chaque fois que l'on en parle, elle me dit « *À quoi bon faire cela ? Il a de bons côtés et je n'ai pas envie de détruire sa vie.* » Alors Alicia n'a pas eu d'autre choix que de s'exclure des cercles d'amitié, des organismes, et de certaines relations pour se protéger de lui. Un jour, elle rêve de quitter cet appartement, car tant qu'elle est là, il est lié à elle. Avoir été blessée

de cette façon ne laisse pas une personne indemne. Les personnes que j'ai rencontrées ayant vécu une emprise vivent des répétitions, comme je l'ai expliqué pour l'histoire d'Alicia ou de Lana. Un cercle se referme sur elles-mêmes, elles revivent des violences en tissant de nouvelles relations. Une partie d'elles ont intériorisé qu'elles ne méritent pas mieux, ou qu'il est normal de subir de la violence (Jamouille 2021).

Un soir, alors que je marche dans la rue pour présenter mon travail à des connaissances, un homme m'arrête dans la *via del Re*. Tout souriant, l'homme dans la trentaine, bien habillé, lunettes de soleil *Ray ban* accrochées au col de son t-shirt noir me parle en italien.

« *Ci conosciamo. Non ti ricordi di me?* [On se connaît, tu ne te rappelles pas de moi ?] »

Il est similaire à des hommes que j'ai rencontrés, je n'arrive pas à mettre la main sur l'identité de l'individu. Je réponds alors un non de la tête suivi d'une négation orale. Pourtant, il me réitère la question, mais cette fois dans un français pratiquement parfait, seul un léger accent subsiste. Jusqu'à la fin de ma rencontre avec lui, il me parle dans ma langue.

« *Mais sì, tu ne te souviens pas de moi ? On a fait la fête ensemble.* »

Je suis assez perturbé par le fait qu'il parle ma langue. Rapidement, je fais le lien. Il s'agit de l'ex d'Alicia. Je n'ai jamais fait de fête avec lui, je sais qu'il est en train de me mentir. Je lui réponds alors que je ne le connais pas, pour partir au plus vite. Mais il se met devant moi, toujours souriant, il maintient la conversation.

« *Tu fais quoi maintenant ? Tu veux faire la fête ? Je veux faire la fête, je te suis.* »

« *Écoute, je ne te reconnais pas. C'est très bizarre....* »

Il s'approche de moi, il se tient bien droit, fait de grands gestes avec ses bras, il continue de me sourire.

« *Tu t'appelles comment ?* »

« *Mais je ne vais pas dire mon nom à un inconnu, je ne te connais pas je te dit, toi comment tu t'appelles ?* »

« *Et là tu vas où ? Tu vas boire un verre ? Allons boire un verre ensemble.* »

« *Non, je rejoins des amis à un parc pour sortir leur chien.* »

« *Tu ne vas pas plutôt voir Alicia ? Tu sais que c'est ma meuf ?* »

Très stressé, je réponds très rapidement. *« Tu connais Alicia ? Elle ne m'avait pas dit qu'elle avait un copain. »*

Il recule mais il ne me lâche plus du regard. Il avance vers un magasin tout en m'attirant vers lui.

« Bon, aller, viens je te paye au moins une bière. »

Une partie de moi ne veut pas le suivre, pourtant, je le suis, un peu déstabilisé par la manière dont cet homme est si intrusif, si prenant. Alors je rentre avec lui dans un petit magasin self-service où il n'y a personne à part lui et moi. Ce magasin est situé à trois mètres de là où il m'a arrêté dans cette rue bondée de passant.es. A l'intérieur le ton monte d'un cran. Il n'est plus aussi gentil. Je lui dis : *« Écoute, moi il ne me faut rien. Prend juste une bière pour toi. »*

« Et donc, tu vas voir Alicia ? »

« Non, j'ai d'autres choses à faire. »

Son regard est noir, il a le torse bombé, il semble énervé. Il va de droite à gauche tout en me fixant constamment. Il ne cligne presque plus des yeux et me rétorque : *« Donc tu n'es pas là parce que c'est son anniversaire ? »*

« Je ne savais même pas quand était son anniversaire. »

« Alicia, c'est ma meuf. Tu me rends fou. J'ai besoin de savoir. Vous avez baisé ? »

« C'est juste mon amie. Et c'est pas ma meuf, ni ta meuf, elle est à personne d'ailleurs. Elle est libre de faire ce qu'elle veut. »

« Ah ouais ? Et pourquoi je t'ai vu chez elle alors ? »

Il est stressant. Je sens une tension dans tout mon corps. Lui, il a l'air aussi tendu, mais il fait mine d'avoir le contrôle de son corps. Il ne peut s'empêcher d'approcher de temps à autre sa tête. Je lui réponds alors : *« Parce que j'étais chez elle, et tu n'avais pas à être là. »*

Il commence à trembler, roule une cigarette difficilement : *« Maintenant dit moi, tu as baisé ma meuf ? Que je sache. Comme ça je te casse la gueule et je vais te tuer. »*

« Mais pourquoi tu veux savoir ça ? »

Il ferme ses deux poings, arrêtant de rouler sa cigarette, il me dit en haussant le ton de manière stricte *« Je vais rien te faire, j'ai juste besoin de savoir, et baisse les bras, quand tu m'auras dit, là je te casserai la gueule, puis je vais te défoncer. Je vais te tuer. »*

Il se dirige ensuite vers une machine. Ce qu'il me dit me fait peur, alors je recule : *« Non, c'est tout. J'arrête. Tu es un homme violent. Je ne veux plus parler avec toi, je rentre chez moi. »* Je commence alors à reculer tout en ne lui tournant pas le dos.

Il m'écoute en tentant d'enfoncer un billet de cinq euros dans le distributeur mais il n'y arrive pas *« Non, tu restes ici, on n'a pas fini je te dis ! »*

« *Non, je pars, c'est tout.* » je sors dans la rue et dit bien fort « *E non venire con me !* [Et ne viens pas avec moi !] »

Une fois dehors, il s'arrête, l'homme ne sort pas du magasin. Je me retourne plusieurs fois pour être sûr qu'il ne me suit pas, mais il n'a plus bougé.

En prenant du recul sur cette interaction, il est possible de remarquer plusieurs éléments. Tout d'abord, la capacité d'emprise de Dominio. Il dispose d'une aisance à prendre la parole, à ne pas laisser le temps à l'autre de réfléchir, il prend de l'espace, beaucoup d'espace. Il est très difficile de garder ses moyens quand quelqu'un vous assène des propos comme ceux-là. Alicia a subi cela pendant plusieurs années.

Depuis tout petit Dominio a appris à prendre la parole, à prendre l'espace. Mais en plus de cela, comme il a été éduqué dans un monde bourgeois, il a aussi une aisance à dialoguer et communiquer. Ceci est le deuxième élément. En analysant sa manière d'agir, il est facile de constater une sorte d'escalade. 1) Il m'aborde gentiment, faisant bonne figure, il sait que je ne vais pas le reconnaître. Il me demande mon prénom, ce que je vais faire, pour savoir si je vais aller chez Alicia et pour être certain de bien m'identifier. Alors il me demande ensuite d'aller boire un verre avec lui et tente de me mettre entre deux murs en me révélant qui il est. 2) Une fois à l'écart du regard des autres, de la foule, il devient agressif et violent, il hausse le ton. Depuis le début cet homme sait pertinemment ce qu'il fait. Avec minutie il œuvre à assurer son emprise sur moi. Cela me fait prendre conscience de tout ce qu'Alicia vit. Plusieurs jours après cela, j'ai peur d'emprunter cette route par peur de le croiser. Je choisis d'autres chemins, juste pour ne pas avoir à faire à lui. De temps à autres, je me retourne pour être sûr de ne pas être suivi. Des réflexes qu'Alicia a également.

Le troisième élément concerne la vision qu'il a d'Alicia. Elle est sienne, sa copine, sa chose, il est le seul à pouvoir *la consommer*, tel un droit de sexage (Guillaumin 1978), il possède son corps. Nulle autre personne n'a le droit d'avoir de rapport sexuel ou bien même simplement être avec elle. Pour lui, je suis une menace, un autre prétendu homme qui pourrait venir sur son territoire. Dans sa vision, elle n'est pas libre de décider ce qu'elle veut. Elle l'a quitté, mais Dominio dit encore être son copain. Raison pour laquelle il continue à venir la voir. Suite à cet événement, Alicia m'a d'ailleurs révélé qu'il a pris un appartement à une rue de chez elle. De fait, il peut venir encore plus souvent, l'observer elle et les gens qui viennent. Il sait tout. Quand elle part, où elle part.

Le quatrième élément est le silence. D'abord d'Alicia. Elle ne veut pas parler parce qu'elle a de la peine pour lui. Parce qu'elle s'attache à des émotions, des souvenirs. Elle a construit une partie de sa vie avec lui. Malgré les violences subies, elle se dit qu'il n'est pas toujours comme ça. Elle, tout ce qu'elle veut, c'est passer à autre chose, rapidement. De toute façon, la *polizia* ralentirait tout, cela prendrait des années pour que le procès ai lieu et entre temps, cela la mettrait encore plus en danger. D'un autre côté, elle craint de subir des violences physiques. Elle veut fuir, partir, loin, dans un autre pays. Oublier Palerme. Mais le silence, cela concerne aussi les autres. Plusieurs personnes sont au courant (des ami.es en communs). Mais personnes ne lui dit que ce qu'il fait est illégal et violent. On ferme les yeux. On ne voit rien. On n'entend rien. Ceci est une autre forme de l'omerta qui profite aux hommes. Ensuite, même si Alicia avait porté plainte ou déposé une main courante [segnalazione], elle aurait eu à faire face des institutions encore sexistes, la violence du système qui n'écoute pas. Concernant ma rencontre avec lui, il a fallu que je sois dehors pour qu'il s'arrête. Il est littéralement devenu stoïque. Il n'a plus bougé et ne m'a pas suivi. Il a sans doute eu peur du regard des autres, que finalement, des gens auraient pu intervenir. Raison pour laquelle j'ai parlé en italien.

En d'autres termes, Dominio est le produit de ses privilèges. Il est un homme. Il a appris à prendre de l'espace, à parler fort, à posséder les femmes, à contrôler. Il est bourgeois¹⁸. Il possède un carnet d'adresse, a un travail qui lui assure des revenus, il sait comment parler, comment agir avec son corps, il paraît sympathique, éduqué, on veut être son ami. Encore une fois, il est un homme. Les institutions politiques lui permettent d'agir sur le corps des femmes, d'être violent, de harceler, il profite du silence.

Cette histoire nous montre bien que la violence dans la sphère privée existe tout autant dans les milieux populaires que dans les milieux bourgeois. Mais dans les milieux privilégiés, la violence est plus discrète, se faisant sous les yeux de tous.tes, sans pour autant qu'elle soit perceptible. Dans ce couple, Dominio a le privilège d'être implanté dans des cercles de personnes importantes, d'avoir une image de personne aimable et talentueuse, et surtout, il est un homme. Il profite lui aussi de ce silence qui entoure la violence. La chercheuse Maryse Jaspard, au travers d'une enquête sur les violences au sein des couples, remarque que la conjugalité est le contexte où elles sont le plus à même de souffrir de violences, mais qu'en parallèle, la société refuse de joindre violence et couple, car il est considéré comme « *un espace de liberté et d'épanouissement individuel* » (Jaspard 2007, 34). Elle

¹⁸ Quand j'ai relaté cette histoire à un de mes interlocuteur, il m'a précisé « *Quand tu m'as dit qu'il parlait français, j'ai tout de suite compris que c'était un homme éduqué. Il ne doit pas être du centre.* »

ajoute aussi que les violences conjugales peuvent prendre des formes diverses et exister sur une période longue (Jaspard 2007, 34-35). Dans ce cas-ci, il s'agit de harcèlement, de violation du domicile privé, de pression psychologique, d'appel et de message constant qui s'inscrivent dans un processus d'emprise. Mais avant d'être en couple, les hommes doivent draguer. Je vais dès lors analyser ce que font les hommes dragueurs à Palerme.

3.6. Draguer comme un homme

La masculinité s'articule au fait de pouvoir *posséder* des femmes (Guillaumin 1978). Mais aussi au travers des interactions que les hommes ont entre eux (Connell 2014). Plus que se hiérarchisé avec les autres genres, les hommes se hiérarchisent aussi entre eux (Gourarier 2017, 122). Pour cela, ils utilisent la drague. Pour avoir la possibilité de faire cela, les hommes vont cacher ou se distancier par rapport à des figures stéréotypées ou fantasmées de *fou, barceleur, et violeur*. Dans cette partie, je présente deux tentatives de viols. Elles sont interprétées par mes interlocuteurs masculins. Cela n'est pas anodin. En fonction de la classe sociale, les hommes vont se mettre en défense, en opposition ou en distanciation de ces événements. Ensuite, je montre comment les hommes peuvent se mettre à draguer dans des endroits très précis pour affirmer leur masculinité.

Deux tentatives de viols. Défense, distance et figures

Début septembre 2022, dans le quartier du centre. Le bâtiment dans lequel je vis est un ancien *palazzò* qui tombe en ruine. Il est reconverti en 13 appartements. Brigitte¹⁹ habite dans le même appartement, en colocation avec moi et un autre homme, Gido²⁰. Cela fait un jour qu'il est là. Pourtant, il est déjà remarqué par un jeune du quartier et moi-même. La première nuit, vers quatre heures du matin, un garçon le voit déambuler dans les petites rues, alcoolisé et certainement drogué selon ses dires. Cette même nuit, un individu frappe à la porte du *palazzò* et sonne à notre porte pendant une dizaine de minutes. Il finit par y entrer. Après cela, il commence à frapper à la porte de notre appartement. A ce moment, je ne sais pas que c'est lui. Ceux qui vivent dans la rue savent que la porte du *palazzò* est cassée. Je me dis que c'est une personne qui n'est pas d'ici. Donc, je décide d'appeler le propriétaire, qui ne répond pas. Alors je contacte la police, chose qui normalement ne se fait pas ici. Plus tard le lendemain, j'apprends que c'est Gido.

Deux jours plus tard, en revenant de ma sortie, Brigitte me demande un peu en panique de venir dans sa chambre qu'elle referme immédiatement à clé. Elle me demande « *Tu as entendu ce qu'il a fait hier ?* » Je lui réponds que non, car je dormais.

« Il a essayé de rentrer dans ma chambre vers une heure. Il a tenté de forcer la serrure, j'entendais tout son corps contre la porte et il faisait des gémissements en même temps. Il a voulu me violer. Je sais que c'est lui parce que j'ai attendu dix minutes, j'ai ouvert ma porte et sa porte était grande ouverte avec de la lumière à l'intérieur. Je vais prévenir Sandro. Ce type ne peut pas rester ici. »

¹⁹ Une femme blanche dans le début de la trentaine. Elle voyage à travers le monde car elle a fait un burn out suite à des déceptions dans le monde professionnel.

²⁰ Un homme blanc quarantenaire, les cheveux grisonnant, acteur de théâtre célèbre à Palerme. Il est là pour écrire une nouvelle comédie.

Quand Sandro est arrivé, il n'est pas enclin à collaborer malgré le fait que je soutiens les dires de Brigitte, en expliquant les comportements que j'ai vus la veille. Plus interpellant encore, quelques jours plus tard, Sandro conclut un accord avec lui. Comme Gido amène souvent des collègues artistes, Sandro lui propose ses différents logements, en échange d'une petite ristourne pour Gido quand il veut revenir.

L'histoire s'est répandue dans le quartier via Sandro qui se moque d'elle²¹. Les réactions des hommes du quartier sont les mêmes pour tous. « *Pourquoi un homme comme lui ferait ça ? Il est comme nous²² ! Nous les Siciliens on a le sang et la minchia [la bite] chaude, si la porte s'ouvre, on saute sur la femme, et c'est qu'elle était d'accord. Sinon, y a pas de mal à voir.²³* » Je raconte cette histoire à des hommes des quartiers bourgeois pour avoir leur point de vue, quelques jours après. « *En même temps, c'est Mercato. Tu ne peux pas t'attendre à grand-chose²⁴. Là-bas, ce sont les hommes de basse classe. C'est l'anarchie là-bas.²⁵* »

Début octobre, un soir, une amie me demande de venir chez elle. Ustia²⁶ m'accueille en pleurs. Elle me raconte qu'elle voulait aller à une plage privée qui longe une route nationale qui permet d'aller jusqu'à une ville voisine de Palerme. Son conjoint n'avait pas envie de venir avec. Seule, elle s'est mise en topless et s'est couchée sur le ventre de cette belle plage à l'eau transparente. Au bout de dix minutes, elle a senti quelqu'un se coucher sur son dos. Elle a cru que c'était son copain, s'est retournée et a vu un homme blanc dans la trentaine. Il avait un couteau de cuisine pointé vers sa tête. Il lui disait que si elle ne bougeait pas il n'allait rien lui arriver. Elle savait se défendre, elle l'a dégagé. Il a donné des coups de couteau dans le téléphone qui était à terre, puis l'a agressée avec des pierres et de petites roches. Elle s'est enfuie, et sur la route nationale, un vieil homme en voiture l'a aidée à prévenir les carabinieri. Rapidement prise en charge, elle a pu identifier l'agresseur. Un homme blanc récidiviste qui a déjà perpétré des attaques aux couteaux. Pendant la semaine, ils ont appelé plusieurs fois pour prendre des nouvelles de mon amie, venant jusque chez elle à plusieurs reprises. Elle vivait dans un village à 30 minutes de Palerme, mais elle avait des connaissances dans le quartier, alors cela s'est su par le bouche-à-oreille au bout de deux semaines. Tout le monde était

²¹ Il appuie sur le fait que c'est une française, qu'elle est fragile. Que sans aucun doute, elle ment. Il parle de fragilité car il fait référence à la fois où elle a émis des critiques pour dire que « *Palerme n'est pas développé économiquement et est aussi sale qu'une ville d'Afrique.* »

²² Alessio, homme blanc, la trentaine, commerçant du quartier.

²³ Leo, homme blanc de 40 ans, électricien pour une compagnie de télécom.

²⁴ Matteo, homme blanc d'environ 60 ans, médecin cardiologue.

²⁵ Luciano, homme blanc de plus de 50 ans, professeur de mathématique.

²⁶ Une femme blanche de 36 ans. Elle est enseignante en art plastique et est aussi une free-lance video-maker.

outré et condamnait l'acte. Stéfano²⁷ est l'un d'entre eux. Il me dit « *De nos jours il y a de plus en plus de fous. Le problème c'est eux. On ne peut plus aller nulle part sans craindre quelque chose. Il y en a de plus en plus.* » Dans le quartier bourgeois, lors de ma séance bimensuelle avec le groupe « *d'hommes féministes* » je partage ce qu'il s'est passé en anonymisant le lieu et la personne. Le président fait remarquer que « *c'est pour cela que nous militons avec notre association. Les agressions envers les femmes sont en constante augmentation.* »

Je me penche d'abord sur le comportement des hommes du quartier populaire. Sur le premier évènement, il est d'abord question d'une disqualification des accusations. Les exemples de Sandro, Alessio et Leo soulignent qu'ils soutiennent Guido plutôt que Brigitte. Alessio montre explicitement une solidarité masculine dans ses propos : « *il est comme nous !* ». Ce qui sous-entend qu'ils sont similaires en tant qu'hommes palermitains. Alessio a par la suite précisé que lui, il n'a jamais fait de mal à sa femme. Guido a été sympa quand il l'a rencontré. Cela forme une solidarité entre ces hommes. Elle est même explicite avec Sandro qui va renforcer ses liens sociaux avec lui au travers d'un accord économique. Les rapports inégaux de genre se maintiennent notamment par ces micros-moments où les inégalités de genre sont visibles. Le discours de Brigitte est disqualifié par les personnes dominantes, ici, les hommes blancs du quartier. Cela fait notamment référence à ce que Raewyn Connell explicite dans ses travaux : « *Toute structure d'inégalité crée nécessairement des intérêts, définissant des groupes qui sortiront gagnants ou perdants du maintien ou de la transformation de la structure. Un ordre de genre au sein duquel les hommes dominent les femmes constitue inévitablement les hommes en un groupe d'intérêt attaché à la stabilité et les femmes en un groupe d'intérêt visant le changement.* » Ce premier argument disqualifiant de Alessio s'inscrit dans la solidification et le maintien de la domination. Dire qu'il y a un problème ou croire Brigitte, ce serait admettre que le système dans lequel ils vivent est problématique.

Le second argument disqualifiant de Sandro concerne la fragilité et le statut étranger de Brigitte. Elle a des comportements que les femmes du quartier n'ont pas. Premièrement, c'est une femme seule. Comme c'est une Française, elle renvoie à un imaginaire *exotique*²⁸. Deuxièmement, elle a formulé des critiques auprès des habitants du quartier, notamment dans des espaces masculins comme l'avant du *panificio* (un type magasin alimentaire qui fait aussi office de boulangerie). Les

²⁷ Un homme blanc de 47 ans, il travaille comme conducteur de *Ape* pour les touristes.

²⁸ Ce mot est constamment revenu de la part de mes interlocuteurs masculins palermitains. La recherche d'une touriste est souvent un enjeu entre les jeunes hommes, cela est vu comme un jeu et pas quelque chose de sérieux. On joue avec les étrangères, pas les palermitaines. Elles seraient physiquement différentes aussi, donc plus attirantes. Voir notamment les travaux de Isabelle Clair sur la sexualité des jeunes des quartiers populaires sur l'apprentissage de la sexualité et du « *fun* ». (Clair 2007, 122)

femmes du quartier sont soit à la maison, soit assises devant leur maison dans la rue, soit avec leur mari. L'espace public ne leur est pas réservé ou alors seulement quand elles accompagnent leurs enfants dehors pour jouer ou pour avoir une raison d'être dehors. Par exemple, acheter quelques courses au *panificio*, bien que même dans ce cas, ce sont souvent un des garçons de la famille ou la fille la plus âgée qui va faire la course. Les idées d'Yvonne Verdier, une anthropologue qui a travaillé sur le monde paysan, sont similaires dans cet environnement : à toutes les périodes de la vie des femmes, une figure féminine est mise en avant. Aussi, les femmes doivent avoir une occupation, un but pour sortir dans l'espace public. Sinon on traîne et on est vite catégorisée comme des trainées. Il y a une suspicion d'être dehors, encore plus la nuit. Une femme non appropriée est une femme qui est potentiellement disponible pour tout le monde (Verdier 1979). Brigitte rassemble toutes les caractéristiques qui la rapprochent de la pute.

Le troisième propos disqualifiant, de Leo, concerne la prétendue essence sexuelle des hommes siciliens. Pour lui, il existerait une force sexuelle qui fait que naturellement, les hommes auraient besoin d'une relation sexuelle. De plus, si l'homme en a envie, la femme aussi. Comme Brigitte est déjà suspecte, le fait d'être un objet à la disponibilité des hommes est logique pour Leo. Il s'agit d'un *usage physique sexuel* (Guillaumin 1978, p.17), la femme n'est là que pour l'usage de l'homme pour sa satisfaction sexuelle. Une des formes est notamment le viol, qui est la forme la plus violente de cette *appropriation* du corps. En restant toujours dans la même lignée que C. Guillaumin, la violence que subit Brigitte est invisibilisée via plusieurs facteurs. D'abord parce que c'est une femme, ensuite parce qu'elle n'est pas d'ici. Comme le rappelle Sara Garbagnoli, sociologue à propos de la théorie de Guillaumin : « *Les approprié·e·s ne sont pas perçu·e·s comme opprimé·e·s, mais comme 'autres' et 'différent·e·s'. Guillaumin pense le sexe et la race comme des marques, créées pour distinguer, inférioriser et naturaliser des groupes qui ne préexistent pas aux rapports sociaux les reliant, et, ainsi, pour invisibiliser et perpétuer leur oppression.* » (Garbagnoli 2017, p.222). Ici, son genre et sa nationalité française sont utilisés pour s'en distinguer et pour l'inférioriser. D'ailleurs, les femmes aussi ont des propos contre Brigitte. Il faut comprendre ces remarques comme étant des remises à l'ordre, mais aussi comme un moyen de ne pas fragiliser l'entente populaire qui existe entre les habitant.es du quartier. La police et la mairie, ont abandonné ce quartier depuis longtemps. De ce fait, une sécurité populaire est née, notamment en lien avec des systèmes mafieux. Admettre qu'un homme *comme eux* a pu être violent dans la rue aurait été un problème. Pour cette raison, tout le monde *oublie* que Gido a été vu sous l'effet de l'alcool et de la drogue dans la rue. Dans l'espace privé, il n'y a rien de grave. Car la violence peut exister à l'intérieur des maisons, tant qu'elle reste dans le privé.

Dans les quartiers bourgeois, l'enjeu concernant cet événement est différent. Pour Matteo et Luciano, tous les deux membres d'une association contre les violences faites aux femmes, on pourrait croire qu'il s'agit d'une distanciation sociale. Toutefois, j'apporte l'idée qu'il est aussi question de se dédouaner d'une quelconque possible violence qui pourrait exister dans le milieu bourgeois.

Matteo et Luciano mettent en avant des images du quartier de Mercato. Dans les médias, les images véhiculées rappellent sans cesse que des migrant.es, des prostitué.es, des drogué.es, des pauvres, les poubelles et la mafia s'y trouvent. Régulièrement pointé du doigt, ce quartier fait souvent la une de *Palermotoday* bien que des problèmes existent dans le quartier, l'image que Matteo et Luciano décrivent est celle du *tascio*. Ce terme englobe à la fois la racaille et le kéké/baraki, celui qui est sans manières, impoli et violent. Le *tascio* est une figure utilisée notamment par les hommes des classes bourgeoises pour rabaisser et justifier la violence des hommes des quartiers populaires. Julie Sermon, une historienne française qui a écrit sur le visage et la figure, décrit que « [...] la figure est souvent employée dans des expressions à valeur typologique [...], comparaisons catégorielles et générique que David Le Breton rattache à un double danger. Premièrement, celui du déni de l'autre en général et de l'étranger en particulier, qu'on considère, non plus dans son irréductible singularité, mais en tant qu'occurrence désindividué d'un système discriminé, et discriminant. » (Sermon 2008, 126) Comme le dit Sermon, cela produit de la discrimination, mais aussi cela protège les hommes blancs bourgeois de toute assimilation aux violences masculines.

Dans la deuxième histoire, je vais lier les hommes des classes populaires et bourgeoises. Il ne s'agit plus de disqualifier, mais de se distancier. Les hommes des deux classes ont un intérêt à se rejoindre sur ce propos. Pour les hommes blancs, bourgeois, il y a toujours cette idée de distance pour se protéger, mais dans ce cas, en utilisant l'image du fou. Pour les hommes blancs des quartiers populaires, il s'agit aussi d'utiliser le *fou*, la maladie mentale pour s'en distinguer. Cela fait notamment référence au travail de Erving Goffman, un sociologue américain qui a travaillé sur le stigmatisme. Alice Le Goff, une philosophe qui s'est penchée sur son travail explique que : « Enfin, le stigmatisme semble renvoyer chez Goffman à un moyen d'assurer la fiabilité de l'ordre social, en sanctionnant ceux qui ne se conforment pas aux critères de normalité. » (Le Goff 2013, p. 383). Le stigmatisme assure que ces hommes sont *normaux*, qu'ils ne pourraient pas faire de mal. La personne qui perpétue la violence à l'égard d'Ustia est la *figure* parfaite du violeur stéréotypique. Il est récidiviste, atteint d'une démence, l'acte est impressionnant de par la scène. Cela efface et protège les hommes de toutes

violences qui pourraient être faites dans le privé. Pourquoi imaginer qu'un *type bien*, aimé de tous, sympa avec ses ami.es serait un violeur alors que ce sont les *es fous* qui font cela.

Dans cet enjeu de distinction et de protection, les hommes bourgeois ont créé une association de *déconstruction*. Ces hommes se veulent féministes, alliés, et bons pères de famille. Toutefois, les réunions que j'ai eues avec eux avaient un caractère violent. À tour de rôle, ces hommes blancs, bourgeois, presque tous âgés de plus de cinquante ans, parlaient. Il était question d'insultes, notamment envers leurs femmes ou ex-femmes qui pouvaient recevoir diverses injures ; mais aussi d'histoires de violences physiques faites aux enfants, comme les gifles. Les hommes racontaient à tour de rôle leur histoire bimensuelle, mais aucune remise en question n'était demandée. Il suffisait de parler de ce que l'on voulait, le tout, sans jugement. Plus un *boys-club* qu'un lieu de *déconstruction*, cela m'a fait penser à ce qui se joue derrière ce groupe. Tout comme Sylvie Tissot, une sociologue qui a travaillé sur l'acceptabilité envers les personnes gays et lesbiennes, dans son livre *Gayfriendly*, elle explique que « *Chez les femmes, le milieu festif gay est décrit à la fois comme plus amusant, mais aussi plus « safe » que les lieux dit « hétérosexuels ».* Les hommes hétérosexuels qui disent être sortis en boîte « gay » le font en défendant des valeurs d'ouverture ; mais aussi en assumant qu'il s'agissait d'une tactique pour « choper » les filles hétérosexuelles qui y sortent pour échapper aux formes de harcèlement dont sont coupables les hommes hétérosexuels cherchant une partenaire sexuelle. » (Tissot 2018) dans (Brasseur 2020, p. 4). En utilisant une figure d'allié, les hommes s'accaparent un rôle de privilège, qui les distingue des hommes qui ne se disent pas féministes. Cela leur permet par la suite d'utiliser ce privilège pour accéder et maintenir des positions dominantes vis-à-vis des femmes. Ici, il s'agit de montrer que ce ne sont pas des hommes dangereux ou violeurs, car ils seraient féministes ou alliés. Mais en même temps, ils ne remettent pas en question ces privilèges et continuent de vivre dans leur position privilégiée.

J'ai tenté de mettre en avant qu'en fonction de sa position sociale en tant qu'homme, on peut avoir différents discours concernant des violences faites aux femmes. Le premier pour les classes populaires était de disqualifier l'évènement de violence de trois manières différentes : d'abord au travers d'une solidarité masculine ; ensuite par la négation des propos de la victime ; enfin par le discours d'appropriation et essentialiste de ces hommes.

Pour les hommes bourgeois, il s'agit de se différencier des hommes des classes populaires. Pour ce faire, il y a une *stigmatisation* et une utilisation de la *figure* du *tascio*. Ceci participe à la mise à distance des hommes blancs bourgeois, des hommes blancs des classes populaires. Dans le second cas, les hommes bourgeois et des classes populaires se rassemblent face à une personne considérée comme

anormale. L'évènement improbable et spectaculaire est rendu probable, on croit la victime. Alors qu'une tentative de viol dans son domicile n'est tout bonnement pas possible, un homme ne ferait pas de mal à sa femme, encore moins s'il est issu des classes bourgeoises.

Enfin, les hommes des classes bourgeoises utilisent leur position dominante et privilégiée afin de les conserver, mais aussi profiter de leur image d'allié féministe, sans pour autant remettre en question ces privilèges. Je l'ai expliqué dans ce point, les *maschi* estiment que Guido a dragué une femme. Mais alors, qu'en est-il des hommes considérés comme des dragueurs ? Il est intéressant d'approfondir une description de ces personnes. À partir du prochain point, j'aborde la manière dont les hommes adultes vont draguer.

Une soirée à Storico

Comme je viens de le présenter, les violeurs ne sont pas des monstres ; ils sont humains, et c'est ce qui rend impossible de défaire la solidarité masculine. À tout moment, n'importe quel homme peut profiter de son statut d'homme. Comme ils sont dominants, ils se permettent des actes que nul autre ne ferait. Les hommes violents, tuent, frappent ou harcèlent parce que la société le leur permet. L'espace public est leur espace, ils ont le droit de posséder et d'imposer leur présence. Les femmes qui passent dans l'espace public sont considérées comme de potentielles *proies à chasser*. Lors des soirées dans le centre historique, à *Storico*, une place où se retrouve la vie nocturne de Palerme, on entend régulièrement ce vocabulaire dans la bouche des hommes blancs, mais aussi racisés. Le vendredi et le samedi sont les moments où il y a le plus de monde. Cette petite place se remplit de monde à partir vingt-trois heures. Quand j'accompagne mes interlocuteur.trices, une



Figure 21: un exemple de rue festive de Palerme. Il y a beaucoup de groupes d'hommes ensemble et des touristes viennent ici pour danser jusqu'au bout de la nuit.

chose se remarque, le nombre d'hommes présents. Ce sont des groupes d'hommes qui investissent la plus grande partie de l'espace. Les femmes ne sont jamais seules. Souvent, elles sont accompagnées de *maschi* qui sont des amis ou des conjoints. En faisant attention aux différents

groupes d'hommes, je remarque une chose. Ils attendent, ils observent, un verre en main. Moi-même quand on me propose d'aller là, je finis avec un groupe d'hommes. Alors j'observe mes interlocuteurs, ce qu'ils font, comment ils agissent.

Avant de sortir, ils se préparent, mettent un peu de parfum, de gel, mettent des vêtements de soirée (des t-shirts blancs ou noir avec un pantalon en jean), il ne faut pas faire chic, il est impératif d'être dans un style décontracté. Sur la route, j'avance avec un de mes interlocuteurs Santiago, un immigré de vingt-sept ans venu du Brésil (il est perçu comme blanc). Il fait fortune en travaillant dans le codage. Il le dit lui-même, son boulot est une véritable mine d'or. Il travaille trois à quatre heures par jour pour fabriquer des sites internet et il est bien payé. Le soir, il a besoin de s'amuser, alors il sort. Son objectif est de rencontrer des femmes, et de coucher. Sur le chemin, il me raconte à chaque fois qu'il a rencontré une fille sur *Tinder*, mais qu'elle n'est pas assez bien pour lui ou qu'il a juste envie de coucher avec. Ce soir, Santiago espère rencontrer une femme avec qui il sera possible de passer la soirée. Arrivé dans une des rues se trouvant à la place, on s'arrête à un bar. On commande des *Cuba libre*. Il me parle, mais je le vois observer autour de lui différentes femmes, d'un coup il fixe son regard sur une femme assise avec une amie à elle, juste derrière moi. Il termine en moins de dix minutes son verre et va se resservir. Il revient, moi, je n'ai pas encore bu. Santiago a conscience qu'il ne doit pas aborder les femmes directement, alors il utilise des stratagèmes. Comme il me le dit une fois :

« Moi, je ne suis pas un masculiniste. J'ai une bonne éducation et des valeurs. Je ne vais pas aborder les femmes comme un animal. Les hommes, ils n'ont pas encore compris ça. Les femmes aiment les hommes forts qui savent se maîtriser. »

Santiago se distancie des hommes qu'il qualifie de masculinistes. Selon lui, ce sont des hommes qui abordent les femmes dans la rue, ceux qui seraient des *animaux*. Lui, il trouve qu'il n'a pas ce genre de comportement. Il me dit être un séducteur, mais respectueux. Pour cela, il emploie des techniques plus discrètes, plus fines, mais qui restent du même gabarit que la drague de rue. Car il tente, d'une manière ou d'une autre d'entrer en contact avec des femmes qui cherchent à être seules. Lors de cette soirée, il voit donc une femme qui l'intéresse. Rapidement, je comprends ce que cette femme lui plaît. Avec moi, il va commencer à me parler de sa vie, très fort. Il va même modifier le récit de sa vie. Il est né dans une famille très privilégiée. Il a fait ses études à São Paulo et y a résidé pour un temps. Dans des moments plus calmes, il m'a déjà relaté le récit de sa vie. Quand il me décrit son histoire, il me dit ne pas quitter les quartiers riches de São Paulo, car il estime que les

gens vivant dans la précarité ne sont pas fréquentables, sont dangereux. Il met en avant que le Brésil est rongé par la corruption et que tout tourne autour de l'argent. Dans la petite rue, pour *draguer* cette femme, il va changer son récit et relater une autre histoire à voix haute :

« Moi à Sao Paulo, j'ai des amis qui vivent dans les favelas. Au Brésil, tu as toute la drogue que tu veux. Je me suis déjà retrouvé dans de mauvaises histoires. Une fois, un homme avec un uzi. Mais comme j'ai l'habitude, je sais comment cela se passe. Je dis que je cherche à acheter. Ils vont quand même pas tirer sur un client ? » Il rigole.

Ce n'est pas la seule anecdote qu'il va raconter durant cette période. Mais elle m'aide à mettre en avant que cette fois, Santiago cherche à mettre en avant des récits *héroïques*, afin de mettre en exergue une virilité qui se crée au travers des anecdotes. Mais la virilité qu'il construit se fabrique aussi et surtout sur sa manière de prendre de l'espace, de raconter à voix haute son histoire. Il en profite même pour se déplacer et me force indirectement à me bouger pour qu'il finisse à être debout à côté d'elle. L'alcool faisant effet, son corps se désinhibe. Alors, il regarde la femme directement, tout en me parlant. La femme sait qu'elle est observée. Finalement, les deux femmes s'en vont au bout de cinq minutes.

Dans sa méthode, Santiago cherche à ne pas être le stéréotype de la masculinité hégémonique. À y regarder de plus près, il représente la transformation de l'hégémonie. Prenant part dans l'histoire, elle évolue au rythme des changements sociaux. Afin de garder leur position dominante, les hommes ont adapté leur masculinité. Les discours évoluent. Les hommes des quartiers populaires sont la représentation de cette ancienne masculinité du passé. Maintenant, il faut être plus doux, compatissant, moins agressif. Santiago dit explicitement son aversion pour les « *anciennes méthodes de drague* ». Il se défend d'être un masculiniste. Tout comme les hommes des quartiers bourgeois qui sont dans des groupes d'écoute sur les violences faites aux femmes, les hommes qui draguent ont modifié leurs méthodes de drague. Mélanie Gourarier analyse dans les groupes d'hommes séducteurs Parisiens que « *le machisme, autant que le pôle opposé, les masculinités incertaines caractérisent les mauvais séducteurs et les marginalisent aux yeux de ceux qui s'érigent au-dessus du lot, sorte d'élite masculine en tout point mesurée, qui sait se contenir et parler de soi sans pour cela se "féminiser"*. » (Gourarier 2017, 146) Santiago s'inscrit dans cette même logique, il reste un *maschio* sans pour autant devenir une femme. Il met en avant des récits le valorisant en tant qu'*homme*.

Je veux présenter un de mes interlocuteurs pour décrire la nuance dans laquelle s'inscrit cette nouvelle norme masculine, plus progressiste, violente, mais de manière plus discrète. Si un travail

d'observation et d'analyse n'est pas réalisé, il est ardu de remarquer ces nouvelles façons d'être un homme. Paulie est un homme de quarante ans. Fonctionnaire d'État, il gère l'organisation de divers événements sportifs dans la région. Cet homme est très sensible, il n'hésite pas à parler de ses émotions, il pleure devant des films, il a le cœur sur la main, il aime les gens, connus ou inconnus. À la maison, sa femme se plaît à dire qu'il est l'homme égalitaire. Il fait le ménage, la lessive et la cuisine. Il est d'une empathie incroyable. Au moindre souci, il sera là pour vous. Avec sa voix et son caractère si doux, tout le monde l'apprécie. Mais il a un problème, lui-même me le dit régulièrement.

« J'aime les femmes. J'aime tellement les femmes que je trompe ma femme, on ne va pas se le cacher. J'ai honte, mais avec toutes ces femmes autour de moi, c'est dur de dire non. »

Paulie est dans un couple monogame. Il est avec sa compagne Rosalia, depuis maintenant cinq ans, c'est une immigrée argentine, qu'il décrit avec un tempérament fort. Quand je mange chez eux, elle l'engueule devant moi, disant qu'il va aller voir des femmes à droite et à gauche. Elle cherche des preuves, mais elle ne trouve rien jusqu'à présent, car il est très discret. Dans ce couple monogame, Rosalia ne l'a jamais trompé, lui, oui. Paulie me dit : *« Pour dire la vérité, le couple est à l'avantage des hommes. On a tout à gagner. Ta femme t'appartient, tu es le seul à coucher avec elle, les autres ne peuvent pas y toucher. Moi, je ne vais pas te cacher, je suis un grand séducteur, mais respectueux. J'aime les femmes, mais je ne me vois pas être en relation libre parce que cela me dérangerait que ma femme aille voir ailleurs. »*

« Et pourquoi tu vas voir d'autres femmes, toi ? »

« Bon, disons que je sais que ce que je fais est mal. Je devrais travailler là-dessus. Mais j'ai encore du mal. Je le prendrais mal si ma femme couchait avec quelqu'un d'autre que moi. Ce n'est pas très logique, mais un jour je travaillerai sur ça. Je pourrais alors en parler à Rosa'. »

Paulie estime que le couple est à l'avantage des hommes. Il met en avant que cela renforce l'exclusivité de la personne avec qui on est. Bien que Paulie est un homme différent sur le point de vue des tâches quotidiennes, il est pourtant comme d'autres hommes, en recherche de femmes à séduire. La relation libre est une possibilité, mais cela le dérangerait que sa conjointe couche avec quelqu'un d'autre. Lui, il peut se permettre des relations sexuelles que sa femme n'aurait pas le droit d'avoir. Il a conscience que cette remarque est injuste et inégalitaire, il rétorque alors que ce n'est pas logique et se défend en disant qu'il va tenter d'améliorer la situation. Dans ces conditions, Rosalia souffre pourtant. Il lui arrive fréquemment, quand il sort, de recevoir des appels de sa part. Elle l'engueule, lui dit qu'il va la tromper. Il sait que ses remarques sont vraies, mais quand elle

raccroche, il se défend. Les termes utilisés sont régulièrement les mêmes que les autres hommes utilisent habituellement : *pazza, isterica, una donna* [folle, hystérique, une femme], le terme de femme pouvant être utilisé accompagné d'expressions physiques, comme le fait de lever les yeux au ciel. Dans ce sens, le simple fait d'être une femme est un synonyme de la folie. Les femmes seraient des personnes psychologiquement instables qu'il faut supporter quand elle crie. Comme je l'ai déjà explicité, les excès de colère de ces femmes et le stéréotype de la femme du sud sont à comprendre comme étant un moyen de la part des *donne* pour se défendre face à des hommes qui peuvent potentiellement tromper ou être violents.

Lors de toutes ces interactions avec ces hommes, je me retrouve souvent utilisé dans leurs stratagèmes de drague. En un sens, je suis complice, parce que la plupart du temps, en tant qu'anthropologue, perçu physiquement comme un homme, je suis à la place de l'ami. Je suis pris dans cette solidarité masculine, que je le veuille ou non. Par contre, un des modes de résistance est de dénoncer ou de mettre les hommes face à leurs propos contradictoires ou violents. En tant que chercheur, je me pose régulièrement la question : quand l'anthropologue doit-il dire stop, surtout quand il est un perçu comme homme ? Qu'il le veuille ou non, tout homme a déjà bénéficié du système patriarcal, c'est en cela que c'est un privilège d'être un homme. C'est un privilège de ne pas se faire draguer dans la rue, harceler, violer ou faire attaquer au seul motif du genre qu'on représente. Quand mes interlocuteurs hommes sortent, comme avec Santiago ou Paulie, et m'invitent avec, je suis pris dans le groupe. La solidarité masculine se crée dans l'intersection de plusieurs effets. Le plus prédominant est l'effet de groupe. Être entre personnes perçues comme homme incite déjà, par le biais d'un ou plusieurs hommes à devoir mettre en avant des caractéristiques masculines. Cela passe par des blagues sur les hommes qui se rabaissent et des blagues à caractère sexuel. Dans cet effet de groupe, l'omerta masculine va renforcer les traits masculins. Moi-même, avec mes interlocuteurs, intérieurement, je me dis que je ne veux pas casser l'ambiance, je ne veux pas être un intrus parmi eux, je ne veux pas *décevoir*, et surtout, on ne veut pas être le mouton noir du groupe, celui qui est la cible du groupe. C'est précisément dans cet interstice que se créent l'ordre et la hiérarchie masculine. Dans le fait que dans un groupe d'hommes, on ne remet pas les valeurs en question, alors qu'individuellement, quand on parle avec les hommes du groupe, il y a une gêne concernant le fait d'être « un homme ». Comme le souligne Raewyn Connell, la masculinité est une pratique collective, « *c'est le groupe qui est porteur de la masculinité* » (Connell 2014, 129). Dans cette interaction naissent alors les sensations de ne pas vouloir *décevoir*, mais surtout de ne plus être qualifié d'homme ou de devenir suspect dans le groupe.

Paulie et d'autres hommes me disent des paroles similaires concernant leur condition masculine. Les paroles du dragueur brésilien, Santiago, sont un exemple :

« C'est dur d'être un homme, tu fais beaucoup de choses difficiles, tu ne peux pas te plaindre, tu ne peux pas montrer tes émotions, tu ne vois pas souvent tes enfants, on ne parle pas de nos problèmes. »

De par leur position, les hommes n'ont pas intérêt à remettre en question l'ordre hégémonique. Il est à leur avantage. Pour toutes ces raisons, les hommes qui ont été cités jusqu'à présent, y compris les « alliés » et les « féministes » ne changent pas fondamentalement. Ils ne veulent pas perdre leurs privilèges. Pour les hommes des quartiers populaires, blancs ou racisés, être un homme est un privilège si puissant, qu'il est inconcevable de ne pas être un homme. Pour les hommes des quartiers bourgeois, la masculinité maintient leur position de domination et en plus les distingue des autres hommes. La masculinité a besoin des normes de genre strictes et essentialistes, car il est le système qui lui est le plus avantageux. L'un des seuls moyens pour transformer les normes est de renoncer à ses privilèges et dénoncer les hommes quand ils ont des comportements problématiques. Autour des personnes LGBTQIA+, il existe une remise en question des normes de genre, y compris du masculin. Ce faisant, cette communauté est aussi la plus décriée, stigmatisée et mise à distance des hommes et – dans une moindre mesure – des femmes.

3.7. Être une insulte

Jusqu'à présent, j'ai parlé des hommes hétérosexuels, cisgenres, ceux qui correspondent aux normes de genres. L'homosexualité est un des repoussoirs de la masculinité. Dans cette partie, je vais présenter Massimo, un personnage clé dans mon enquête. En raison de sa trajectoire biographique, je vais mettre en avant qu'être une personne qui ne correspond pas aux normes de genre est constamment stigmatisé, rabaissé, parfois blessé, ou pire encore, assassiné. Cette partie est aussi l'occasion de montrer que le genre est une construction sociale, apprise et inculquée dès la naissance (Connell 2014). Quand on naît avec un pénis, tout de suite, le nouveau-né est catégorisé de garçon. Sortir de cette norme, dès l'enfance, est passible d'une exclusion sociale. Les enfants ont conscience qu'ils doivent faire le garçon ou la fille afin de ne pas s'attirer les remarques et critiques. Bien que l'histoire de Massimo soit riche, je vais me focaliser sur une partie de son récit afin de mettre en avant que le genre et plus précisément la masculinité, sont des construits sociaux historiques. Il est question d'une enfance mal vécue, de sa *renaissance* et enfin, de sa position concernant les questions de genre.

Un non-droit d'existence

Habillé d'une belle robe rose, Massimo m'ouvre la porte de son magasin de sacs de cuir nommé « Quir ». Il me prend la main avec la sienne, les ongles recouverts d'un beau vernis rouge brillant. Je la suis et m'installe comme à mon habitude à côté d'elle. Iel me propose un café, et nous parlons de l'activité politique. Durant mon enquête il y a eu les élections en Italie. L'extrême droite a gagné. Mon amie est inquiète du futur. Qu'en sera-t-il du droit à l'avortement ? Des droits LGBTQIA+ ? Iel a combattu toute sa vie pour avoir le droit d'exister. Dans la soixantaine,



Figure 22: Massimo et Gino devant leur magasin.

Massimo en a vu et vécu des événements difficiles. Il, elle, iel a milité pour être respecté.e, pour être considéré.e dans l'espace public. Lecteur, lectrice, vous l'aurez remarqué, Massimo est décrit par tous les pronoms, parce que pour elle tout lui convient. Ce ne sont que des constructions sociales. Je lui demande alors ce matin-là de me raconter sa vie,

pour comprendre ce qu'il en est d'être une humaine comme elle/lui. Il me dit :

« Je suis arrivé par accident. Mon père avait plus de cinquante ans. Disons qu'ils n'ont pas été précautionneux. Toute ma vie j'ai entendu que j'étais un accident. J'avais une sœur de huit ans, mais est né le maschio, le maschio ! Et donc, j'avais une sœur, mais le maschio est toujours le plus important, non ? Et ainsi, j'ai été brisé, cajolé. Ma sœur ne l'a pas bien vécu, car elle n'était plus le centre d'attention. Mes parents m'ont donné toute leur attention pour moi. Mais justement, je suis né mâle, et donc né avec un destin, donc tu dois faire ceci, cela. Ceci, le rôle de l'homme dans la société, dans une société machiste, patriarcale, tout est déjà marqué. La route est déjà tracée et il y a donc ceux qui se résignent à suivre cette route et il y a ceux qui ne le font pas. Et moi... non, non. Disons que maintenant, c'est clair. Mais quand tu es un enfant, ce n'est pas que tu ne comprends pas, c'est que tu ne comprends pas le monde dans lequel tu es né. L'enfance était heureuse. Je veux dire jusqu'à un certain point. Jusqu'à ce point où tu te rends compte que certaines choses étaient là où tu ne pouvais pas être libre de t'exprimer dès les premières années de la vie. Non, tu n'es pas libre d'exprimer ta condition, ton identité. La route est deux parallèles desquelles tu ne peux pas sortir, sinon les adultes disent "Non, ça ne se fait pas, non, ça c'est masculin, c'est féminin". [...] J'ai grandi, au départ dans ma sexualité, je ne faisais pas de distinction entre les hommes et les femmes. Puis à un moment, j'ai réalisé ma direction et mon attraction, mais tu ne pouvais pas l'exprimer. Parce que tout ce que tu avais compris était faux. Quand tu grandis, tu comprends que tu as tort, tu n'as pas tort dans la société dans laquelle tu es, mais tu as tort dans ton propre droit d'existence. Dans ces années-là, les homosexuels n'existaient pas, le mot, peut-être, mais c'était une insulte. La façon des gens de définir cela était insulte. Donc nous étions des insultes, qui veut être une insulte ? Personne, n'est-ce pas ? [...] Alors, j'étais triste, je m'en souviens, disons avec beaucoup de tristesse et alors je me suis fermé. Parce que je n'avais personne à qui me confier. Ni les parents ni l'école, ils étaient totalement absents. »

La vie de Massimo est rythmée par des paroles blessantes. Depuis tout petit, on dit de lui qu'il est une erreur. D'abord, car il est né « par accident », plus tard pour son homosexualité. Cependant, à sa naissance, il a été acclamé, car il était considéré comme un maschio, car il avait un pénis. Dès la naissance, ces enfants sont programmés, modelés et taillés pour devenir ce qui sera plus tard des hommes. Les garçons sont, comme Massimo le dit, *brisés* et *cajolés*. Les garçons doivent retenir leurs émotions, ne pas pleurer, ils sont brisés dès leur plus jeune âge pour qu'ils deviennent ce qu'on attend d'eux. Mais en même temps ils sont cajolés, car ils sont privilégiés contrairement aux filles. Ils ont plus de liberté et d'attention. Dans une société machiste, un destin est attribué aux garçons, ils doivent accomplir de grands travaux. Ce sont des *mammuni*, des fils à maman, adoré et idéalisé. Dans son histoire, Massimo montre bien la pression qui existe sur les futurs garçons, la vie est balisée, tracée, par diverses phrases, et surtout par les parents qui enseignent ce qui est féminin et ce qui est masculin. Ceci aide à comprendre ce que j'ai relaté plus tôt concernant l'enfance. Dès leur plus jeune âge, le *destin masculin* s'écrit. Il est perpétué par les parents, s'inscrit dans l'interaction

des parents avec leurs enfants, puis avec les enfants entre eux. Cela peut renforcer l'aversion contre ceux sortant des normes de genres. Connell met en avant que des masculinités subordonnées existent, comme les personnes homosexuelles (Connell 2014, 83). Elle relate entre autres que cette subordination est aussi le synonyme de « l'exclusion culturelle et politique, la violence symbolique [...], la violence juridique [...], la violence de rue [...], la discrimination économique et le rejet individuel. » (Connell 2014, 84). Ainsi, les personnes homosexuelles ou trans, par exemple sont tout en bas de la hiérarchie de genre. L'histoire de Massimo montre que les rapports de genre ont des mécanismes puissants qui tendent à faire correspondre les individus à des genres définis par une nature et une biologie.

Certain.es de mes interlocuteur.trices sont contre les avancées des droits LGBTQIA+, notamment sur le fait que l'homosexualité ou les personnes trans pourraient mettre des *idées* dans la tête de leurs enfants. Pourtant, dans ce que dit Massimo, mais aussi d'autres de mes interlocuteur.trices, les enfants ressentent déjà des choses. Iels se connaissent, mais comme la société patriarcale et hétérosexiste empêche de poser ces mots ou nie l'existence des personnes LGBTQIA+, il est difficile de revendiquer ce que l'on est intérieurement. Dès l'enfance, iels sont programmés, travaillés, influencés à être des hommes. Dans cette société, le fait d'être avec un pénis l'a fait être perçu comme un homme. Dès l'enfance, il se rend compte de ce qu'elle est. Et iel se rend compte que la société est problématique, car iel est une erreur aux yeux du système : « *quand tu es un enfant, ce n'est pas que tu ne comprends pas, c'est que tu ne comprends pas le monde dans lequel tu es né* ». Ces personnes ont toujours existé, mais en étant niées dans leur existence, ces enfants se voient immédiatement discriminés et mal dans leur peau. Un de mes interlocuteurs, Pietro, a lui aussi vécu des choses similaires quand il était jeune, notamment du harcèlement à l'école. Tous les jours, il avait peur de passer par une rue, où on l'attendait.

S'en vient alors la sentence, si une personne ose sortir des carcans des normes de genre. Intérieurement, Massimo savait ce qu'il aimait et qui il était, mais la société le lui a interdit de manière violente. Son propre droit d'existence est renié. Dans une société cis sexiste, être une personne LGBTQIA+ c'est être une insulte. Et qui veut vraiment être une insulte ? À quoi bon vivre quand on est considéré comme un monstre ? Pourquoi vivre si l'on est une personne qui porte les stigmates qui ne sont pas les caractéristiques de la masculinité ? La masculinité tire sa force de la stigmatisation, et de la déshumanisation des personnes qui sortent des normes de genre. Pour se protéger, une des solutions est de mentir, de rester caché, de ne pas se dévoiler et de se conformer aux normes. Pour lui et Gino [son conjoint], cacher leurs identités a fait partie de leur vie. Gino,

qui est de la même génération que lui a eu une femme et deux enfants, il s'est conformé à ce que la société attendait de lui. Ainsi, Massimo a dû grandir en se cachant, ce qui l'a rendu profondément triste, et il se sentait différent des autres. Mais les choses peuvent changer.

Exister

Dans les années septante, l'homosexualité en Italie était encore un sujet fort tabou. Dans l'espace, elle n'existait pas, ou alors était un synonyme de marginalité. Massimo, Gino ou d'autres interlocuteur.trices, étaient seul.es et isolé.es. Pour Massimo, la radio l'aidait à passer le temps et à surmonter la tristesse. Un jour, alors qu'il a des pensées noires, il se passe quelque chose. Il me dit :

« Mais aussi la société homosexuelle n'existait pas, je veux dire qu'ils étaient invisibles, n'est-ce pas ? Et donc cette chose ici... je me sentais presque comme un alien, quelque chose de différent des autres, et pourtant cette chose ici m'a donné à la fois la souffrance et d'une certaine manière j'ai essayé de la transformer en quelque chose de positif, d'être presque une entité supérieure. Mais non, cela n'a pas été compris par les autres. Cela te donne la force de survivre d'une manière ou d'une autre. Jusqu'à un certain moment, grandir et puis...aterrir. Il y a un fait important, disons toutes ces années que je dis, si je le dis toujours, j'ai aussi été fatigué de me le dire mais j'ai une date très symbolique, très forte qui est le 2 novembre 1975. Et tu sais ce que c'est ? »

« Non, il y a eu quoi ? »

« Eh bien, le 2 novembre 1975, c'est le jour de la fête des morts, et mon anniversaire. Et donc ils se sont tous moqués de moi, car je suis né ce jour-là. La mort et la vie sont toujours là dans mon histoire. Mort, naissance, je veux dire renaissance aussi. Et donc ce jour, un des jours les plus tristes de ma vie quand j'étais [...] à Ostie. [...] Je regardais la mer en écoutant la radio et j'ai entendu la nouvelle que à trois kilomètres de moi, Pier Paolo Pasolini avait été tué. Et donc je suivais déjà Pasolini parce qu'il était l'une de ces personnes les plus visibles, n'est-ce pas ? Il y en avait peu en Italie, Pasolini était le plus grand. Non, mais il avait une mauvaise réputation à Rome. Parce qu'en bref, c'était un pédé qui baisait tous les garçons. En bref, quelque chose comme ça. Et donc cette chose-là, entre temps, m'a choqué parce que c'était, c'est-à-dire le seul, le pilier, et il a été tué de telle manière que nous ne savons toujours pas qui sont ses assassins. Et donc ce qui s'est passé ici, c'est que la réaction des gens quand je suis sorti de la maison, parce que bien sûr tout le monde en parlait. Et la réaction des gens quand on a su que ce qu'était Pasolini, c'est-à-dire l'un des plus grands intellectuels l'un des plus grands poètes de l'Italie cinéaste, en bref, c'était une personne complexe, en bref, qui embrassait de nombreux domaines, la littérature, le cinéma, la non-fiction, l'intellectuel gênant qui disait des choses gênantes. Et les gens ne l'ont pas reconnu, ils ont juste dit qu'il était mort en tant que pédé et qu'il l'avait mérité. Ce moment est celui de ma renaissance. J'ai décidé d'entrer en contact avec des gens comme moi, qui avait le même mode de vie que moi. A la radio, j'entendais le F.U.O.R.I ! [Front unitaire homosexuelle révolutionnaire italien !] C'est la première association homosexuelle d'Italie qui a été créée à Turin en 1900. [...] Et puis en septante-huit est arrivé Gino... »

Être une personne sortant de la norme hétérosexuelle normée est sanctionné. Massimo se sent alien parmi les humains. La mort de Pier Paolo Pasolini a été un moment important, qui a permis à Massimo de sortir de sa condition de victime. Il a transformé alors ce stigmaté en une force. Il n'est pas anormal, c'est la société qui dit de lui qu'il n'est pas normal. En rejoignant le F.U.O.R.I, il découvre pour la première fois une communauté qui va l'accueillir où il peut-être qui il est. Cette période marque le début de son combat. Militer pour exister, repoussant toujours plus les limites qu'il/elle s'était fixées tout au long de sa vie. Dans *Stigmaté*, Erving Goffman relate que les personnes ayant un stigmaté peuvent le retourner et l'utiliser afin de se construire ; il n'oublie pas de préciser que la personne court alors un risque dans la société (Goffman 1975, 30).

Militer

Au début des années quatre-vingt, Gino et Massimo décident de quitter le nord pour aller s'installer à Palerme, ville d'origine de Gino. De nombreux événements vont marquer leur vie. Là-bas, ils ne se cachent plus, ils se tiennent la main dans la rue, ils vont à la piazza Pretoria [aussi appelé piazza della vergogna, place de la vergogne, car les statues sont nues]. Cette place est le lieu où les personnes homosexuelles, lesbiennes, transgenres, prostituées se retrouvent. Les passantes en voiture se moquent parfois en rigolant, en criant « *Frocio !* ». Mais cet endroit est le leur, là, où ils peuvent exister sans peur de se faire juger.

Massimo assume en parallèle son corps comme il lui plait. Il se maquille, s'habille avec des habits dit « féminins » comme des robes, des talons, il transitionne. Mais comme il le dit, il n'est ni une femme ni un homme. Il est au-delà de la binarité. Il y a ensuite la création du premier club gay de Palerme [où tout le monde se rendait, y compris des personnes dites hétérosexuelles, surtout des jeunes, dont certains de mes interlocuteurs comme signore Ronaldo]. Ensuite, ils créent avec des ami.es militantes la première Arcigay de toute l'Italie. L'Arci est un réseau de promotion sociale de gauche. Le F.U.O.R.I étant socialement à gauche, mais économiquement à droite, Massimo, Gino, et ses ami.es Nino Gennaro, et Maria di Carlo créent le premier cercle totalement à gauche sur l'échiquier politique. En mille-neuf-cent-nonante-trois, Gino et Massimo se marient symboliquement pour militer pour le droit au mariage pour tous et toutes dans la dignité, un an après les attentats contre les juges antimafia Giovanni Falcone et Paolo Borsellino. Quelque temps plus tard, ils ouvrent Quir, un magasin de sacs en cuir faits à la main. Ce lieu, comme ils l'indiquent sur la brochure n'est pas qu'un magasin. Ce lieu est celui de l'écoute, de l'entraide, de rencontre pour toutes personnes qui souhaite avoir une oreille attentive. Le 31 octobre 2020, alors que le monde est en pleine pandémie de SrAs-cov2, Massimo et Gino se marient de manière civile à

Giarre, près de Catania. Ce lieu n'est pas choisi au hasard. Ils font ce mariage pour honorer la mort de deux hommes tués parce qu'ils s'aimaient : Giorgio et Toni. Ces deux jeunes hommes surnommés « *i ziti* » [*les fiancés*] avaient disparu depuis quelques jours. Ils ont été retrouvés morts, main dans la main. L'enquête a conclu que le neveu de Toni, âgé de treize ans à l'époque a tué les deux hommes. Comme il était mineur, il n'a pas été inculpé. Lors de sa déposition, il a déclaré que ce sont les deux hommes qui lui ont demandé de les tuer. Quelques jours plus tard, il se rétracte en disant qu'il s'était accusé sous la pression des carabinieri. Encore aujourd'hui, le crime reste impuni. Mais cette histoire a mené à la création de l'Arcigay.

Durant toutes ces années, Massimo a pensé son identité. Qui est-elle/iel/il ? Comment inscrire son identité dans une société patriarcale et sexiste ? Sortir de la norme a été le questionnement de toute sa vie. Troubler le genre, comme le dirait Judith Butler, a été un combat qu'iel a mené toute sa vie :

« En assumant, disons en remettant en question mon identité, j'ai en quelque sorte reconstruit ce que je n'ai pas pu vivre librement pendant ces années d'adolescence. D'où, précisément, cette remise en question de l'avoir été. D'accepter cette étiquette d'être homosexuel. Mais cette étiquette m'a toujours collé à la peau, n'est-ce pas ? Dans le sens où si je le revendique, je le revendique quand même, parce que politiquement, il faut revendiquer tout ce qui est réprimé et qui n'est pas reconnu. Je suis ce qui n'est pas reconnu, que vous m'appeliez homosexuel me convient aussi, mais je ne suis pas, je veux dire je ne sais pas, je suis autre chose. Non, mais nous sommes tous quelque chose d'autre. C'est-à-dire que ces étiquettes deviennent alors des barrières dans lesquelles vous vous insérez, vous vous insérez mieux. Pourquoi, en somme, homosexuel ? Parce que j'ai aussi fini par être, j'étais un faux hétérosexuel, pas au début, donc ensuite l'homosexualité m'a donné une certaine liberté. Mais c'était toujours une autre cage dans laquelle j'étais. Et, parce que si tu n'es pas hétérosexuel, tu es homosexuel, non ? »

Le genre se construit à partir de normes de genre, des normes qu'iel nomme *étiquette*. Massimo se déclare homosexuel car cette catégorie est réprimée et n'est pas reconnue. Les étiquettes sont, selon lui, des propos qui mettent en cage. Si Massimo le pouvait, elle n'aurait pas d'appellation. Elle aime simplement les gens. Les normes sont fluides, se transforment. Mais les normes actuelles sont inégalisatrices, discriminantes, elles s'inscrivent dans des relations politiques. Le genre est politique, il participe à la création d'un ordre social. La masculinité aussi est empreinte de ces rapports de pouvoir, il m'explique :

« Et puis il y a le fait que j'ai toujours vécu la masculinité comme quelque chose de vraiment insupportable, auquel je ne pouvais pas m'identifier, j'ai toujours eu cette haine de la façon dont j'ai construit la masculinité. Même alors que la voie de la masculinité était encore pire, n'est-ce pas ? [...] Puis le fait d'avoir une sœur, d'être toujours avec, j'étais plus à l'aise. Les amies de ma sœur dans ce monde féminin, je me sentais à l'aise, non, mais je n'ai pas eu le courage de sortir cette féminité de moi. Et grâce à Palerme, grâce à Gino, grâce à mon travail, grâce au fait que je sois, et c'est le plus important, le fait d'être dans l'indépendance. Non, parce qu'avant, il n'y avait pas les mots, on avait du mal à se définir. Cela n'existait pas. [...] Les jeunes ont, disons, des idées plus claires, non ? On parle de "queer" et de "gender fluid", mais à l'époque, ces discours n'existaient pas. Soit vous étiez homosexuel, soit vous étiez travesti, parce que travesti était le seul mot et je ne me sentais pas comme un travesti. Et puis à un certain moment de ma vie, j'ai réalisé, je me suis dit, mais pourquoi faut-il être un homme ou une femme ? Il le fallait, mais je suis arrivé là, disons que ce n'est pas parce qu'il y avait quelqu'un qui m'avait autorisé. Je voulais vivre mon corps. [...] En commençant à m'habiller en femme, en commençant à mettre des choses, je veux dire que j'ai commencé à vivre, à faire une deuxième révolution, une deuxième renaissance et cela a aussi été un choc pour tous les gens qui, à un moment donné, parce que j'avais une apparence masculine, m'ont tourné le dos. J'avais aussi une barbe, une moustache, donc et cette chose-là a aussi un peu choqué les gens qui étaient à côté de moi, il y en avait beaucoup qui ne comprenaient pas, ils étaient contre, Eh. Et ça aussi c'était une lutte, mais aussi sortir dans une ville, dans cette ville, dans certaines conditions c'était vraiment c'était presque de l'inconscience, parce que c'était une lutte dans chaque rue que tu traversais et tu avais tous les regards sur toi et bref étais la cible de tous. Même des homosexuels eux-mêmes qui ne comprenaient pas, qui ne comprenaient pas parce qu'il y a aussi une misogynie dans l'homosexualité dans les homosexuels gays. Ils sont très misogynes. Ils l'étaient alors. Je veux dire, alors, les travestis étaient vus comme très mauvais, ils étaient ceux qui ont ruiné les homosexuels parce que les homosexuels n'étaient pas censés être cela, les transgenres étaient très mal vus, car ils donnaient une mauvaise image des homosexuels. Il y avait donc une partie bien-pensante, les homosexuels blancs, qui nous excluaient, "nous ne sommes pas comme ça, cela n'a rien à voir avec nous". Aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait comme cela, même si ces discriminations existent toujours. Bref, ils étaient encore plus accentués à l'époque, et donc cette renaissance, le point où je m'ouvre précisément à ma féminité et où je me sens vraiment à l'aise, justement, c'est cette fuite du monde masculin. Précisément cette forte objection de conscience, que je comprends, mais à l'âge de trente ans. J'aurais bien voulu le faire plus tôt et si on m'en avait donné l'occasion beaucoup plus tôt, eh bien j'y suis arrivé quand même, disons-le, je regrette de ne pas avoir été plus tôt. Ce n'était peut-être pas le moment. Chacun son époque, bien sûr. Et donc ça, justement, mon corps est un manifeste politique qui alors parce que je n'ai plus besoin de dire que je suis homosexuel, je suis transgenre, c'est-à-dire que je suis mon corps, il parle pour moi, donc il n'y a même plus besoin de me mettre une étiquette. C'est pour ça que je ne veux plus être étiqueté parce qu'il n'y a plus besoin aussi. Je n'en ai pas besoin, je n'en ai pas besoin du tout...comme changer de prénom, c'est juste que ceux qui le veulent se battent et je me bats aussi, parce que pour ceux qui veulent ce changement de prénom le méritent, mais moi je n'en ai pas besoin parce que je peux facilement

m'en passer. S'appeler Massimo avec ce corps, c'est un fait politique. Certains disent " je suis né dans le mauvais corps" comme si nous étions des monstres. Non, je suis né dans mon bon corps et dans mon bon corps je peux... je peux faire ce que je veux avec mon corps, ce n'est pas un mauvais corps, je suis né comme ça, mais je ne suis pas né mal parce que personne n'est mal. C'est mal de diviser les hommes en mâles et femelles, politiquement c'est un discours que je n'aime pas, parce qu'alors on revient au binarisme parce que celui qui est mal né alors doit être une femme et donc on le remet vers le bon corps, non ? Nous devons mélanger les choses, pas les remettre à l'endroit. »

Massimo a vécu sa masculinité comme quelque chose d'insupportable. Les traits liés à la masculinité, c'est-à-dire ne pas exprimer ses émotions, savoir se battre, être fort, la colère, sont les traits qu'il hait dans la façon dont il a construit sa masculinité. Mais il a tout de même conscience que cette voie qu'il a empruntée est la sienne. La norme masculine de son époque était « encore pire ». Être entouré de personnes à l'écoute, souffrant aussi du système patriarcal et sexiste lui a offert la possibilité de s'émanciper et de devenir indépendant. Grâce à cela, il a eu le courage de « sortir cette féminité » de lui.

Les normes évoluent. Massimo voit dans les nouvelles générations une transformation du discours. Là où les personnes cis genres peuvent voir une déliquescence de la société, il y voit des idées plus claires concernant les questions de genre. Autrefois, il n'existait que travesti ou homosexuel, aujourd'hui ce sont de nouvelles façons de se décrire qui existent, celles dans lesquelles Massimo se retrouve aussi. Les personnes queers, les gender fluid, sont une transformation du discours de la seconde partie du vingtième siècle.

Massimo a pour objectif de changer. Plus qu'une idée de *non-genre*²⁹ (Delphy 2001,260), elle veut troubler le genre. La philosophe Judith Butler explique que « Dire que le corps genré est performatif veut dire qu'il n'a pas de statut ontologique indépendamment des différents actes qui constituent sa réalité. Si cette réalité est constituée comme une essence intérieure, cela implique que cette intériorité est précisément l'un des effets d'un discours fondamentalement social et public, de la régulation publique du fantasme par la politique de la surface du corps, du contrôle des frontières du genre entre intérieur et extérieur ; c'est ainsi que cette intériorité institue l'« intégrité » du sujet. En d'autres termes, les actes, les gestes, les désirs exprimés et réalisés créent l'illusion d'un noyau interne et organisateur du genre, une illusion maintenue par le discours afin de réguler la sexualité dans le cadre obligatoire de l'hétérosexualité reproductive. » (Butler 2005, 259). La solution est alors d'être subversif, de troubler le genre.

²⁹ Ce terme désigne pour Christine Delphy le fait que les hommes se « féminisent », ou passent par diverses identités, pour casser le sens politique ou de faire disparaître la domination masculine (ibidem).

Pour se réapproprier son corps, Massimo s'habille comme iel le veut. Elle transgresse ce qu'on attend d'une personne qui est physiquement identifiée comme un homme frocio. Il abandonne son apparence masculine et s'habille en « en femme », mais ce n'est pas qu'un simple vêtement. Il s'agit pour iel de vivre, à faire une deuxième révolution ou renaissance – la première étant l'affirmation d'une homosexualité – qui lui permet d'être ce qu'elle est. Mais cela n'est pas aussi facile dans deux endroits.

Le premier est la rue. Comme je l'ai déjà montré, les femmes, mais surtout, les personnes sexisées n'ont pas de raison d'être dans la rue, car celle-ci est l'espace des maschi. Alors sortir relève selon Massimo de l'inconscience, une lutte à chaque pas effectué dans les rues de Palerme. Que ce soit dans les quartiers populaires ou bourgeois, la cis normativité définit le corps des individus. Troubler le genre revient à être visible et vu de tous.tes. Ce qui lui apporte parfois des ennuis.

Le deuxième est le milieu gay. Massimo explique que les hommes gays de son époque étaient misogynes. Se travestir étaient vu d'un mauvais œil. Alors que l'homosexuel souffrait du stigmate de sa préférence sexuelle. Les personnes transgenres ont souffert et souffrent de ne pas correspondre à un ordre binaire. Cela créait une nouvelle hiérarchie au sein de la communauté LGBTQIA+. Les hommes étaient les acteurs mis en avant, les femmes aussi, mais si vous étiez cet « anormal » vous pouviez aussi être victime d'insulte. En 2022, Massimo ne ressent plus autant cette violence, même si elle existe toujours au sein de la communauté LGBTQIA+ dans quelques branches.

Vivre son corps, s'habiller comme iel le veut, sortir des normes de genre a aidé Massimo à sortir des étiquettes dans lesquelles elle se sentait bloqué. Ces étiquettes étaient la masculinité, l'homosexualité, transgenre, qui définissaient par un mot ce que devrait être un.e individu.e. Le corps de Massimo est un manifeste politique qui n'a plus besoin de dire ce qu'il est. Il milite pour que les personnes puissent changer de prénom, même si lui n'en a pas besoin. Son prénom est le premier marqueur singulier de ce qu'il est. Massimo. Un corps par-delà une nature, au-dessus des normes ou d'une culture binaire. Ainsi, il renverse le stigmate et les violences qui l'ont constamment atteint. Il n'est pas né dans le mauvais corps. En mélangeant les choses plutôt que de les remettre à l'endroit, cela permet la sortie de cette binarité.

Je l'ai montré dans cette monographie, mais aussi au travers du récit de vie de Massimo, la masculinité est une étiquette qui naît de l'interaction, qui donne des attentes vis-à-vis des personnes

identifiées hommes. La masculinité hégémonique se transforme, mais pour réaffirmer son pouvoir et sa domination. Elle fixe dans le politique et le social ce que doivent être les individus naissant avec un pénis. Au travers des soi-disant *crises de la masculinité*, la masculinité se dessine autrement, mais pas pour changer radicalement. Massimo a subi ce *destin maschio*. Tout au long de son enfance, on a attendu de lui qu'il soit un garçon. Celui qui ose et qui est fort. Mais il a détaché les divers traits de la masculinité et les a tordus dans plusieurs sens. Elle a ensuite fait émerger son caractère enfui et s'est affirmée pour être ce qu'il est : Massimo, un humain que l'on peut nommer de tous les pronoms, qui peut être vu comme une femme, une trans, une queer. Le jour de son second mariage avec Gino, il portait une écharpe sur laquelle est écrite une phrase de son ami poète, écrivain, musicien, objecteur de conscience, et mentor, Nino Gennaro :

«*Soit vous êtes heureux, soit vous êtes complice.*» Massimo me dit qu'elle a choisi d'être heureuse, plutôt que d'être complice du système patriarcal, sexiste et transphobe. Mais ce chemin est difficile tant j'ai montré à quel point les relations de genre s'inscrivent dans les relations sociales des individus et comment iels se décrivent et se distancient.



Figure 23: Massimo et Gino devant leur magasin.

4. Conclusion

Palerme est une ville qui possède une histoire longue. Elle a été sous diverses dominations. Sa position géographique en fait une porte entre l'Europe et l'Afrique. Diverses cultures se sont entremêlées. Cette histoire longue est aussi marquée par de la violence et des guerres. Aujourd'hui, la ville rencontre des problèmes. Le chômage, les relations clientélistes et mafieuses ont gangréné l'économie locale qui peine à faire rentrer les individus dans une économie légale. D'un point de vue social, la ville est fortement ségrégée. Les quartiers se démarquent entre des zones urbaines principalement composées de classes populaires et de classes bourgeoises. En plus de cette différenciation économique, une ségrégation raciale est aussi présente. Certaines rues ou quartiers sont à majorité composée de bengalis, de personnes issues du continent africain ou asiatique. L'inégalité à Palerme est très présente. Dans ce contexte, j'ai tenté de comprendre comment les hommes construisent leur masculinité.

Il n'y a pas une masculinité, mais des masculinités qui se construisent dans la ville de Palerme ou dans le monde. L'approche ethnographique a permis de mettre en avant la complexité des masculinités présentes dans un lieu spécifique. Elles se construisent au travers de l'histoire et des interactions entre les individus. J'ai tracé au travers des différentes périodes de la vie que sont l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte, comment se construit la masculinité de mes interlocuteurs. L'ethnographie a permis de mettre en avant ce qui anime ces hommes. Dans un système inégalitaire, être un homme est un privilège qui arrive à pallier ou au contraire à réaffirmer des positions hiérarchiques dominantes. Ainsi, dans les quartiers populaires, mes interlocuteurs ont mis en avant *la sicilianité* qui est selon eux une nature présente dans tous les hommes de la Sicile. Elle se caractérise par une virilité et un machisme important. Mais dans ces quartiers où leur quotidien est fait de problèmes économiques, leur masculinité peut être remise en question s'ils n'arrivent pas à subvenir aux besoins de leur famille. Pour ceux qui arrivent à s'en sortir, il faut alors se distinguer de ces hommes de *bassa-classa*, des *sauvages* qui sont sans culture.

Dans ce contexte, les enfants sont éduqués à devenir des « garçons » et des « filles ». Les futurs hommes ont une plus grande liberté, au travers de l'accès à la mobylette et aux pétards., J'ai montré comment les garçons construisent leur masculinité ensemble, à la fois entre enfants, mais aussi avec les hommes adultes. Par une interaction minutieuse, les garçons apprennent à devenir des hommes, et les pères invitent les enfants à les imiter afin d'en faire des *maschi*. Les filles dans un même temps sont invitées à rester dans un espace clos et privé. Le simple fait d'être à l'extérieur, loin de la maison, peut induire la suspicion d'être une *trainée* ou une *pute*.

A l'adolescence ces relations s'exacerbent autour des questions de la sexualité naissante. Les garçons doivent à la fois posséder une *fidanzata* et avoir des relations sexuelles avec elle pour montrer qu'ils sont de véritables hommes. Alors que pour les filles, l'enjeu constant est de savoir garder une image d'elles *pures* ou de vierges. Les rencontres adolescentes se font dans des lieux de socialisation à l'abri des regards, loin du regard adulte, où l'agentivité est permise, où ils et elles oscillent entre respect et transgression des normes. En abordant Baba, j'ai relaté comment l'adolescence des jeunes issus de l'immigration se vit différemment. Confrontés à un manque d'ancrage et à l'histoire migratoire familiale, ces jeunes subissent un double exil, celui d'être dans l'adolescence, mais aussi de ne pas avoir d'identité propre. Alors pour se construire, ces jeunes créent des bandes urbaines, pour exister, pour avoir une appartenance.

Les hommes racisés de ces différents quartiers subissent eux aussi des discriminations liées à leur couleur de peau, ils sont aussi rejetés par les hommes blancs des quartiers populaires. Par leurs comportements, ils représentent une figure repoussoir pour les hommes blancs. Ils sont utilisés comme les figures de la *violence* dans les quartiers, ce qui permet de passer sous silence la violence des hommes blancs ou la mafia présente dans les quartiers.

Dans les quartiers plus aisés, les hommes se décrivent eux aussi d'une manière différente. Bien qu'ils ne rejettent pas la *violence de l'homme* ou de cette *sicilianité*, ils auraient appris à contrôler leurs pulsions ou leur violence. Pour eux, les véritables hommes violents sont les hommes des quartiers populaires, des quartiers périphériques pauvres. Ils se considèrent comme des hommes ayant su déconstruire leur propre masculinité. La force des hommes venant des milieux dominants est de camoufler la violence qu'ils peuvent produire. Ainsi, quand il est question de vouloir débattre sur les violences faites aux femmes, ils expriment de la violence envers les femmes, mais en cercle restreint et se protègent ainsi entre hommes en réaffirmant la domination masculine. Dans un même temps, ces hommes profitent d'un statut social d'hommes féministes ou alliés. En pensant les termes de déconstruction ou d'allié, il y aurait comme une finalité qui est de reconnaître que les femmes sont opprimées. Mais ils ne cherchent pas pour autant à faire preuve de solidarité en faisant du *disempowerment* des hommes. Au travers de l'histoire d'une de mes partenaires de terrain, j'ai relaté comment la violence des hommes dans ces milieux peut être invisible et se faire sous les yeux de tous et toutes.

Aujourd'hui, les hommes peuvent se déclarer alliés au féminisme ou au contraire plaider pour une crise de la masculinité. Les hommes ne seraient plus ceux d'avant. En y regardant de plus près, on remarque que ceci est un travail de sape pour maintenir la domination masculine. Les uns se déclarent des hommes déconstruits, et utilisent les classes populaires comme repoussoir. Alors que pour ces hommes des basses classes rejetés, la masculinité est l'un des bastions qui leur sert à avoir un minimum de reconnaissance dans leur quartier ou dans leur ville. Ce rejet a pour conséquence qu'ils se construisent une identité essentialisée en relation avec la terre de leur île, virile et machiste. Mais ces hommes ne subissent pas la violence masculine comme les personnes sexisés. Les histoires des femmes et des personnes LGBTQIA+ sont des histoires que bien d'autres personnes dans leur situation ont vécu.es. Tous les jours, l'identité ou la vie de ces personnes est remise en question. Iels sont considéré.es des *insultes*, ce sont des personnes rejeté.es, moqué.es, violenté.es, ou tué.es.

Plus globalement, cette monographie a mis en lien les rapports de pouvoir qui se tissent entre « les hommes » et « les femmes ». Elle met en lumière la conception binaire du genre face à des visions plurielles et discursives. L'histoire de Massimo a mis en avant que cela est une construction sociale. La masculinité et la féminité sont faites dans une performativité des rôles. Ainsi, la masculinité est, elle aussi, une performance qui contraint les corps à être dans des positions d'opresseurs, qui parfois refoulent leurs propres émotions. Ces « hommes » souffrent alors non pas d'être des hommes, mais de l'obligation d'être des hommes. Ainsi, comme me le dit régulièrement un de mes amis palermitains, Pierro, la violence et le machisme ne sont pas un trait culturel de la Sicile. Ils se retrouvent dans n'importe quelle ville où existent des inégalités raciales, de genre ou de classe.

Bibliographie

Abélès, Marc. 2008. *Anthropologie de la globalisation*,. Payot. Paris.

Bourgois, Philippe. 2013. *En quête de respect. Le crack à New York: Le crack à New York*. Média Diffusion.

Brasseur, Pierre. 2020. « Sylvie Tissot, Gayfriendly. Acceptation et contrôle de l'homosexualité à Paris et à New York (Raisons d'Agir, 2018) ». *Sociologie*.

Bréda, Charlotte, Marie Deridder, et Pierre-Joseph Laurent. 2013. « La modernité insécurisée ». *Anthropologie des conséquences de la mondialisation*. Louvain-la-Neuve, Academia L'Harmattan.

Butler, Judith. 2005. *Trouble dans le genre*. La découverte. Paris, France.

———. 2017. *Défaire le genre*. éditions Amsterdam.

Cancila, Orazio. 2014. *Palermo*. Gius. Laterza & Figli Spa.

Caratini, Sophie, et Maurice Godelier. 2013. *Les Non-dits de l'anthropologie: suivi de Dialogue avec Maurice Godelier*. Éditions Thierry Marchaisse.

Champy, Muriel. 2016. « Faire sa jeunesse dans les rues de Ouagadougou: ethnographie du bakoro (Burkina Faso) ». Paris 10.

Clair, Isabelle. 2007. « Amours adolescentes. Dans des quartiers d'habitat social ». *Informations sociales*. Paris: Caisse nationale d'allocations familiales. Cairn.info. <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2007-8-page-118.htm>.

———. 2012. « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel ». *Agora débats/jeunesses*. Paris: Presses de Sciences Po. Cairn.info. <https://www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2012-1-page-67.htm>.

———. 2016a. « Faire du terrain en féministe ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 3: 66-83.

———. 2016b. « La sexualité dans la relation d'enquête: Décryptage d'un tabou méthodologique ». *Revue française de sociologie*, 45-70.

———. 2017. « S'insulter entre filles. Ethnographie d'une pratique polysémique en milieu populaire et rural ». *Terrains & travaux*. Cachan: ENS Paris-Saclay. Cairn.info. <https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2017-2-page-179.htm>.

———. 2022. « Nos objets et nous-mêmes: connaissance biographique et réflexivité méthodologique ». *Sociologie*, n° 3, vol. 13.

Connell, Raewyn. 2014. *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Amsterdam éditions.

———. 2020. « The social organization of masculinity ». In *Feminist Theory Reader*, 192-200. Routledge.

Connell, Robert W., et Julian Wood. 2005. « Globalization and business masculinities ». *Men and masculinities* 7 (4): 347-64.

Crenshaw, Kimberlé Williams. 2005. « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur ». *Cahiers du Genre* 39 (2): 51-82. <https://doi.org/10.3917/cdge.039.0051>.

De Biase, Marco. 2016. « Comment on devient camorriste: Anthropologie d'une communauté au coeur d'une démocratie occidentale ». *Comment on devient camorriste*, 1-152.

De Boeck, Filip, Alcinda Honwana, et Béatrice Hibou. 2000. « Faire et défaire la société: enfants, jeunes et politique en Afrique ». *Politique africaine*, n° 4: 5-11.

Delphy, Christine. 2001. *L'ennemi principal: penser le genre*. Vol. 2. Éditions Syllepse.

Fava, Ferdinando. 2007. « Banlieue de Palerme: une version sicilienne de l'exclusion urbaine ». *Banlieue de Palerme*, 1-381.

Féraud, Olivier. 2009. « Une anthropologie sonore des pétards et des feux d'artifice à Naples ». *Ethnographiques.org*, n° 19-décembre 2009 Ethnographier les phénomènes sonores.

Dupuis-Deri, Francis. 2018. *La Crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*. Montréal: Les Éditions remue-ménage, coll.«Observatoire de l'antiféminisme».

Gallo, Ester. 2012. « Mascolinità, razzismo e lavoro domestico. Prospettive dal caso italiano ». *AM. Rivista della Società Italiana di Antropologia Medica* 14 (33-34).

Garbagnoli, Sara. 2017. « Notes de lecture ». *Cahiers du Genre*. Association Féminin Masculin Recherches. Cairn.info. <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2017-2-page-221.htm>.

Goffman, Erving. 1975. *Stigmates*. Les éditions de minuit. Le sens commun.

Gourarier, Mélanie. 2017. *Alpha mâle: Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*. Le Seuil. Paris, France.

Guillaumin, Colette. 1978. « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes ». *Questions Féministes*, n° 2: 5-30.

———. 1981. « Je sais bien mais quand même ou les avatars de la notion de race ». *Le genre humain* 1 (1): 55-64.

Haraway, Donna. 2007. « Savoirs situés: la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle ». L. Allard, D. Gardey et N. Magnan (sous la dir. de), *Donna Haraway, Manifeste cyborg et autres essais. Sciences-Fictions-Féminismes*, Paris, Exils.

Honwana, Alcinda. 2000. « Innocents et coupables. Les enfants-soldats comme acteurs tactiques ». Traduit par Thorniké Gordadzé. *Politique africaine*. Paris: Karthala. Cairn.info. <https://www.cairn.info/revue-politique-africaine-2000-4-page-58.htm>.

Hooks, Bell. 2015. *Ne suis-je pas une femme?: femmes noires et féminisme*. Editions Cambourakis.

Illouz, Eva. 2012. *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse: L'expérience amoureuse dans la modernité*. Média Diffusion.

ISTAT. 2022. « Tasso di disoccupazione ». Roma: Istituto nazionale di statistica.

Jamoulle, Pascale. 2005. *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*. Paris, La Découverte, collection alternatives sociales.

———. 2021. *Je n'existais plus: les mondes de l'emprise et de la déprise*. La Découverte.

Jaspard, Maryse. 2007. « Au nom de l'amour: Les violences dans le couple ». *Informations sociales*, n° 8: 34-44.

Lapeyronnie, Didier, et Laurent Courtois. 2008. « Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui ». Paris, Robert Laffont «Le monde comme il va», 624.

Laurent, Pierre-Joseph. 2018. *Amours pragmatiques: familles, migrations et sexualité au Cap-Vert aujourd'hui*. KARTHALA Editions.

Le Goff, Alice. 2013. *Identité, reconnaissance et ordre de l'interaction chez E. Goffman*. CURAPP; PUF.

Lepoutre, David. 1997. *Coeur de banlieue: Codes, rites, et langages*. Odile Jacob.

Matard-Bonucci, Marie-Anne. 2008. « D'une persécution l'autre : racisme colonial et antisémitisme dans l'Italie fasciste ». *Revue d'histoire moderne & contemporaine*. Paris: Belin. Cairn.info. <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2008-3-page-116.htm>.

Mathieu, Nicole-Claude. 1985. « Quand céder n'est pas consentir ». *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, 121-208.

Mauss, Marcel. 2012. *Essai sur le don: Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. Introduction de Florence Weber*. Presses universitaires de France.

Mazzocchetti, Jacinthe, et Pascale Jamoulle. 2011. « Adolescences en exil ». *Adolescences en exil*, 1-355.

Mazzocchetti, Jacinthe, et Emmanuelle Piccoli. 2016. « Défis méthodologiques, éthiques et émotionnels d'une ethnographie de l'intime, des silences et des situations de violences ». *Parcours anthropologiques*, n° 11.

Messerschmidt, James W. 2018. *Hegemonic masculinity: Formulation, reformulation, and amplification*. Rowman & Littlefield.

Olivier de Sardan, Jean-Pierre. 2008. « La rigueur du qualitatif: les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique ». *La rigueur du qualitatif*, 1-365.

Pétonnet, Colette, et Catherine Baix. 2002. *On est tous dans le brouillard*. CTHS. Comité des travaux historiques et scientifiques.

Pezzino, Paolo. 2000. « La mafia, l'Etat et la société dans la Sicile contemporaine (XIXe et XXe siècles) ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique* 13 (49): 13-33.

Puccio-Den, Deborah. 2022. *Mafiacraft*. Hau Books; Londres.

Sauvadet, Thomas. 2006. *Le capital guerrier: concurrence et solidarité entre jeunes de cité*. Armand Colin.

Schwartz, Olivier. 2012. *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*. Vol. 3e éd. Quadrige. Paris cedex 14: Presses Universitaires de France. <https://www.cairn.info/le-monde-prive-des-ouvriers--9782130608769.htm>.

Sermon, Julie. 2008. « Qui du visage et de la figure? Les dramaturgies contemporaines, entre tradition humaniste et effets de persona ». *Ligeia*, n° 1: 117-28.

Tissot, Sylvie. 2018. *Gayfriendly. Acceptation et contrôle de l'homosexualité à Paris et à New York*. Raisons d'agir. Paris.

Verdier, Yvonne. 1979. *Façons de dire, façons de faire: La lavieuse, la couturière, la cuisinière*. Gallimard. Paris.

Vitale, Antonella. 2020. « Fuitina: Love, Sex, and Rape in Modern Italy, 1945-Present ». City University of New York.

Viveros, Mara. 2018. *Les couleurs de la masculinité: expériences intersectionnelles et pratiques de pouvoir en Amérique Latine*. La Découverte.

Vorms, Charlotte. 2011. « Reviewed Work(s): Palerme, illégalismes et gouvernement urbain

d'exception by Fabrizio Maccaglia ». Édité par Fabrizio Maccaglia. *Revue Historique* 313 (1 (657)): 228-30.

À l'attention de la bibliothèque

Résumé : Ethnographie réalisée à Palerme, en Sicile. Ce travail prend appui sur une approche empirique. L'anthropologue s'est plongé dans divers quartiers d'une ville complexe et cherche à mettre en avant plusieurs éléments au travers de la construction des masculinités. La masculinité et les divers apprentissages de celle-ci s'inscrivent dans des rapports de genres inégaux. Mais aussi, la masculinité sert à hiérarchiser les hommes entre eux. Ainsi, au travers d'une approche intersectionnelle, on peut remarquer que les hommes blancs, racisés, pauvres, riches, vieux, jeunes, ne vivent pas la même expérience. Cette ville à la spatialité singulière permet de voir physiquement les inégalités sociales multiples qui traversent les individus. Ainsi, les hommes de milieux privilégiés sont eux aussi analysés. Eux aussi sont violents, mais différemment, plus discrètement. Enfin, cette monographie relate qui sont ces personnes qui résistent face à *une nature sicilienne* qui serait machiste, misogyne et violente.

Mots-clés : Masculinités, Genre, Politique, Sexisme, Violence

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication

École des sciences politiques et sociales (PSAD)

Place Montesquieu, 1 bte L2.08.05, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/psad